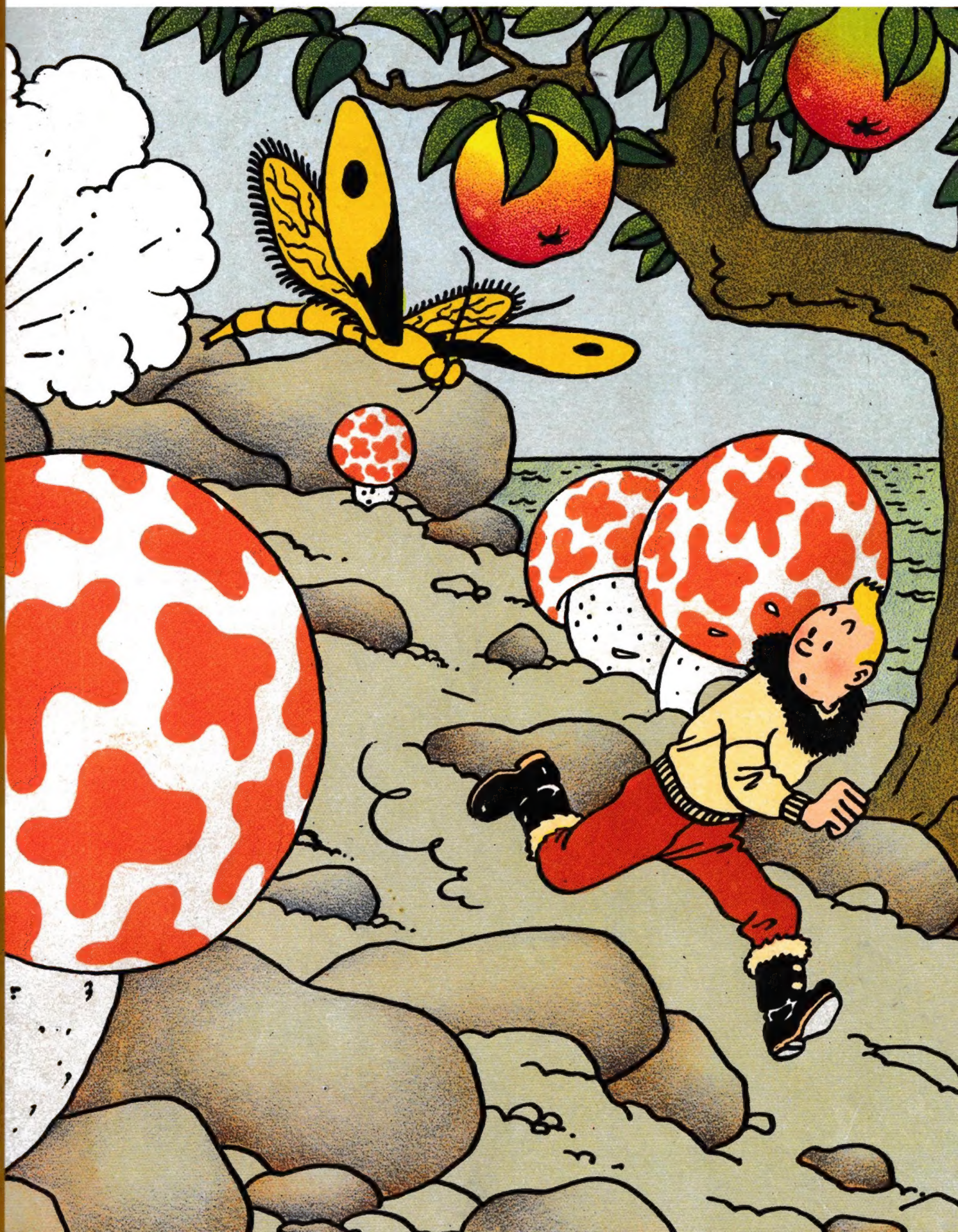
LES AMIS DE HERGÉ

revue semestrielle

numéro 75 - printemps 2023



© HERGÉ-TINTINIMAGINATIO 2023

jeanmichel.net

Conseiller en Collection

Expert en objets 3D BD - Spécialiste « Tintin »

Membre de la Chambre Belge des Experts en BD
Mandataire du sculpteur Nat NEUJEAN
Galeriste de Philippe GELUCK (Charleroi & Knokke)

+32477257379

www.jeanmichel.net - info@jeanmichel.net

Nouvelle Boutique chez CASSINE à Waterloo

EN COUVERTURE :

Bien avant que Georges Brassens ait songé (en 1953) à envoyer « un bon petit diable à la fleur de l'âge [...] à la chasse aux papillons », Hergé avait engagé un énorme coléoptère pour aller faire la chasse à ses deux héros sur un morceau d'aérolithe hostile... en diable. La scène que nous mettons en couverture ne figure pas comme telle dans l'album *L'Étoile mystérieuse* (1942), mais elle associe la « vilaine bête » qui, en page 53, effraie Milou à l'inattendue prolifération de champignons géants qui avaient fait déguerpir son maître à la page précédente. Notre détail, où n'apparaît pas Milou qui a filé droit devant lui, provient d'une des magnifiques illustrations créées en 1943 par Hergé pour un puzzle édité cette année-là par les Cartonnages Dubreucq.

EN QUATRIÈME DE COUVERTURE :

Les deux étuis de crayons de couleur qui figurent sur notre « mur du fond » ont été illustrés en 1948 par Hergé pour la firme Koh-I-Noor - L. & C. Hardtmuth. Le plus grand était destiné à contenir douze crayons « longs », tandis que l'autre n'en contenait que six « courts ». Si ces variantes de notre image de couverture font apparaître moins de champignons, leur contenu n'en reste pas moins haletant.

IN MEMORIAM

LOUIS GÉRARD (1932-2023)

Il nous a quittés en ce 1er janvier 2023, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Figure discrète, mais combien efficace et dévouée, au cœur de l'entourage professionnel d'Hergé, il aura mené toute sa carrière au siège parisien des éditions Casterman. Tout jeune, il s'y était rendu, muni d'un album, dans l'espoir qu'Hergé veuille bien le dédicacer. Il n'y avait pas rencontré l'auteur, mais avait néanmoins obtenu satisfaction quelques jours plus tard. Engagé peu après par l'éditeur, il allait finalement passer quarante-cinq ans dans la maison, y terminant comme directeur d'édition. C'était donc un vrai tintinophile.
Les Amis de Hergé expriment à son épouse, à ses enfants et petits-enfants leur vive reconnaissance pour les services qu'il aura rendus à l'auteur de Tintin.

JEAN-MAURICE DEHOUSSE (1936-2023)

Homme politique, éminent représentant de la famille socialiste, il fut tour à tour député, conseiller communal puis bourgmestre de la ville de Liège, sénateur, ministre et député européen. Il était ministre de la Culture en 1979, lors du cinquantième anniversaire de Tintin. Fervent lecteur de bandes dessinées, il avait donné un grand retentissement aux différents hommages rendus à Hergé à cette occasion. Il était membre des Amis de Hergé depuis l'origine, a eu à cœur d'assister à bon nombre de leurs Assemblées générales et avait été l'invité d'honneur de celle de 2016.
Le Conseil d'administration adresse ses condoléances à sa famille et à ses proches.

JO-EL AZARA (1937-2023)

De son vrai nom Joseph Loeckx, d'où ses surnoms Jo, Jo-El, Jos ou Joske (le petit Jos), il s'est illustré dans l'univers de la BD sous le pseudonyme de Jo-El Azara et fut le créateur (entre autres) du désopilant Taka Takata. Il était entré aux Studios Hergé en juillet 1954, pour un stage de vacances... et y était resté jusqu'en 1961. Volant de ses propres ailes dès ce moment, il avait gardé un profond attachement à Hergé et à son équipe. On pourrait dire que Josette Baujot, la première coloriste des Studios, l'avait pris sous son aile. C'est avec elle qu'il s'est installé dans le Gers en 1978, au lieu-dit « Le Paradis », avec une vue sur les Pyrénées à l'horizon. Il devait être à nouveau l'un des invités d'honneur de la Journée des Amis de Hergé, ce 4 mars 2023.
Banzai ! (*dix mille ans*, c'est-à-dire *longue vie*) Jo, dans l'au-delà ! Nos pensées affectueuses vont à tes proches, à Claudine et à tes amis.

Philippe GODDIN

ÉDITORIAL

QUARANTE ANS SANS EUX ?

« Tintin a été pour moi une occasion de m'exprimer, de projeter hors de moi-même le désir d'aventures et de violence, de vaillance et de débrouillardise qu'il y a [...] en moi. Désir aussi d'exprimer ma vision du monde moderne : tant de laideurs, de compromissions, les marchands de canons, les grands trusts sacrifiant sans remords la vie des hommes. Aux prises avec eux, un héros sans peur et sans reproches. Droit et pur. Et il n'est pas dupe, et de plus, il triomphe ! » Lorsqu'il écrivait ces mots à son épouse, Georges Remi considérait avec lucidité son parcours de créateur depuis qu'il s'était progressivement découvert un alter ego en la personne de son héros. C'était durant l'été 1948, lors d'un séjour sur les bords du lac Léman. Il vivait alors des jours sombres et, ayant perdu l'estime de soi, avait cessé de croire en Tintin, son fils, son double, son incarnation idéale. Chacun sait qu'il a assez vite retrouvé « la voie » par la suite, en suivant d'abord son héros au pays de l'or noir, puis en lui promettant (et en lui offrant) la Lune. On peut même dire — et c'est peut-être ce qu'il y a de plus beau dans cette équipée — que c'est ce vaillant chevalier à la houppette qui aura pu, lors de sa propre quête d'identité dans l'Himalaya, porter secours à son créateur victime d'une rechute, et que le brave Tintin aura puissamment contribué à remettre son créateur sur la bonne voie.

Il y a quarante ans déjà que Georges Remi est mort, quarante ans, comme l'a écrit la presse en mars 1983, qu'Hergé a laissé Tintin orphelin. Les photos très symboliques qui illustrent cet éditorial ont été prises à Uccle, au parc de Wolvendael, le lendemain de sa disparition. Un triste matin dont beaucoup d'entre nous se souviennent, tant cette issue inéluctable les a marqués. Mais nous voilà en 2023, et peut-on vraiment parler de quarante ans passés « sans Hergé » ? Disons d'abord que, pour la plupart d'entre nous, ces quatre décennies n'ont pas été vécues « sans Tintin ». En effet, on ne peut que le trouver bien vivant, lui qui approche de ses cent ans d'existence et qui continue de manifester sa vitalité de multiples manières, qu'il s'agisse de produits dérivés, d'expositions, de spectacles immersifs, d'activités éditoriales, de commémorations, d'initiatives audiovisuelles et médiatiques ou de développements sur le plan international... Disons ensuite que c'est pareil pour Hergé, qui s'est vu honoré d'un musée entièrement dévolu à son œuvre, et dont l'aura n'a cessé de croître au fil du temps.

Les « Amis de Hergé » sont bien placés pour affirmer que ces quarante années ont bel et bien été vécues « avec Hergé ». Cela risque bien de continuer, car il ne s'agit pas seulement de nostalgie. L'œuvre d'Hergé et le message de fraternité dont celle-ci est porteuse restent d'actualité. Les laideurs et compromissions que Georges Remi mentionnait sont toujours autant à déplorer, les marchands de canons restent à l'affût de nouveaux coups fumants, et pour certains la vie des hommes n'a toujours aucune valeur. Les conflits n'ont pas cessé, bien au contraire. On a plus que jamais besoin d'idéaux, d'audace, de droiture et de pureté. L'univers d'Hergé n'est certes pas un refuge pour ceux qui refusent de voir ce monde-là, mais du moins les valeurs qui s'en dégagent permettent-elles de continuer à cultiver l'espoir d'un monde plus juste, plus tolérant, plus respectueux de l'Autre.

Philippe GODDIN

éditorial
3 QUARANTE ANS SANS EUX ? — PHILIPPE GODDIN

déchiffrer des lettres
5 MAIS OÙ EST DONC OR NI KAR ? — JEAN-JACQUES DE GHEYNDT

ils diraient même plus...
6 HERGÉ ET SES INVITÉS DU DIMANCHE (5)

la question des traductions
8 D'OÙ VIENS-TU, MARLINSPIKE? — JEAN LECOCQ

comme au cinéma
9 L'ÉNIGME DE *L'ATLANTIDE* — PHILIPPE GODDIN

brèves rencontres
12 DES CLINS D'ŒIL ? NON, DES RÉFÉRENCES ! — JEAN-PIERRE VERHEYLEWEGEN

hergéologie
15 DELCOURT, HÉROS MÉCONNU — BENOÎT DE COURRÈGES
46 TINTIN À L'IMAGE DE SON SIÈCLE (3) — VINCENT BAUDOUX ET XAVIER ZEEGERS

et pendant ce temps-là, à Bruxelles...
18 QUICK ET FLUPKE – DE LA PROXIMITÉ DES ANIMAUX À LA PRÉOCCUPATION ALIMENTAIRE — VINCENT BAUDOUX

images réfléchies
22 LES PIEDS DE TINTIN — PIERRE FRESNAULT-DERUELLE

dossier
25 LES DEUX ÉTAPES INDIENNES DE TINTIN — PHILIPPE GODDIN ET JACINT GUILLEM

rencontre fracassante
35 LE ROI DES PÉTROLEURS — EMIL SZABOR

où va-t-il les chercher ?
36 EN SEPT ANS, LES CHOSES ÉVOLUENT — EMIL SZABOR

in memoriam
37 UN OS POUR MILOU — XAVIER ZEEGERS ET VINCENT BAUDOUX

tintinologie
40 QUE DIABLE HADDOCK ALLAIT-IL FAIRE EN CETTE GALÈRE ? — NICOLAS GOETHALS

boit-sans-soif
42 HADDOCK ET LE « COUP DE JARNAC » — PHILIPPE GODDIN

vous dites ?
44 C'EST UNE BONNE QUESTION... QUI MÉRITE UNE RÉPONSE

une rencontre avec
50 PATRICE LECONTE, CINÉASTE TINTINOPHILE — JACQUES LANGLOIS

de titini rebus
52 TINTIN ET LES FLEURS DE PROVENCE — PHILIPPE GODDIN ET GAËTAN LALOY
55 LA DÉPÊCHE — JULES ROUGET ET SES SOURCES
58 LES 7 SCOOPS DE WALTER RIZOTTO
60 LE MUR DU FOND

MAIS OÙ EST DONC **OR** NI **KAR** ?

En tant que « ketje » de Bruxelles passionné par les dialectes et argots bruxellois, je n'ai pas manqué de me pencher sur *Le Sceptre d'Ottokar*, l'un des albums d'Hergé où il fait parler le bruxellois à toute une population, en l'occurrence au peuple syldave.

Dans son essai *Tintin et les secrets de famille*[1], Serge Tisseron explique que les *Aventures de Tintin* contiennent le récit du secret de l'ascendance paternelle d'Hergé, la grand-mère paternelle de ce dernier ayant conçu deux fils hors mariage alors qu'elle était au service de la comtesse de Dudzeele. L'auteur, qui ignore que les dates ne concordent pas, en conclut que le père inconnu serait de très haut lignage et va jusqu'à faire explicitement allusion au roi des Belges Léopold II. Il n'en est rien, comme allait le démontrer quelques années plus tard l'enquête généalogique de Philippe Goddin[2], qui pense avoir identifié le mystérieux grand-père d'Hergé, ce qui met à mal l'hypothèse de Serge Tisseron, si excitante pour un spécialiste ès secrets de famille !

Serge Tisseron étaye son hypothèse d'une part par le récit du chevalier de Hadoque, qu'il présente comme un fils naturel de Louis XIV et d'autre part via la généalogie de la dynastie syldave exposée par Hergé dans *Le Sceptre d'Ottokar*. Même en l'absence de continuité dynastique entre Muskar II et Ottokar Ier (ex-baron Almazout), Tisseron interprète le suffixe *kar* comme désignant la royauté, en se basant sur l'étymologie avancée par Hergé lui-même dans l'album : *Muskh, valeur* et *kar, roi*. Il confirme cette allégation sur base de la pluralité des occurrences des lettres *k, a* et *r* dans les patronymes proposés par Hergé au fil de ses albums et cite pêle-mêle *Bianca Castafiore, Ranko, Alcazar, Ottokar, Karaboudjan, Rackham (le Rouge), Rascar (Capac), Huascar, Tharkey* et *Carreidas*. Faut-il pour autant prendre tout ça à la lettre ? Non, certainement pas. Et cela pour trois raisons. D'abord parce que la double association *Muskh, valeur* et *kar, roi* est fantaisiste et qu'elle doit être mise en relation avec la devise *Eih bennek, eih blàvek* dont Hergé précise malicieusement qu'elle *signifie à peu près "qui s'y frotte s'y pique"*... alors qu'on sait très bien, et lui le premier, qu'elle se traduit par *J'y suis, j'y reste*. Ensuite parce que, dans son livre, Tisseron lui-même ne se penche pas sur la construction du patronyme *Muskar* et que dès lors il semble logique d'y voir la simple reprise du suffixe *kar* de *Ottokar*. Et enfin, comme le fait remarquer Albert Algoud dans son *Dictionnaire amoureux de Tintin*[3], parce qu'on trouve dans les albums d'Hergé bien plus de patronymes ne contenant pas cette trilogie *k a r* que de patronymes les contenant. Plus loin, Algoud s'amuse d'ailleurs à « constater l'indéniable récurrence des sons *o* et *r* combinés, dans l'ordre ou le désordre, et même associés en anagrammes ».

Amusons-nous à notre tour en prolongeant l'interprétation « pseudo-linguistique » de Tisseron et examinons la richesse des racines consonantiques *mskr* tirées du nom Muskar en y associant différentes voyelles. On peut citer *maske* et *mokske* (*petite fille* et *petite amie*, en bruxellois), qui permettent de souligner la prépondérance de la branche féminine dans la dynastie hergéenne (en allusion à Marie Dewigne, fille-mère et grand-mère), tant est *masqué* le secret de l'origine paternelle de la famille, fruit supposé des amours ancillaires d'un grand bourgeois ou d'un aristocrate jetant un regard *mesquin* sur ses bâtards. On trouve aussi *miške*, beignets populaires en Slovénie... voisine de la Syldavie ? ou encore *mosquée*, qui se réfère aux racines balkaniques de cette dernière. Notons également la célèbre bataille de *Moskar* : ville du sud de la Bosnie-Herzégovine, localité connue pour son emblématique *Stari Most* (le « vieux pont »), siège d'un terrible affrontement entre les Syldaves et les Bordures locaux. Ajoutons encore *muscade* (en référence à nos explications à la noix) et *muscari*, parce que cette fleur vivace au parfum musqué (muskhé ?) ne déparera certainement pas notre énumération. Mais en fin de compte, si tout cela n'était qu'une vaste *Muskar-ade* ?

Jean-Jacques DE GHEYNDT

[1] Serge Tisseron, *Tintin et les secrets de famille*, Séguier, 1990 (ouvrage réédité chez Aubier en 1992).
[2] Philippe Goddin, *Hergé – Lignes de vie*, Moulinsart, 2007. Du même auteur : *Hergénéalogie*, numéro hors série de la revue *Les Amis de Hergé*, 2014.
[3] Albert Algoud, *Dictionnaire amoureux de Tintin*, Plon, 2016.

HERGÉ ET SES INVITÉS DU DIMANCHE

CINQUIÈME PARTIE

Parmi les invités qui entourent Hergé sur le plateau de l'émission, il y a son secrétaire et ami Baudouin van den Branden. Le présentateur Pierre Tchernia lui cède la parole après une brève citation de Pol Vandromme, qui fait lui aussi partie des invités.

De gauche à droite, sur la photo ci-dessus, on peut reconnaître Baudouin van den Branden, Marc Jasinski, Hergé (l'Invité du Dimanche), Pol Vandromme et le présentateur Pierre Tchernia.

En page de droite :
Hergé s'entretient dans son bureau avec son secrétaire Baudouin van den Branden, peu après l'émission de l'O.R.T.F.

Pierre Tchernia – Je voudrais citer *Le Monde de Tintin* de Pol Vandromme : « Je crois que c'est ce qu'il y a de plus étonnant chez lui : qu'il soit un homme d'un abord aussi accessible et qu'en même temps, sans se raidir, il s'abandonne si peu, il s'avoue avec prudence, il décourage une prise un peu ferme. Chaque fois que j'ai eu l'illusion de le cerner, j'ai senti, tout d'un coup, qu'il m'échappait ». Je voudrais, Hergé, demander à monsieur van den Branden, qui travaille depuis de nombreuses années avec vous, je crois, d'essayer de nous dire qui est Hergé.

Baudouin van den Branden – Je voudrais vous demander ceci, d'abord : vous n'attendez pas de moi une déclaration sous serment ? Parce qu'au témoin que le juge invite à jurer de dire « la vérité, rien que la vérité, toute la vérité », il demande s'il n'est pas au service de l'accusé. Or, je suis au service de l'accusé. Vous me demandez qui est Hergé. Eh bien, je crois que la première chose à dire, c'est qu'il est dans une très large mesure conforme à sa légende. Ce qui veut dire qu'il est [...] d'abord ce que l'on croit qu'il est. Et cela signifie en premier lieu qu'il a incontestablement ce côté Tintin qu'on lui reconnaît, la psychologie de Tintin.

Pierre Tchernia – Qu'est-ce qui, chez Hergé, serait de l'ordre du « non-Tintin » ? Un Hergé-Haddock ?

Baudouin van den Branden – Il y a un Hergé-Haddock ! Mais pas seulement. Il dit lui-même qu'il y a un Hergé-Dupond et Dupont. En cela, il ressemble à ses personnages.

Pierre Tchernia – Il a donc plusieurs façons de cultiver l'humour ?

Baudouin van den Branden – Mais je voudrais dire, tout de même, à propos de son humour dans la vie de tous les jours, qu'il en a autant que dans ses albums, et que l'humour, pour lui, serait une sorte de masque. Non point le masque que l'on emploie pour dissimuler ses traits, mais véritablement le masque de protection, le masque à gaz. Disons le masque pour résister aux vapeurs de la gloire, à celles de l'encens. Vous ne l'entendrez jamais se prévaloir de l'engouement qu'il suscite, sauf peut-être aujourd'hui, où il est obligé de faire état de ce qui fait la gloire de Tintin. Par exemple, dans la vie, vous ne l'entendrez jamais faire état du courrier extraordinaire qui lui est adressé, de ces témoignages de la ferveur qui, depuis quarante ans, va vers lui. Il n'en parle pas.

Pierre Tchernia – Vous le connaissez bien...

Baudouin van den Branden – Il y a un Hergé moins connu, à mon avis, sans aller jusqu'à évoquer Alphonse Allais. Parce qu'il n'est pas écrit qu'un humoriste doive nécessairement être neurasthénique jusqu'à la moelle. Mais Hergé, quand on le connaît, est certainement plus un être méditatif qu'un être expansif. C'est un solitaire. C'est un homme qui aime la paix et le silence. Ce n'est pas du tout un homme qui aime la foule.

Pierre Tchernia – C'est un homme curieux, pourtant ?

Baudouin van den Branden – À mon avis, c'est exactement ce qu'on peut appeler « un bon élément ». C'est un bon élève... Enfin, ce *fut* un bon élève : je l'ai appris un jour, par hasard.

Hergé – J'ai eu le malheur d'être un bon élève. C'est comme cela, c'est dangereux !

Baudouin van den Branden – J'ai appris que c'était un premier de classe. Tout à fait par hasard, d'ailleurs, car il ne s'en vante pas.

Parce que quelqu'un lui avait posé la question.

Alors, je lui ai demandé des détails : « Étais-tu un bon élève ? » Il me répond : « Oui ».

« Dans les premiers ? », dis-je.

« Premier », fait-il simplement.

« Mais dans quoi, premier ? »

« Dans tout ! », me répond-il.

Hergé – Sauf en dessin. Ça, c'est certain...

Baudouin van den Branden – Ce n'est pas le premier de classe bûcheur, pas du tout ! C'est le premier de classe doué, intelligent, avec une bonne mémoire, le don des langues. Il part trois jours en Italie, et quand il revient, il parle italien. Il stupéfie les Anglais quand il va là-bas. C'est d'ailleurs un anglophile déclaré. Je crois que je n'en ai jamais rencontré de pareil.

(À suivre)

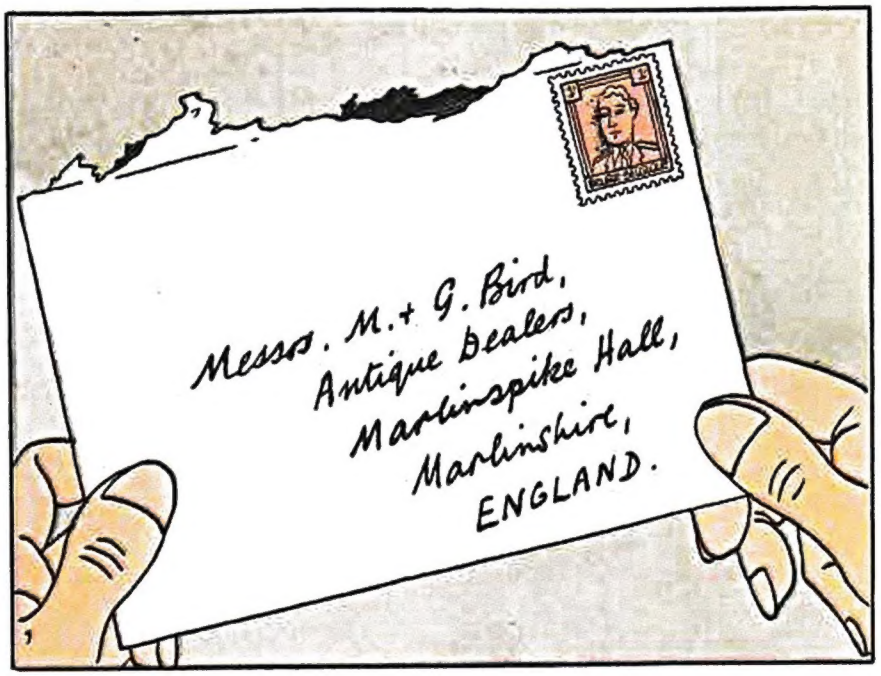
DU TRAIT D'HUMOUR AU BLUFF

J'aime beaucoup l'humour d'Hergé lorsqu'il explique, par exemple, à son interlocuteur qu'en classe il dessinait d'une main tout en écoutant attentivement son professeur de l'autre. Il aurait tout aussi bien pu dire qu'il l'écoutait d'une oreille et dessinait de l'autre... Mais je ne le crois pas lorsqu'il affirme — et il l'a fait souvent ! — qu'une façon de calmer le gamin turbulent qu'il était consistait pour ses parents à lui administrer une « fessée préventive » (l'autre manière étant de lui donner un crayon et du papier). Comment imaginer qu'une fois cette « correction » infligée sans vrai motif, la victime se tienne bien ? C'est le contraire qui risquait de se produire ! Le reste de Flupke qui survit en moi me l'affirme : si la punition que tu as subie te cuit la peau, et qu'elle n'avait pas la moindre raison d'être, eh bien, profites-en pour te déchaîner, tu l'as mérité puisque tu l'as payé assez cher et d'avance... Bref, outre qu'elle me paraît être un dispositif anti-pédagogique, cette « fessée préventive » me semble une affirmation fallacieuse et, pour tout dire, une coquetterie d'homme en vue.

Mais il est une autre déclaration d'Hergé qui m'a toujours choqué, parce que je sais pour avoir consulté les archives de Saint-Boniface, que c'est une pure invention de sa part : je veux parler de sa prétendue nullité en dessin au collège. Qu'on se le dise : en section moderne à Saint-Boniface, un cours de dessin n'a été dispensé à Georges Remi qu'en dernière année d'humanités. Et son bulletin de l'année 1924-1925 révèle qu'il était premier en dessin au premier trimestre avec 9 sur 10 et la mention TB, premier encore au deuxième trimestre avec 16 sur 20 et la même mention TB... mais (effet avoué de son aversion pour le dessin technique) quatrième au troisième trimestre avec 9 sur 20 et la mention LD (laisse à désirer). Total de l'année : 34 sur 50, ce qui reste honorable. Rappelons qu'à ce moment-là, Georges publiait depuis plusieurs années ses dessins dans la presse sous le nom de Hergé à partir de décembre 1924. Et reconnaissons qu'un accident de parcours comme celui évoqué ici ne justifie pas qu'Hergé ait prétendu qu'il n'avait JAMAIS eu ses points en dessin au cours de ses études. Ce trait de caractère porte un nom : c'est de la vantardise, de la fanfaronnade, de la bravade... autrement dit, du bluff !

Philippe GODDIN

D'OÙ VIENS-TU, MARLINSPIKE?

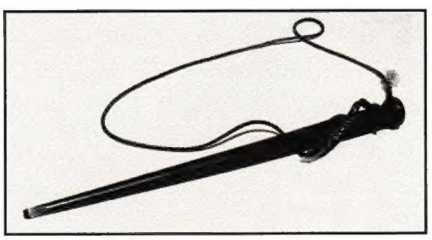


Les traducteurs d'œuvres littéraires sont bien à plaindre. Ils accomplissent le plus souvent leur travail monacal dans l'ombre et l'anonymat. Pour ce qui est des bandes dessinées, ils doivent, en plus, traduire le nom des personnages et, parfois, le nom des lieux.

Tintin a été traduit en anglais dès 1952[1], en commençant par le diptyque *Le Secret de La Licorne–Le Trésor de Rackham le Rouge*. Nous connaissons tous les équivalents anglo-saxons des noms des personnages principaux. Certains, et non des moindres, ont d'ailleurs été adaptés tels quels du français : *Tintin, Haddock*. D'autres ont fait l'objet d'une traduction assez heureuse : *Snowy, Calculus, the Thompson twins.*

Et puis, il y a *Marlinspike Hall* qui apparaît à la fin de l'album *The Secret of the Unicorn*. A priori cela pouvait être, à la façon de Moulinsart, le nom déformé ou reconstruit d'un château (hanté !) des landes du Yorkshire ou d'un manoir perdu sur les berges d'un loch écossais. La vérité est très éloignée de cette hypothèse de départ.

Le mot *marlinspike* désigne un instrument de marine marchande et se traduit *épissoir* en français. Un épissoir est un « poinçon qui sert à écarter les torons d'un cordage à épisser [2]», épisser (du néerlandais *splitsen*) signifiant « assembler deux cordages en entrelaçant les torons[3] ».



Sur l'enveloppe reçue par les frères rebaptisés *Bird*, l'adresse s'est clairement anglicisée, mais à voir le timbre-poste, la lettre vient toujours de Belgique.

Un épissoir (ci-dessus) et un marlin (ci-dessous), qu'il ne s'agit pas de confondre avec un espadon, expliquent la traduction anglaise du nom de Moulinsart.

Dans le mot *marlinspike* il est facile d'identifier *marlin,* le nom français d'un poisson de belle taille pourvu d'un rostre dont la forme fait immanquablement penser à l'épissoir du marin. De plus, le marlin se traduit en anglais par *marlin.* Quand on sait que *spike* veut dire une pointe, il est logique de conclure que *marlinspike* désigne d'abord le rostre du marlin et ensuite, par analogie de forme, l'épissoir.

Le traducteur a donc choisi *Marlinspike* pour Moulinsart ? En 1952, il découvrait sans doute l'œuvre hergéenne au travers de ces deux albums solidement ancrés du début à la fin dans le milieu marin. Quoi de plus normal pour lui que d'opter pour une traduction avec une double référence à la mer. Ce parcours « lexico-sémantique » tient plus ou moins la route...

Jetons à présent un œil sur la page 9 du *Trésor de Rackham le Rouge*. Nos héros descendent au sous-sol du magasin spécialisé. Il apparaît alors clairement que c'est Hergé lui-même qui, involontairement, a inspiré le traducteur britannique. Un espadon (à moins qu'il s'agisse d'un marlin) pend au plafond de la boutique d'objets marins. En avant-plan, le poisson et son rostre « crèvent la case[4] ». Le linguiste aurait pu employer la traduction anglaise d'espadon et nommer le château *Swordfish Hall* . En y voyant plutôt un marlin, il obtenait d'abord *Marlin Hall* et puis, après l'ajout du rostre, *Marlinspike Hall*. Cette dernière manœuvre lui permettait non seulement de conserver les trois syllabes du mot Moulinsart, mais également le phonème initial de chacune d'entre elles (Mou-lin-sart / Mar-lin-spike) et en prime la même syllabe centrale *lin. QED*[5]

Jean LECOCQ

[1] *Tintin, Hergé & his Creation*, Harry Thompson, Sceptre, 1991.
[2] *Nouveau Petit Robert de la langue française*, 2020.
[3] Id.
[4] Emprunt au langage cinématographique *crever l'écran.*
[5] *Quod erat demonstrandum.* Les Anglais utilisent l'abréviation de l'expression latine pour notre CQFD français.

Note de la Rédaction

On sait que la traduction des albums d'Hergé en Angleterre a été confiée dès le début au tandem formé par Michael Turner et Leslie Lonsdale-Cooper, lequel semble avoir donné entière satisfaction à leur auteur, si ce n'est que le nom de Calculus pour Tournesol lui a paru trop scientifique et pas assez poétique. Mais y avait-il moyen de trouver mieux ?

L'ÉNIGME DE *L'ATLANTIDE*

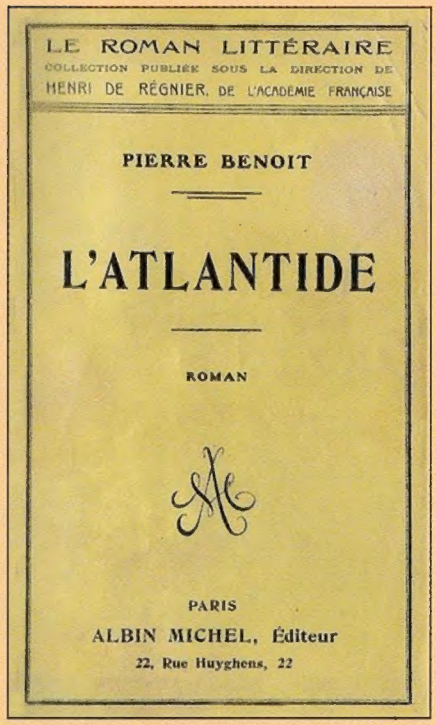
« Ton dernier Tintin était palpitant ! "L'Atlantide"... mais en plus tragique. Du sur-Pabst ! » En découvrant dans *Le Petit Vingtième* du 19 janvier 1933 la séquence des *Cigares du Pharaon* où le héros débouche dans la galerie des sarcophages, Charles Lesne fait évidemment référence à l'adaptation du roman *L'Atlantide* de Pierre Benoit par l'Autrichien Georg Wilhelm Pabst, sorti en Belgique en novembre 1932. On a dit que c'est de ce film-là — ou du roman — qu'Hergé se serait inspiré. Rien n'est moins sûr !...

Publié chez l'éditeur Albin Michel en 1919, le roman *L'Atlantide*, de Pierre Benoit, a reçu cette année-là le grand prix de l'Académie française. Moins de deux ans plus tard, en 1921, l'œuvre est adaptée au cinéma par le réalisateur franco-belge Jacques Feyder. Il le sera à nouveau en 1932, par G. W. Pabst, mais selon nous, c'est bel et bien le film muet de Jacques Feyder qui avait impressionné Hergé quelques années plus tôt. Pourquoi ? Tout simplement parce que si la séquence des corps conservés, tirée du roman, est bien reprise par Feyder, elle ne l'a pas été par Pabst.

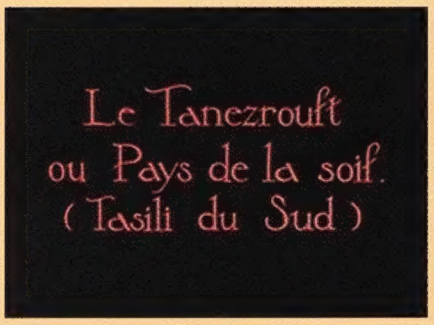
Au pays de la soif

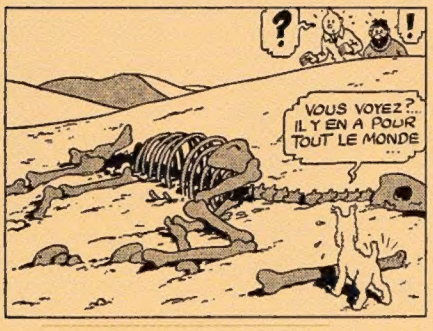
Chose qui ne pourra que frapper les tintinophiles avertis : Jacques Feyder ouvre son film sur une étendue de sable et dévie sur un squelette de dromadaire. Mieux : le premier intertitre présente cette région aride comme « le Pays de la soif », formulation à laquelle Hergé aura recours en 1941, dans *Le Crabe aux pinces d'or.*

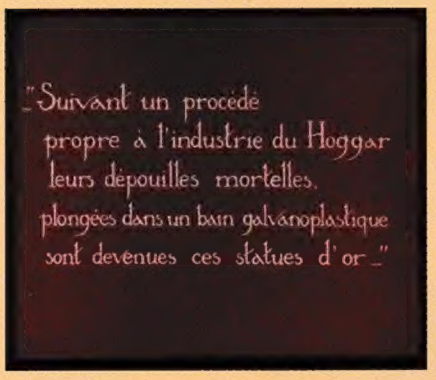
Mais venons-en au scénario du film. Le lieutenant de Saint-Avit et le capitaine Morhange, deux officiers français perdus dans la région du Hoggar, sont capturés et menés dans une cité aussi secrète que mystérieuse : la mythique Atlantide, où règne la belle Antinéa, descendante de Neptune.



Nul n'ignore qu'Hergé fait flèche de tout bois. Une nouvelle preuve nous en est donnée avec celles de Cupidon tirées dans un roman de 1919 et surtout dans son adaptation à l'écran, au temps du muet, en 1921, soit huit ans avant la naissance de Tintin.






"Suivant un procédé
propre à l'industrie du Hoggar
leurs dépouilles mortelles,
plongées dans un bain galvanoplastique
sont devenues ces statues d'or"

Entre les dépouilles des égyptologues découvertes par Tintin et les corps collectionnés par une espèce de mante religieuse dans le Hoggar, la différence n'est pas si grande qu'on le croit.

Morts d'amour

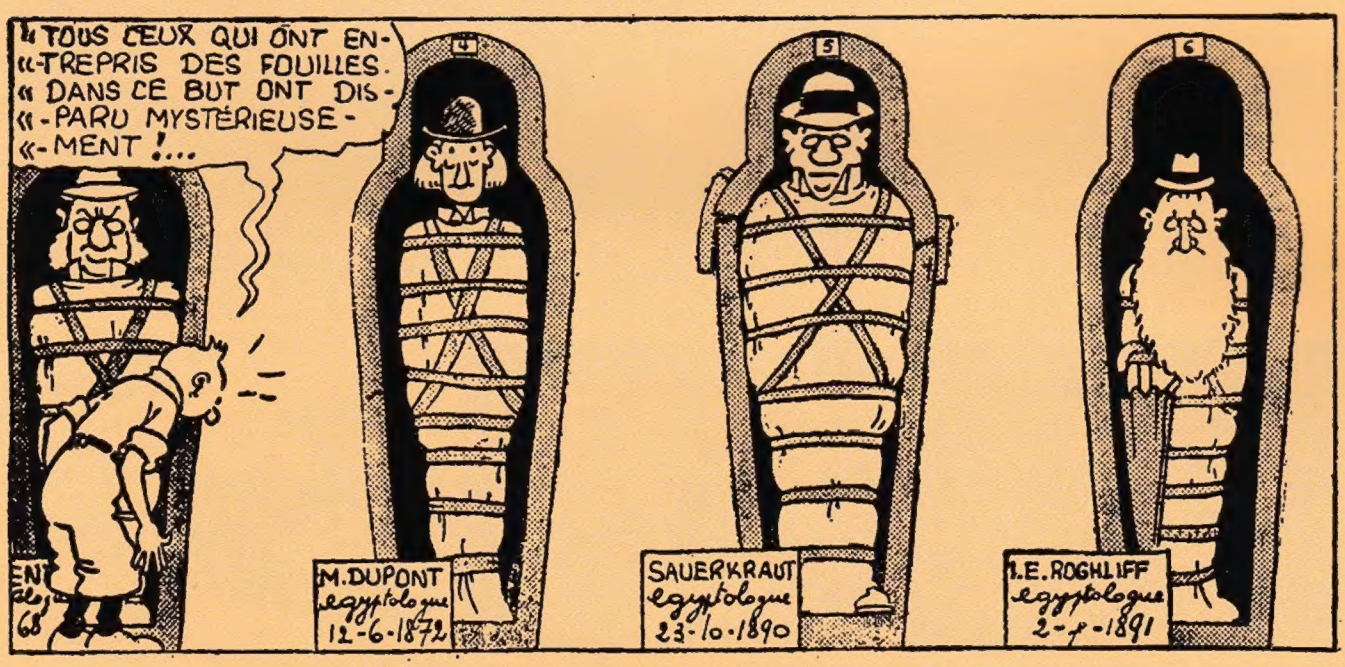
Rétablis, Saint-Avit et Morhange découvrent qu'Antinéa conserve dans une salle de son palais les corps de ses amants successifs (tous de beaux officiers et de jeunes aventuriers) qu'elle a fait transformer en statues d'or et qui se retrouvent alignés côte à côte en position verticale dans une des niches qu'elle y a fait aménager. Une étiquette précise l'identité des défunts, les date et lieu de leur naissance et la date de leur trépas…

D'Antinéa à Kih-Oskh

Une douzaine d'années plus tard, quand Hergé transpose cette scène dans *Les Cigares du Pharaon*, il n'est pas question pour lui d'imaginer de fringants officiers tombés amoureux d'une reine d'Égypte, fût-elle du genre de Cléopâtre.

C'est d'une série d'égyptologues d'une expérience et d'un âge respectables que les trafiquants qui ont investi la tombe de Kih-Oskh ont dû s'occuper, et ce depuis le milieu du XIX[e] siècle si l'on se réfère aux indications données par Hergé. Des savants dont la flamme qu'ils éprouvaient pour Kih-Oskh ne fait aucun doute puisqu'ils n'ont eu de cesse de chercher à localiser sa tombe et de l'explorer.

Dans son récit, Hergé ne nous montre que les sarcophages numéros 3 à 6 dévolus à [illisible], M. Dupont, Sauerkraut et un I. E. Roghliff de petite taille. Et ensuite les numéros 16 et 17, l'un occupé par l'immense lord Carnaval et l'autre par le trop petit M. Trentinati, avant d'en venir aux sarcophages 18 et 18 bis réservés à Tintin et à Milou.

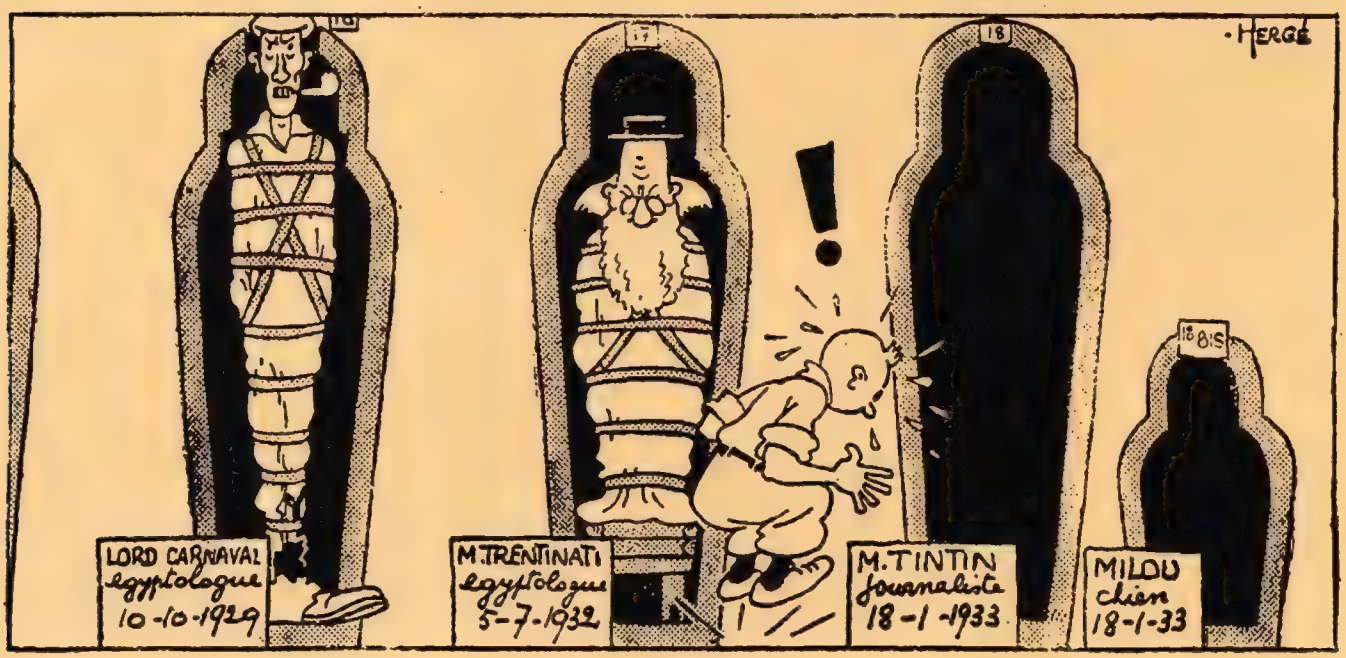


Pas de place pour Philémon

Curieusement, « le savant », l'égyptologue qu'Hergé appellera Philémon Siclone dans la version redessinée et mise en couleur publiée en 1955, n'a pas de place dans cette galerie. Certains y verront la preuve qu'il faisait partie de la bande de trafiquants. Il n'empêche qu'on aurait aimé connaître l'identité des profanateurs 7 à 15, et plus encore celle des deux pionniers.

Philippe GODDIN

Contrairement à Tintin, Morhange et Saint-Avit ont rapidement compris qu'une place les attendait dans le mausolée s'ils se laissaient prendre par les sentiments.



DES CLINS D'ŒIL ? NON, DES RÉFÉRENCES !

L'album où Spirou évoque Tintin.

Publié en 2009 chez Dupuis dans la série *Le Spirou de...*, l'album *Le Groom vert-de-gris*, scénarisé par Yann et dessiné par Olivier Schwartz, recèle tant de clins d'œil à la bande dessinée franco-belge que c'est un vrai plaisir — et pas seulement pour les tintinophiles déclarés — de les relever au passage. Cet album aurait de quoi faire rêver certains à ce que pourrait être un jour un *Tintin* conçu sans le concours d'Hergé.

Ci-dessus :
Un Marché aux Puces plus vrai que nature, où l'absence de Tintin et Milou, des Dupondt et de quelques autres ne crée aucun vide.

À droite :
Spirou taxé de Boche par la marmaille bruxelloise sous les yeux de Spip. Yann et son complice Schwartz s'autorisent de joyeux rapprochements entre les héros et personnages de Franquin et ceux créés par Hergé.

Outre les références à l'œuvre d'André Franquin (Poildur et P'tit Maurice, Radar le robot, le professeur Samovar), à celle d'Edgar P. Jacobs (le capitaine Blake) ou à celle de Willy Vandersteen (Lambique, Jérôme et Tante Sidonie), Yann et Schwartz ont revisité dans cet album une scène culte du film *La Traversée de Paris.* Cerise sur le gâteau : un des chars américains qui entreront dans la capitale en 1944, au moment de la Libération, portera le nom d'Obama. Mais là où les auteurs s'en sont donné à cœur joie, c'est dans les nombreuses références à l'œuvre d'Hergé. Jugez-en plutôt par cette scène qu'ils situent au Vieux Marché, là où Tintin découvrit jadis une maquette de *La Licorne*...

Aux Puces de Bruxelles

Dans le fond, à gauche, Hergé et ses deux amis Edgar P. Jacobs et Jacques Van Melkebeke stationnent devant le marchand qui a vendu tout son stock de cannes à Dupond et Dupont, lesquels ont disparu sans crier gare. L'ami Jacques est fier de montrer sa dernière acquisition à Edgar : le livre *L'Épouse du Soleil*, de Gaston Leroux, dont Hergé ignore peut-être qu'il s'en inspirera bientôt pour une séquence du *Temple du Soleil.* Tout à son croquis, le dessinateur n'a pas remarqué qu'Aristide Filoselle était occupé à le délester de son portefeuille !

Monsieur Lambique s'intéresse pour sa part à un couvre-chef emplumé qui pourrait avoir été porté par le chevalier de Hadoque. L'athlétique Jérôme soupèse un haltère dont il se pourrait qu'il ait appartenu à l'homme le plus fort du monde, un certain Hippolyte Bolivar. Tante Sidonie ne lui prête pas la moindre attention : elle foudroie du regard une belle blonde qui fraie outrageusement avec l'occupant... et qui ressemble furieusement à Madame Clairmont. À moins qu'elle jalouse le renard que cette dernière porte autour du cou. À peine visibles à l'arrière-plan, Quick et Flupke, ketjes des Marolles, empêchent le tram d'avancer.

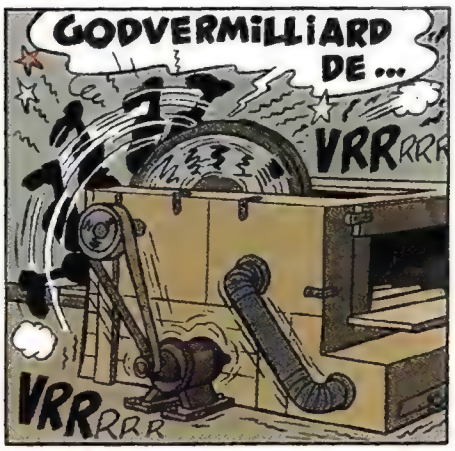
De vieilles connaissances

Pendant ce temps, dans un autre secteur du marché, Fantasio semble pressé de rentrer chez lui. Il est si préoccupé qu'il passe, sans lui accorder un regard — d'ailleurs, pourquoi le ferait-il, puisqu'il ne le connaît pas ? — tout près du collectionneur de marine Ivan Ivanovitch Sakharine, tout émoustillé d'avoir découvert au milieu d'un étal un magnifique modèle réduit de *La Licorne*. Son marchandage semble mal engagé : le brocanteur qui le met en vente n'est autre que le malfrat Hercule, que Franquin nous avait présenté dans l'album de Spirou *Il y a un sorcier à Champignac*.

SAPRISTI ! QUAND JE PENSE QUE POUR OBTENIR CES CINQUANTE FRANCS, J'AI DÛ ALLER METTRE AU CLOU MA CHÈRE NATURE MORTE : " HARENG SAUR ET VACHE ENRAGÉE À CHEVAL SUR UNE MACHINE À COUDRE " !
... TOUT ÇA POUR UN BÊTE PNEU !

La place du Jeu de Balle, à Bruxelles, un lieu propice à toutes les rencontres, comme celle du meilleur ami de Spirou et d'une vieille connaissance de Tintin. Mais tout peut s'y produire et on peut aussi y manquer des rendez-vous, faute d'avoir été présentés l'un à l'autre.

Fantasio a un voisin, dont je vous laisse deviner le nom. Des indices ? Il est inventeur à ses heures et est complètement sourd... Une nuit, profitant du sommeil du juste, Fantasio pénètre dans l'appartement de son voisin et bute sur une machine déjà testée par Haddock.



Ci-dessous :
Où les familiers de Tintin réalisent que Fantasio était un des voisins du pittoresque Tryphon Tournesol.

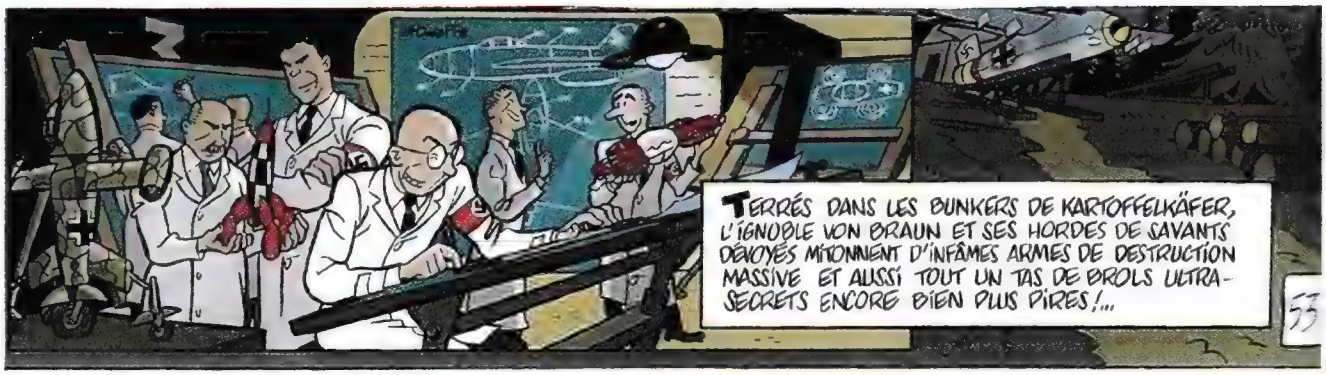
Quant à l'infâme docteur Müller, il se voit reconverti par Yann et Schwartz en tortionnaire nazi ! Sous son vrai nom, bien sûr. Fidèle à lui-même (et à Hergé), il se montre particulièrement zélé dans son travail.

Non loin de là (illustration du bas de la page de gauche), Jo et Zette Legrand (dont on n'a jamais très bien su s'ils étaient Français ou Belges) prennent le large en affichant tout à la fois leur belgitude et leur fidélité au roi Léopold III. Le P'tit Maurice (le futur Morris, auteur de Lucky Luke, que Franquin avait caricaturé dans un de ses albums) les accompagne, et comme souvent, c'est le plus petit qui crie le plus fort.

Il eût été étonnant que Quick et Flupke ne fussent pas flanqués de leur souffre-douleur familier : l'Agent 15. Le trio reconstitué par Yann et Schwartz dévale ici une rue des Marolles qui pourrait bien être celle où est né Jacques Van Melkebeke. La « dame qui fume » en tenue légère à l'étage du magasin *À l'Élégante* atteste en tout cas que les deux auteurs ont eu vent des mémoires inédits de « l'ami Jacques »...

Ci-dessus :
La Police poursuit les garnements tandis qu'à *L'Élégante* une jeune femme en petite tenue fume à sa fenêtre. Mais que fait donc la police ?

Ci-contre :
En toutes circonstances, le docteur Müller exerce son art avec conviction.


TERRÉS DANS LES BUNKERS DE KARTOFFELKÄFER, L'IGNOBLE VON BRAUN ET SES HORDES DE SAVANTS DÉVOYÉS MIJONNENT D'INFÂMES ARMES DE DESTRUCTION MASSIVE ET AUSSI TOUT UN TAS DE BROLS ULTRA-SECRETS ENCORE BIEN PLUS PIRES !...
53

POUR DES DIZAINES DE MILLIERS DE CITOYENS BELGES DÉMORALISÉS, PRIVÉS DE TOUT, TINTIN EST UN PETIT RAYON DE BONNE HUMEUR QUOTIDIEN DANS LEUR UNIVERS DE GRISAILLE !
TUDJU ! S'ILS SONT SI DÉSESPÉRÉS, ILS N'ONT QU'À DEVENIR RÉSISTANTS !
...TON TINTIN, C'EST DE LA PROPAGANDE BOCHE !

Tout au-dessus :
German Research in World War II.
Les « chercheurs » hésitent entre un damier noir et blanc et un damier rouge et blanc.

Ci-dessus :
Peut-on se dire résistant et admirer le travail d'Hergé dans la presse embochée ? C'est toute la question...

Ci-contre :
Mais où donc Yann et Schwartz ont-ils été chercher cet Anglais parachuté sur la Belgique qui, vu les circonstances, témoigne d'un grand appétit ?

Pour ce qui est de multiplier les clins d'œil, Yann et Schwartz ne sont jamais à court d'idées. En Allemagne, des savants travaillant sous l'autorité d'un certain von Braun développent des armes nouvelles. Parmi celles-ci, on reconnaît une fusée à damier dérivée du V2 susceptible — qui sait ? — de pousser bientôt l'appétit territorial du Troisième Reich jusqu'à la Lune. On reconnaît aussi le prototype d'un drone dont les lecteurs de Franquin ne peuvent ignorer qu'il sera récupéré par Zorglub, qui en fera sa Zorglumobile.

Pendant ce temps, à Bruxelles, des résistants capturés par la Gestapo se retrouvent dans des geôles aménagées dans les caves du Moustic-Hôtel. Parmi ceux-ci, on trouve un certain Raymond Leblanc, futur promoteur du journal *Tintin*, pour l'heure plongé dans la lecture du « *Soir* volé ». Il se délecte ouvertement de la lecture d'un strip du *Trésor de Rackham le Rouge* dans lequel le professeur Tournesol multiplie les gags. Il se fait enguirlander par un compagnon de cellule qui ressemble à Jijé, qui traite le journal de « torchon » et Hergé de kollaborateur, promis au peloton d'exécution à la Libération.

Et Tintin ? me direz-vous. Les deux auteurs ne l'ont pas oublié : il apparaît dans *Le Groom vert-de-gris* en tant que journaliste, dépêché comme bon nombre de ses confrères en banlieue bruxelloise, sur les lieux où plusieurs bombardiers allemands ont été abattus. On le reconnaît à son imperméable mastic, à sa tignasse à houppette et au chien blanc qui l'accompagne. Mais c'est Fantasio qui aura eu l'insigne honneur d'être présenté à un Anglais au sourire charmant, nommé Rod Nickwell, le pilote d'un bombardier Lancaster abattu au-dessus de la Belgique, et descendu en parachute avant de trouver refuge plusieurs jours durant sur les toits de la capitale.

Jean-Pierre VERHEYLEWEGEN
avec la kollaboration de
Emil SZABOR

Merci à Antoine Lazinier d'avoir insisté pour que ces observations soient proposées aux Amis de Hergé dans le cadre de leur revue.

FANTASIO, MY FRIEND ! JE PRÉSENTE À TOI MA COPAIN ROD NICKWELL !... SON LANCASTER ELLE A ÉTÉ ABATTUE AUSSI !... ÇA FAIRE SIX JOURS QUE LA PAUVRE GARÇON, IL SE CACHE SUR LES TOITS, ET...
GARGILL
...ET IL A TRÈS FAIM, LUI AUSSI...
HELLO ! HOW DO YOU DO ?

En ce moment, et jusqu'au 30 août 2023, le Mémorial de la Shoah de Paris propose une exposition consacrée à un autre Spirou, celui d'Émile Bravo, auteur de *Spirou, le journal d'un ingénu* (2008) ainsi que des quatre tomes de *Spirou, l'espoir malgré tout* (publiés de 2018 à 2022).
Tout comme le font la plupart des ouvrages consacrés à l'Occupation en Belgique, l'exposition « Spirou dans la tourmente de la Shoah » s'intéresse aussi à Tintin et à son auteur.

DELCOURT, HÉROS MÉCONNU

Le lieutenant Delcourt appartient au monde restreint de ces protagonistes du *monde imaginaire d'Hergé* à la fois secondaires et bien connus des lecteurs. Secondaire, car il n'apparaît que dans une seule aventure – *Le Crabe aux pinces d'or* – et que sa présence ne s'y limite qu'à quelques pages. Bien connu, car il y intervient dans deux passages à haut pouvoir d'évocation.

La couverture de l'album évoque d'ailleurs ce bref laps de temps inscrit entre ces deux séquences. C'est dire que l'*épisode Delcourt* est important. Pour autant, le lieutenant ne bénéficie pas du retentissement qui devrait lui être dû. Il est assurément un vrai héros, certes, rarement mis en valeur. Toujours classé, mais jamais gagnant, souvent cité, mais jamais développé. Réparons de ce pas cette *injustice*.

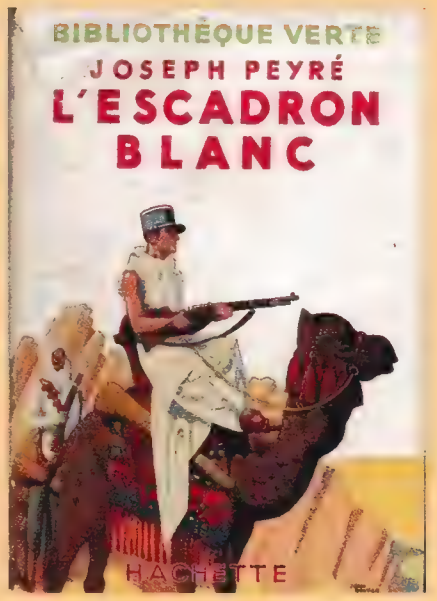
Parmi les militaires hergéens, très nombreux et stéréotypés, Delcourt est incontestablement à part. Il ne fait l'objet ni de caricature ni d'autres apparitions, pas même dans deux célèbres défilés du *Nouvel An*, contrairement à beaucoup qui ont une longue carrière et leur place dans ces cortèges des vœux.

Réel ou imaginaire ?

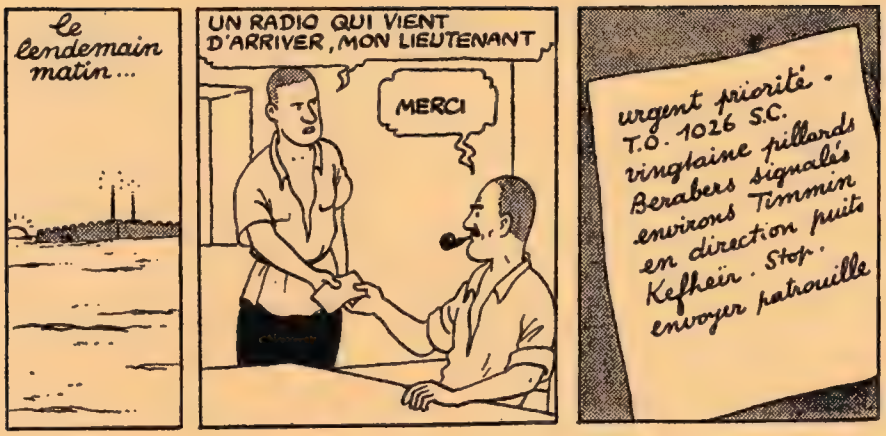
Hergé écrit *Le Crabe aux pinces d'or* alors que le monde est à nouveau en guerre. Il lui eût été inopportun de railler les combattants. Aussi, s'éloignant de la terrible actualité, va-t-il inscrire son lieutenant dans la tradition épique de l'entre-deux-guerres, où le désert fascinait tant. Celui-ci était le cadre d'épopées romanesques comme *L'Escadron blanc* et son lieutenant Marçay, de Joseph Peyré, Maxence du *Voyage du Centurion* d'Ernest Psichari, les capitaines dans *L'Atlantide* de Pierre Benoit, etc.

Il était également le théâtre et le tombeau de jeunes héros *en chair et en os* happés comme le jeune sous-lieutenant Lapeyre, Charles de Foucauld, Laperrine ou tant d'autres. À cette époque, un lieutenant pouvait commander près de deux cents hommes sur une zone d'action grande comme plusieurs départements français. Fort d'une exceptionnelle autonomie de décision et d'action, il avait des responsabilités véritablement extraordinaires. L'attraction des grands espaces faisait son œuvre sur les âmes en quête. Delcourt est de cette race.

Évidemment, Hergé s'est inspiré de *L'Escadron blanc*. Les similitudes sont tellement nombreuses et appuyées qu'elles ne peuvent être fortuites. Citons la situation géographique et militaire, la nationalité et le grade de l'officier commandant le détachement, la nature, le déploiement et les missions de l'unité, les moyens de communication et de déplacement, les abondantes homonymies, la



En 1940, Hergé s'est inspiré du roman de Joseph Peyré, qui date de 1931. La célèbre « Bibliothèque Verte » de Hachette en a publié diverses éditions, sous des couvertures différentes. Celle-ci date de 1950.


Le lendemain matin...
UN RADIO QUI VIENT D'ARRIVER, MON LIEUTENANT
MERCI
urgent priorité - T.O. 1026 S.C. vingtaine pillards Berabers signalés environs Timmin en direction puits Kefheir. Stop. envoyer patrouille

Le poste d'Afghar, que commande le lieutenant Delcourt, dispose d'une liaison radio, dont Hergé tire parti.

radio et le radiogramme de mise en alerte, l'adversaire du jour, etc. La filiation entre le roman de Peyré et l'*épisode Delcourt* a déjà été soulignée dans plusieurs ouvrages relatifs à l'œuvre d'Hergé. Nul n'est besoin ici de répéter ce qui a déjà été fort bien formulé.

Un aparté cependant, un bref *zoom* sur la petite vignette où l'on voit le soleil se lever sur le bordj dans un ciel sans l'ombre d'un nuage, promettant ainsi la fournaise. On y aperçoit très nettement le *deux-mâts-de-la-sans-fil* en train de capter le fameux radiogramme. Ce tout petit dessin porte récit, beauté et justesse. En effet, la porte du fortin fait face au Nord, en toute cohérence avec la vignette précédente et son jeu d'ombres visibles lors du départ de la petite équipée, la veille, à la mi-journée. Décidément, il n'existe pas de *petite vignette* chez Hergé.

Toutefois, les différences n'ont pas été analysées. Dans le radio reçu, le changement du volume ennemi s'explique par le fait que le lieutenant Delcourt ne peut pas, avec un si court préavis, mobiliser des méharistes et leurs montures en nombre suffisant pour s'opposer à une centaine de Berabers. En outre, il devait être plus simple pour Hergé, notamment graphiquement, d'opposer deux fois une vingtaine d'hommes, plutôt que près de cinq fois plus de part et d'autre.

À deux reprises, le lieutenant portera secours à Tintin et à son compagnon. C'est à ses côtés que le capitaine a entrepris sa lente renaissance.

Reste une dissemblance majeure : le nom des deux lieutenants. Aucune relation ne peut être faite entre *L'Escadron blanc* du lieutenant Marçay et *Le Crabe aux pinces d'or* sur ce sujet. Pas de patronyme Delcourt parmi les autres personnages du roman, ni rien d'approchant. Hasard ou intuition, au moment même de la création de l'*épisode Delcourt*, un vrai lieutenant Louis Delcourt appartenant au 7e Régiment de Tirailleurs marocains était déployé au Maroc dans le désert près de sa frontière algérienne. Bref, tout en s'inspirant fortement de Peyré, Hergé prend néanmoins une certaine distance.

Un véritable héros

Le lieutenant Delcourt est un héros hergéen. Il sauve par deux fois Tintin et Haddock. Il les secourt une première fois de la mort, des terribles cauchemars et hallucinations en les extirpant du pays de la soif. C'est sous son regard que le capitaine trouve la possibilité d'exprimer son caractère profond une fois déraciné du monde de l'oubli abyssal dans lequel il naviguait au gré des longues gorgées d'alcool. C'est bien en la présence de Delcourt qu'il entame sa lente renaissance, ponctuée d'abstinences et de rechutes, de colères et de jurons, qui feront de lui un personnage incontournable.

Avant toute chose, il semblerait que Tintin lui-même ait été surpris de la survie de son compagnon d'infortune. On est en droit de s'interroger sur son « Ah ? mon compagnon est donc sauvé, lui aussi ?... » Il y a comme de la déception. Il est vrai que s'il en est là, c'est bien par la faute du capitaine et de son ivrognerie. Par ailleurs, il vient juste de vivre un véritable cauchemar, où Haddock est prêt à transpercer son crâne avec un tire-bouchon. Faut-il également y voir une hésitation d'Hergé à en finir définitivement avec cet ivrogne invétéré ? Ce qui est sûr, c'est qu'il avait là l'occasion inespérée qui ne se représentera plus. Après, ce sera trop tard, il aura pris trop d'importance, il *collera aux basques* de Tintin, tel un *sparadrap*.

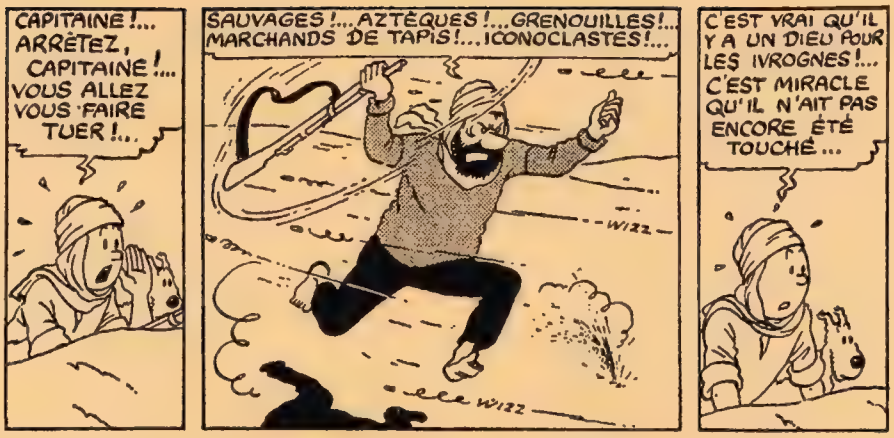
Hergé est absolument exceptionnel lorsqu'il nous laisse, en compagnie de Delcourt, observer le capitaine en tiraillement tout « haddockien » quand celui-ci est mis en présence d'alcool et qu'il le condamne à la privation. Pire même, pour faire bonne figure le capitaine se doit non seulement de refuser la proposition de consommation, mais surtout de prétendre qu'il ne boit pas ! À défaut de miracle, sommes-nous soumis à un mirage ?

Les affres du capitaine

Délice suprême pour le lecteur et pour Tintin qui voit ainsi son entreprise d'éducation commencer à porter ses fruits. Supplice épouvantable pour le marin. L'auteur nous offre des instants de merveilleux bonheur. Le regard du capitaine nous permet de mesurer l'intensité de ses conflits internes, les duels auxquels se livrent le foie et la raison à peine naissante. Hergé reprendra souvent cette situation pour notre plus grand enchantement.

Pour autant, Haddock n'a pas pu résister à la tentation de ces deux bouteilles laissées sans surveillance sur la table par un lieutenant Delcourt d'autant plus confiant en ses hôtes qu'il venait de les sauver et que ceux-ci venaient d'affirmer ne jamais boire d'alcool. Il volera les deux bouteilles et les emportera dans son périple à travers le désert à destination de Bagghar, pour assouvir son inextinguible soif. Il ne veut pas revivre la cruelle privation qui a failli lui coûter la vie. Le chemin de la rédemption, pavé de pièges et semé d'embûches, sera âpre.

Et rebelote, Delcourt sauve à nouveau nos héros, cette fois des tirs nourris des Berabers, et surtout il offre à Haddock l'occasion de son premier tir non moins nourri de jurons. Une seule page après l'abstinence, le terrible calvaire de l'éthylique se réitère, mais sous une autre forme qui fera, elle aussi, fortune. Ce gag sera réutilisé fréquemment dans la suite des aventures, jusque sur « le Toit du monde». Par la destruction d'abord d'une bouteille de vin rouge (du Sidi Brahim vraisemblablement) alors que Haddock, à dos de dromadaire, s'apprête à la vider. Par l'explosion d'une seconde bouteille, enfoncée dans le sable, plus probablement du rosé. Elle éclatera sous un tir létal adverse, heureusement mal ajusté – ou pas –, suite à une manœuvre de revers. Comme quoi, Hergé fait sien le proverbe « Bien mal acquis ne profite jamais ». Cette fois c'en est trop ! La privation de cette seconde bouteille sonne l'assaut. Le capitaine crie à la vengeance. La charge d'injures bondit dans une rafale ininterrompue. Pas moins de vingt jurons fuseront : quelle forme, quelle performance ! La porte est désormais ouverte, pour notre plus grand plaisir. Elle ne se refermera jamais. Un bien heureux recueil[1], véritable succès de librairie, fera l'éloge de ces invectives aussi nombreuses que désopilantes.


CAPITAINE !... ARRÊTEZ, CAPITAINE !... VOUS ALLEZ VOUS FAIRE TUER !...
SAUVAGES !... AZTÈQUES !... GRENOUILLES !... MARCHANDS DE TAPIS !... ICONOCLASTES !...
WIZZ
WIZZ
C'EST VRAI QU'IL Y A UN DIEU POUR LES IVROGNES !... C'EST MIRACLE QU'IL N'AIT PAS ENCORE ÉTÉ TOUCHÉ...

Pour en finir avec cet épisode si riche, Hergé, sous le regard de Delcourt, nous gratifie d'une de ses plus belles vignettes d'une modernité absolue avec la décomposition des gestes de la prise de fuite des Berabers donnant un sentiment de mouvement incroyable. Il en était particulièrement fier.

Delcourt le révélateur

Le père de Tintin l'a souvent dit, initialement le capitaine n'avait pas vocation à poursuivre ses navigations entre deux houles d'alcools ni sur les océans chauds ou froids dans la suite des *Aventures de Tintin*. Il n'avait pas d'avenir sinon celui d'un ultime et fatal naufrage éthylique. La gomme du dessinateur est finalement restée suspendue. Tintin sera donc l'éducateur, l'initiateur et le moteur de la rédemption du soiffard ; le lieutenant Delcourt le *révélateur*. Cette renaissance sera suivie de très près par le baptême. En effet, six pages suffiront, après que le capitaine a quitté le lieutenant et ses méharistes, pour qu'Hergé lui décerne son patronyme. Le capitaine sans nom deviendra l'illustre capitaine Haddock.

Une renaissance caractérisée par de nombreuses rechutes... et par la naissance de tout un répertoire.

Telle est l'importance du lieutenant Delcourt. Par son intercession, Haddock est devenu le personnage le plus important du monde de Tintin, après celui-ci, quoique... En d'autres termes, Delcourt, sauveur de Haddock de la mort et de la suppression, est bien l'un des plus grands héros de la saga tintinienne. Justice est désormais rendue, le lieutenant Delcourt a enfin trouvé sa place dans le panthéon hergéen.

Benoît de COURRÈGES

[1] Albert Algoud, *Le petit Haddock illustré* (France Loisirs - Casterman, 1988), *Le Haddock illustré* (Casterman, 1991), puis *L'intégrale des jurons du capitaine Haddock* (Casterman, 2004).

Haddock croyait avoir faire fuir ces bougres de Berabers, mais il lui faudra bien admettre que c'est le lieutenant Delcourt qui est le vrai responsable de leur débandade.

QUICK ET FLUPKE

DE LA PROXIMITÉ DES ANIMAUX À LA PRÉOCCUPATION ALIMENTAIRE

À droite :
Quelques mois après sa création dans *Le Petit Vingtième*, Quick constate que, contrairement à l'adage, un bienfait peut parfaitement être perdu s'il n'est pas unanimement compris.

Dans son quotidien comme au cours de ses pérégrinations, Tintin a toujours été flanqué de son chien Milou. Explorateurs de la ville et de la campagne contemporains du reporter, Quick et Flupke se sont apparemment passés, l'un et l'autre, de la compagnie d'un animal familier, mais le monde animal ne leur était pas, pour autant, inconnu.

Canards, merles, mouettes, coqs et poules, faisans et même autruche, mites, abeilles, papillons, mouches et moustiques, épinoches, anguilles, étoiles de mer, chiens et chats[1], chèvre, taureaux, vaches et veaux, lièvres et lapins, cerfs, dromadaires, souris, chevaux, singes et même phoques...

Ci-dessous :
Devant le festin qu'il s'est cru invité à faire, le vétérinaire Moraurat, auquel Quick a remis le colis qu'on lui avait confié, semble avoir perdu ses repères professionnels.

Une trentaine de gags de la série *Quick et Flupke* présentent des animaux, mais leur distribution chronologique montrera qu'avec le temps le rapport des deux gamins au monde animal se fera plus rare; dans la mesure où ils progressent en maturité et deviennent de ce fait plus « raisonnables », ils feront de moins en moins... la bête !

ALLEZ !.. VITE ! A LA MAISON ! ET SI JE VOUS ATTRAPPE ENCORE, JE VOUS FLANQUE AU BLOC ! C'EST COMPRIS, PETIT GARNEMENT QUE VOUS ETES !
HERGE

Du côté du monde animal

Dès son premier gag[2], Quick, en vulgaire chien de Pavlov, salive à l'idée de manger. Puis, dans *Porte-bonheur*[3], il trouve un fer à cheval. Ce sera ensuite, dans *Une mite invulnérable*[4], un animal qui induit des dégâts d'une importance inversement proportionnelle à sa taille. Devenu *Professeur de golf*[5], Quick confond la balle et un œuf. Quand *Quick va à la pêche*[6], il rentre bredouille. Et dans *Soyez bons pour les animaux*[7], il est puni de sa bonté envers un chien martyrisé. Ainsi, en moins de vingt gags, Hergé fait état de six ou sept références directes aux animaux. Il est inutile de dresser la nomenclature de chacun de ceux qui apparaissent dans la série, de décrire son rôle ou de calculer sa fréquence d'apparition.

JE NE COMPRENDS PLUS..... J'ESSAYE DE FAIRE GAGNER DE L'ARGENT AUX GRANDES PERSONNES..... ET J'ATTRAPPE UNE FESSEE!....
ET POUR TA PUNITION, TU SERAS PRIVE DE LA BOITE DE BONBONS DE L'ONCLE JULES
·HERGÉ·

Stimulé par Quick, son oncle Jules n'a pas perdu de temps pour descendre l'escalier marche par marche. Mais lequel des deux aura le postérieur le plus endolori ?

Ci-dessous :
Futur complice des exploits de Quick, Flupke attend patiemment la récompense qu'il lui a promise. Il la mérite, mais il n'est pas sûr qu'il l'obtienne !

Qu'il s'agisse d'un oiseau, d'un mammifère ou d'un insecte, chaque fois qu'un animal entre dans le champ relationnel des deux gamins, cela tourne à la catastrophe. Quick et Flupke eux-mêmes pourraient être comparés à de jeunes chiens fous gambadant au beau milieu d'un jeu de quilles, en parasites intempestifs, en parfaits perturbateurs de l'ordre établi.

?
LA POMME?..... ECOUTE, FLUPKE, LA FLECHE ETAIT CERTAINEMENT EMPOISONNEE..! TU COMPRENDS BIEN QUE DANS CES CONDITIONS, MANGER CETTE POMME EST EXTREMEMENT DANGEREUX!
·HERGE·

À boire et à manger

Au-delà de ces incursions dans le monde animal, on ne peut qu'être frappé du rapport à la nourriture qui prévaut dès le départ de la série. Dans le premier gag, *Quick rend service*, où un canard empoisonné est en jeu, Quick reçoit une pomme, puis une banane, puis un morceau de tarte. Bref, il n'arrête pas de manger. Peu après, avec *Guillaume Tell*[8], où il est (bien entendu) question de pomme, Quick renie sa promesse sous prétexte que le fruit est empoisonné, comme l'était le canard. Ce qui ne l'empêche pas d'en priver son partenaire Flupke en la croquant lui-même. Plus curieux encore, sur les huit premiers gags de *Quick et Flupke*, quatre ont un rapport direct à la nourriture. Outre les deux cas que l'on vient d'évoquer, ceux relatifs au canard et à la pomme, il y a *Le temps c'est de l'argent*[9], où Quick est privé de bonbons et *La recette*[10], qui raconte comment il échoue à fabriquer des caramels au chocolat.

Ci-contre :
La recette des caramels au chocolat de sa mère laissait croire à Quick que pour lui, ce serait un jeu d'enfant. Mais c'était oublier que certains de ces jeux peuvent se révéler complexes.

Plus de dix ans après sa création, Flupke vit une relation difficile avec la nourriture. Il faut dire que la guerre ne rend pas les choses faciles. On pourrait même dire que les temps sont de plus en plus durs...

Quick et Flupke sont des gamins et comme tels ils ne restent pas insensibles aux pots de confiture dans lesquels ils trempent le doigt. Et ils salivent lorsqu'ils passent devant une confiserie. Néanmoins, la nourriture et la boisson — car il y a également plusieurs gags sur l'alcool — sont très présentes, d'un bout à l'autre de la série. Celle-ci se clôture d'ailleurs définitivement en 1941 par le gag *Un saucisson qui se défend*[11]. Alors que la pénurie due à la guerre s'est installée, ce saucisson impossible à débiter (et donc à manger) confirme à quel point le rapport de Quick et Flupke à la nourriture aura été problématique tout au long de leurs « exploits ».

Du côté de Tintin

Tintin au Tibet est considéré comme le récit dans lequel Hergé s'est le plus investi sur le plan personnel. À première vue, cette extraordinaire histoire d'amitié n'a rien à voir avec *Quick et Flupke*. Et pourtant...

Dans son livre *Les Métamorphoses de Tintin*, publié en 1984 chez Seghers, Jean-Marie Apostolidès soutient que « tout l'album a pour centre secret le thème du cannibalisme. [...] Ce que Tintin découvre au fond de la caverne, c'est d'abord que Tchang est bien vivant. Loin d'avoir été dévoré par l'ogre, il a été nourri par lui. Le Migou lui faisait des offrandes de petits rongeurs ou d'oiseaux, que le garçon mangeait malgré sa répugnance. A-t-il été plus loin, partageant la chair humaine avec le Yéti ? Ni Hergé ni ses personnages n'osent envisager la chose ».

Revenant de manière convaincante sur le thème de la nourriture et de la boisson lors d'une conférence[12] prononcée en Charente en 1999, Thierry Groensteen, qui fait du Yéti la figure centrale de cet album, compte « vingt-cinq pages sur un total de soixante-deux dans lesquelles les personnages étaient préoccupés de faim, de soif, d'aliments ou de boissons [...] Dès la troisième vignette de la première planche, Tintin déclare ressentir "une faim de loup". Haddock, qui pourtant n'a pas fait d'exercice, "meurt de faim" lui aussi. Si le dîner pris à l'Hôtel des Sommets n'est pas représenté, en revanche le récit de la journée du lendemain s'ouvre par une longue scène de petit-déjeuner, très inhabituelle chez Hergé. Songeons que l'album suivant, *Les Bijoux de la Castafiore*, qui se déroule entièrement à Moulinsart et présente nos amis dans leurs activités quotidiennes, ne comporte pas la moindre scène de repas ».

Groensteen étaie sa thèse de manière pertinente en montrant comment, dans *Tintin au Tibet*, chaque moment d'émotion, chaque tournant narratif s'accompagne d'une référence au boire ou au manger, le Yéti étant perçu a priori comme la grande bête dévoreuse, alors que la suite démontrera l'inverse.

Le détour par Tintin permet au lecteur de comprendre que la condition dite « bestiale » n'induit pas forcément un esprit dévorant dont l'être humain ferait les frais.

Retour aux deux gamins

On se dit, dès lors, qu'il n'était pas innocent qu'Hergé fasse de la nourriture et de l'animalité les arguments du gag inaugural de *Quick et Flupke*. Quick court comme un petit chien pour mériter sa récompense, mais le palmipède qu'il transporte est impropre à la consommation. Hergé hésite : le rapport à la nourriture permet de distinguer l'instinct animal de la culture typiquement humaine... ou de les faire se rejoindre.

Si chacune des intrusions animalières dans *Quick et Flupke* a pour commune mesure sa sauvagerie, sa pulsion ignorante de l'humanité raisonnable, il y a une exception tout à fait étonnante puisque Quick et Flupke rencontrent le monstre du loch Ness[13].

Nessie leur réclame un ouvre-boîte pour pouvoir se régaler des boîtes de saumon apportées pour lui par les gamins. L'animal gigantesque, mélange improbable de serpent et d'hippocampe, est fauve et cornu. Il s'exprime toutefois en français, et fait la différence entre le cru et le cuit, ce qui, selon l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, différencie les sauvages des civilisés. Ce monstre préhistorique, gourmet et gourmand, a donc quelque chose d'humain.

Quelques semaines plus tard, Hergé offre une suite à cette histoire tout bonnement incroyable[14].

La chose vaut la peine d'être remarquée étant donné que jamais dans *Quick et Flupke*, mis à part cette notable exception, aucun animal n'est présent deux fois. Dans cette suite, Quick a disparu. Ne reste que Flupke, parti à l'interview pour le compte du *Petit Vingtième*. La bestiole a changé d'aspect : elle est moins terrifiante. Il est vrai qu'il ne s'agit que d'un jeune monstre. À première vue, elle serait même sympathique si son appétit n'était pas si démesuré : comme il le déclare lui-même, le monstre se nourrit chaque jour de saumons par milliers et de quelques baleines.

À l'occasion, il ne dédaigne pas ingurgiter un chalutier avec tout son équipage. Loufoque cependant, il précise : « Je suis un vertébré à sang froid, à roulements à billes et quatre vitesses, carrosserie aérodynamique et frein sur la prise d'antenne. » Cette « machine à dévorer » se décrit comme un objet « technique », une construction qui n'a plus rien de naturel. D'ailleurs, sa passion de l'alpinisme des fonds marins et du jeu de la balle au tamis en font un être « culturel ». Non seulement Nessie est devenu l'ami de Flupke, mais, de tous les animaux de la série, il est le plus civil. Il est à l'heure au rendez-vous, par exemple.

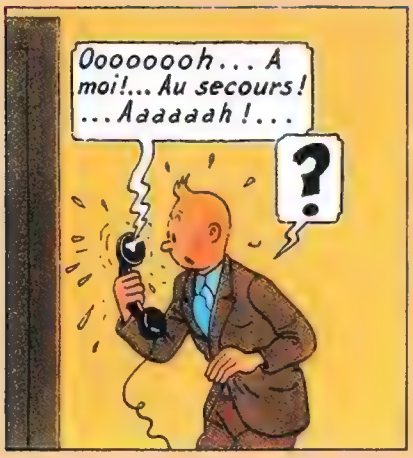
Plus cohérent dans son discours que bien des hommes. Voici donc un monstre bien éduqué. Nessie junior aurait-il été à l'école ?

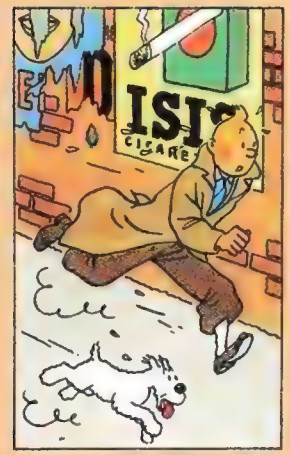
Vincent BAUDOUX

[1] On relèvera toutefois la présence d'un chat appelé Minouche chez Quick, dans le gag *Les Crêpes*, publié le 19 mars 1931, et dans le gag *Oreille musicale*, publié le 4 mai 1933.
[2] *Quick rend service*, gag publié dans *Le Petit Vingtième* le 23 janvier 1930.
[3] Gag publié le 20 février 1930.
[4] Gag publié le 1er avril 1930.
[5] Gag publié le 1er mai 1930.
[6] Gag publié le 15 mai 1930.
[7] Gag publié le 29 mai 1930.
[8] Gag publié le 13 février 1930.
[9] Gag publié le 30 janvier 1930.
[10] Gag publié le 13 mars 1930.
[11] Gag publié dans *Le Soir-Jeunesse* le 16 janvier 1941.
[12] *Tintin au Tibet : une histoire à boire et à manger*, conférence présentée au Hameau de la Brousse.
[13] Gag *Exigence* publié dans *Le Petit Vingtième* le 18 janvier 1934.
[14] Gag *Interview* publié le 26 avril 1934.

En 1934, la presse se fait l'écho des apparitions d'un « monstre » dans les eaux du loch Ness, en Écosse. Hergé prend la balle au bond et envoie ses héros Quick et Flupke le régaler de ce qu'on suppose être sa nourriture favorite.

Ci-contre :
Trois mois plus tard, c'est sans son copain que Flupke revient sur les lieux afin d'obtenir de « Nessie » une interview exclusive. Bien que ce soit Hergé lui-même — une référence au journal ! — qui l'ait introduite, elle sera réputée refusée par *Le Petit Vingtième*.



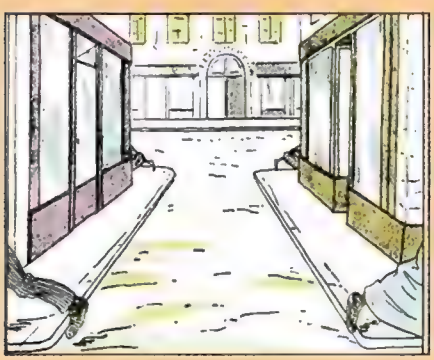


LES PIEDS DE TINTIN

La dernière vignette des planches de bandes dessinées est généralement plus chargée, sémantiquement, que celles qui la précèdent. Ainsi, on parle de la « chute » d'un gag. C'est en tout cas le lieu d'un certain retentissement psychologique ou spectaculaire où tout converge, soit pour se dénouer, se conclure ou exploser, soit au contraire pour exacerber un *teasing* qui trouve son origine dans le souci de « relance » des feuilletons littéraires d'antan, le sous-texte y étant quelque chose comme « Vous ne perdez rien pour attendre... »

Les deux dernières cases du strip ci-dessus ne figuraient pas dans la version d'origine du *Sceptre d'Ottokar*. Le nouveau « passage » qu'Hergé y impose à son héros mérite qu'on s'y arrête.

Ci-dessous :
Une case extraite de *La Famille Fenouillard*, du Français Christophe (première publication en 1893).



La dernière case du strip reproduit ci-dessus participe évidemment de cette « rhétorique du suspense », avec quelques caractéristiques particulières. C'est donc d'un peu de sémiologie qu'il sera question dans cet article.

Hors-champ

Soit donc cette case ultime de la planche 15 du *Sceptre d'Ottokar*. Au terme d'une course haletante, Tintin arrive à l'adresse du professeur Halambique, 24 rue du Vol à Voile, chez qui quelque chose de grave (nous n'en savons pas plus) vient de se passer. Et le jeune homme, virant à 90 degrés (observez les *émanatas*), de s'engouffrer dans l'entrée de l'immeuble. Cette vignette, qui complète l'espace « tensif » du dernier strip, est remarquable en ceci qu'Hergé n'a pas craint de recourir à ce procédé graphique en usage dans les *funnies* américains, ou encore chez le Français Georges Colomb, dit Christophe (1856-1945), à savoir un décadrage franc, parfaitement assumé. Chez l'auteur de *La Famille* Fenouillard, il relève de la pure cocasserie ; chez Hergé, où il s'agit de s'éjecter du champ de la représentation, règne d'abord le climat d'une catastrophe annoncée. Les pieds de Tintin, captés *in extremis*, connotent l'idée que la vie court plus vite que la vue et qu'il convient de s'arracher, littéralement, au décor.

Les dessins classiques forment, on le sait, une sorte de vision moyenne, adaptée à la « vitesse du récit », où alternent des moments d'activité de basse intensité et des poursuites enfiévrées. Cette vignette hautement elliptique du *Sceptre d'Ottokar* relève naturellement de ces vives échappées : surmonté d'un fragment de l'imperméable de Tintin, le bas de son pantalon de golf nous parle de l'agitation du jeune homme, mais aussi — saut dans l'inconnu, fourvoiement dans la gueule du loup ? — de l'annonce possible d'un élément disruptif.

Avec ce dessin « restrictif », un autre signe se laisse percevoir. Si le découpage du dernier strip de cette planche vise clairement à exacerber la mécanique du suspense, il ressort que notre case dit exemplairement ce qu'est la bande dessinée.

De quoi s'agit-il ? Tout en nous livrant son récit, l'auteur ne dédaigne pas, mine de rien, de nous dévoiler quelque chose de sa poétique[1]. En d'autres mots, si l'univers de papier du créateur est astreint à se réinventer sans cesse, il ne néglige pas les occasions de nous entretenir de la spécificité du genre qu'il pratique, en particulier son recours à des ellipses.

Tout en restant parfaitement lisible, la vignette qui nous occupe, au dessin expressément tronqué, est une belle allégorie du neuvième art. Au-delà de ses répétitions systémiques, la bande dessinée (qui est l'art de la « reprise », au sens couturier du terme) cherche toujours à affermir ses « fils » syntaxiques, avec adresse, tout en jouant de raccourcis, de figures « retranchées », de disjonctions, de resserrements de focales (les inserts) ou de déplacements d'accents.

No man's land

Nous parlions de poétique. À cet égard, précisément, ce « fragment » entrevu du héros nous révèle la capacité de l'artiste de jouer avec un des codes à sa disposition, à savoir la « restriction iconique ». Image humoristique (en dépit du propos), qui, si elle ne nous apprend rien sur le plan narratif, se trouve être *in fine* du plus bel effet. Hergé minimaliste est toujours Hergé[2].

Pourvu que je n'arrive pas trop tard!...
?¿★!
Ah! c'est vous, mon cher ami?... Vous venez m'aider à boucler mes valises?...
Je... Excusez-moi, mais je... je n'y comprends plus rien!... Il m'avait semblé vous entendre crier et appeler au secours... Alors, je suis accouru tout de suite...
Moi?... Crié?... Vraiment, je ne comprends pas ce que vous voulez dire!...

Quelques mots sur un aspect du médium généralement passé sous silence mais qui, avec cette image à la fois ultime et tronquée, entre plus fortement en congruence avec le blanc de la marge qu'elle ne le ferait avec l'habituelle « gouttière ».

Ce *no man's land* pourrait-il être son réceptacle, dès lors que héros et lecteurs sont menés à décrocher, à déboucher sur un « ailleurs » hors système ? En s'expulsant de la sorte, Tintin pourrait-il prendre congé du monde pour foncer, bille en tête, dans un rêve ou dans un univers différent, un peu à la façon de l'héroïne de Nicole Claveloux dans *La Main verte* (voir illustration ci-dessous) ? Non, d'évidence ! À ceci près, toutefois, qu'en pénétrant dans ce couloir (là où on « se coule ») le garçon, délesté d'une part de lui-même, « se précède », comme on pourrait le dire de quelqu'un dont l'esprit hante les lieux avant d'être arrivé sur place. Tintin est une tête chercheuse.

Case-charnière

Pour qui connaît bien les récits du maître de Bruxelles, il y a dans cette lancée du garçon, en bas de page, l'anticipation de ce mémorable hapax[3] qui, dans *Le Temple du Soleil*, verra Tintin et ses amis atteindre à l'inatteignable. On veut parler de cette vraie case-charnière de l'album (reproduite ci-dessous), où les héros basculent dans le royaume des Incas, à l'instar de la pierre murale qu'ils poussent. La traversée de la paroi de pierre qui sépare la nécropole de la salle de cérémonies des Indiens — paroi que (re)double le *white-out* (néologisme calqué sur *black-out*, en plus approprié) de la marge — constitue indéniablement une césure majeure dans le domaine de la bande dessinée[4].

Ci-dessous :
La première case de ce qui pourrait bien être la plus remarquable de toutes les césures de la bande dessinée.

En bas à gauche :
Une case extraite de *La Main verte*, de Nicole Claveloux, récit publié en 1977 dans le mensuel *Métal Hurlant*.

Ci-dessus :
La case finale de la planche 44 de l'album *Le Temple du Soleil*.

Nous revenons un instant au *Sceptre d'Ottokar*.

En matière de symbolisme, la précipitation hors case du reporter qui cherche à rejoindre Halambique et son absorption dans le blanc de la planche[5], témoignent de ce que la pratique dominée de la syntaxe (ce qui est le cas d'Hergé) peut apporter à l'art de la bande dessinée. Ce qui peut se vérifier, du reste, dans tous les arts.

La puce à l'œil

Il va de soi que la prise en considération du support ne pouvait être poussée plus avant par Hergé que dans l'exemple que nous avons retenu. Cela n'eût pas été pertinent, pas plus d'ailleurs que les cases finales des planches 44 et 45 du *Temple du Soleil* (l'une de celles-ci est reproduite ici à gauche) qui, pourtant, « préparent » elles aussi l'extraordinaire arrivée chez les Indiens.

Au vrai, cette idée « méta-langagière » ne sera vraiment exploitée que plus tard, lorsque la matérialité du livre sera interrogée. On songe par exemple à cette performance de Fred où, tentant de s'immiscer (à droite) dans le recto d'un « gaufrier » BD, son héros Philémon ne peut s'empêcher de le crever, ce qui le conduit à son verso. Hergé, quant à lui, a dû percevoir cette caractéristique du médium apte à favoriser les « dérapages », mais en bon réaliste il a veillé à ne pas aller trop loin. Tout compte fait, le *regressus* chez les Incas ne pouvait être *que* d'ordre archéologique, et la réussite n'en est pas moins éclatante !

Quant à cette vignette du *Sceptre d'Ottokar* qui nous a mis « la puce à l'œil », tenons-la pour ce qu'elle voulait être : le signe avant-coureur d'une tout autre *récitation* que des « divagueurs » commencent à pratiquer.

Pierre FRESNAULT-DERUELLE

À droite :
Une planche extraite de l'album *Philémon*, où le dessinateur Fred interroge le médium qu'il pratique.

VOILÀ, MON GARS, NOUS Y SOMMES.
VAS-Y, SAUTE ET ESSAIE DE T'INFILTRER DANS UNE CASE.
LAQUELLE?
PEU IMPORTE, MON GARS... LES CASES SE SUIVENT ET SE PRÉCÉDENT ET L'IMPORTANT, POUR NOUS, EST D'ENTRER DANS L'UNE D'ELLES.. ON AVISERA APRÈS.
PAS FACILE DE FORCER LES CASES... ELLES SONT SOLIDES COMME DU PAPIER...
HÉ!... OÙ ÊTES-VOUS? JE SENS QUE CETTE CASE COMMENCE À CÉDER!
ICI, MON GARS, PAR ICI! POUSSE! POUSSE FORT!
MAIS C'EST PHILÉMON?! QU'EST-CE QU'IL FAIT LÀ?
C'EST CURIEUX J'AI L'IMPRESSION DE VOIR DU ROUGE...
BOU

[1] La poétique, c'est la fonction du message qui insiste sur sa propre caractéristique formelle (par exemple les jeux de mots). C'est le sujet principal des *Bijoux de la Castafiore*, où Hergé moque ses propres poncifs.

[2] Cette vignette, à nos yeux, mériterait d'être isolée et agrandie sous forme de poster. Avis aux amateurs.

[3] Un hapax est un mot ou une image qui n'apparaît qu'une fois dans une œuvre donnée.

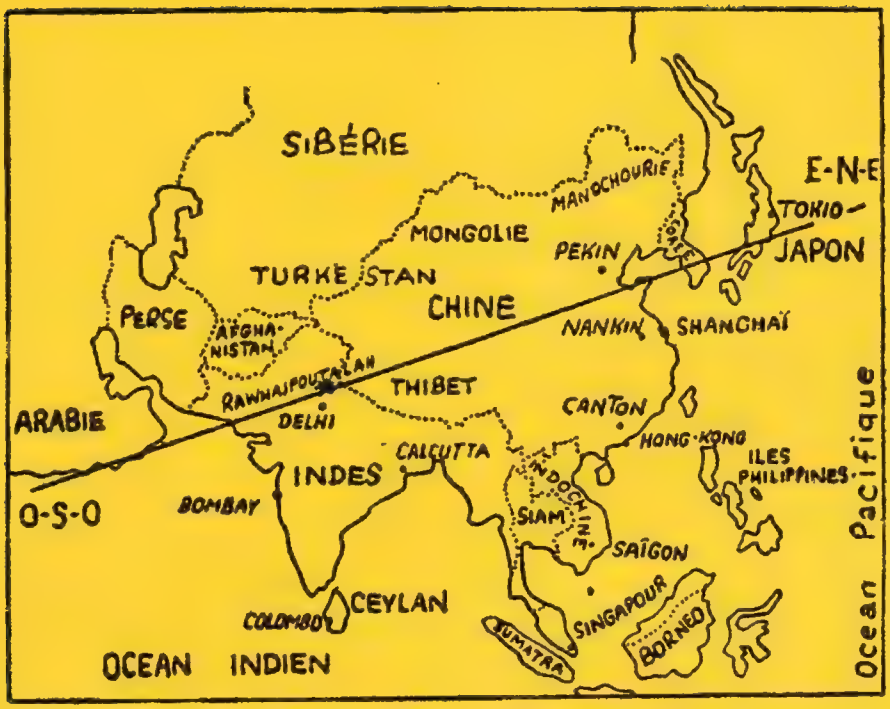
[4] Ce n'est pas un hasard si, en redécoupant son récit pour le publier en album, Hergé prend soin de séparer (page 46 bas et page 47 haut) le basculement de la pierre et des héros de l'irruption de ces derniers dans une case de grande dimension. Intuitivement, il tire parti de la pliure entre les deux pages, à laquelle s'ajoute le *white-out* du support papier.

[5] Comment ne pas penser encore, dans *Le Temple du Soleil*, à la chute catastrophique de Tintin dans le *blanc* de l'écume du torrent, avant que celui-ci se révèle n'être qu'un rideau d'eau ouvrant sur un passage souterrain ? Et que dire, ensuite, lorsque Haddock pénètre (À Dieu vat !) ce mur d'eau ?

PHILIPPE GODDIN & JACINT GUILLEM

LES DEUX ÉTAPES INDIENNES DE TINTIN

HERGÉ REBAT LES CARTES



Si on vous dit que Rawhajpoutalah est située sur une ligne orientée Ouest-Sud-Ouest vers Tokyo frôlant les côtes de l'Arabie, vous ne serez guère avancé. Mais Hergé a heureusement semé d'autres indices pour ceux qui voudraient en savoir plus.

Dans *Le Lotus bleu*, Hergé situe géographiquement Rawhajpoutalah.

Cette position, marquée sur sa carte par une direction goniométrique, permet à ses lecteurs de croire que cette principauté imaginaire, dirigée et administrée par un maharadjah, fait partie de l'État indien du Pendjab.

Mais pour lui conférer un semblant d'authenticité, comme on l'apprendra en découvrant ce dossier, le dessinateur a été chercher dans d'autres États des éléments architecturaux variés, encore que globalement cohérents.

Paradoxalement, le point de départ de cette reconstitution se situe au Sud-Est du sous-continent indien, du côté de Calcutta (aujourd'hui Kolkata), capitale de l'actuel État du Bengale Occidental et ancienne capitale de l'Inde. Mais d'autres éléments sont issus de Udaipur, ville de l'État du Rajasthan, au Nord-Ouest du territoire, ou encore de Jaipur, la capitale de cet État.

Nos recherches nous ont amenés à faire se rencontrer le maharadjah imaginé par Hergé et ses alter ego de Patiala, au Pendjab, de Palanpur, dans l'État du Gujarat, de Bikaner, au Rajasthan.

Sans oublier les emprunts du dessinateur à des édifices situés à Lahore ou encore à Delhi.

L'INDE FASTUEUSE DE TINTIN

La documentation réunie par Hergé tout au long de sa carrière lui a été aussi utile pour la version d'origine de ses récits en noir et blanc que pour la version adaptée en couleur par la suite.
***Le Lotus bleu* est l'un des albums qui ont bénéficié d'archives de référence.**

Ayant eu, de par mes fonctions au sein de la Fondation Hergé, le privilège d'explorer et d'étudier jadis la documentation d'Hergé, j'avais été frappé, entre autres documents, par deux photos de grand format et de même tonalité bleue, découpées dans une revue non identifiée, qui avaient servi pour la version d'origine du *Lotus bleu* en 1934.

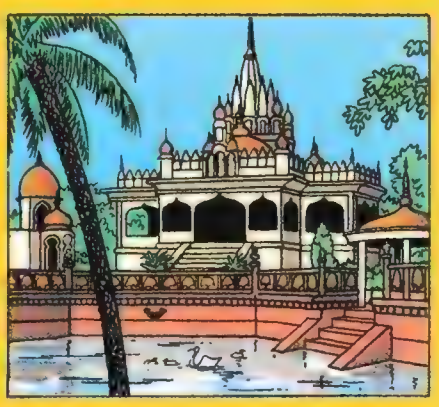
La première avait manifestement servi de modèle à Hergé pour le palais du maharadjah de Rawhajpoutalah, représenté sur la planche 1 de l'album. Un détail de la seconde (voir page suivante) se trouvait repris, selon moi, sur une des cases de la planche 2, lorsque le serviteur du palais vient avertir Tintin que son maître désirait le voir.

À deux, nous serons plus forts

Avec mon complice et ami catalan Jacint Guillem, qui partage depuis plus de dix ans ma passion pour les sources documentaires d'Hergé, nous avions pu depuis longtemps identifier sur la première de ces photos le temple jaïn de Parshwanath édifié en 1867 à Calcutta.

Mais encore nous fallait-il trouver la revue dans laquelle Hergé avait prélevé ces photos avant 1934. Nous étions persuadés qu'il s'agissait de la revue *VU*, mais ne pouvions ni la dater ni, forcément, nous la procurer.

Selon la photo conservée dans la documentation d'Hergé depuis 1930, Rawhajpoutalah, que le dessinateur situe apparemment au Pendjab, tire ses principaux éléments architecturaux d'un temple situé à Calcutta, au Bengale Occidental.



Cette autre photo a été prise au Rajasthan, ce qui n'a pas empêché Hergé de doter le palais du maharadjah de Rawhajpoutalah du portail ouvragé qui donnait accès aux appartements privés du maharana d'Udaipur.

Intrigué par les impressionnantes peintures murales de l'autre photo, j'étais, pour ma part, convaincu que ces dernières me permettraient assez facilement d'identifier le lieu où le cliché avait été pris, et par là de retrouver le portail dessiné par Hergé. Je me trompais : j'ai dû solliciter Google à de nombreuses reprises avant de découvrir qu'il s'agissait d'une des résidences royales du Palais d'Udaipur, fondé en 1559 au Rajasthan.

Vichnou était avec nous

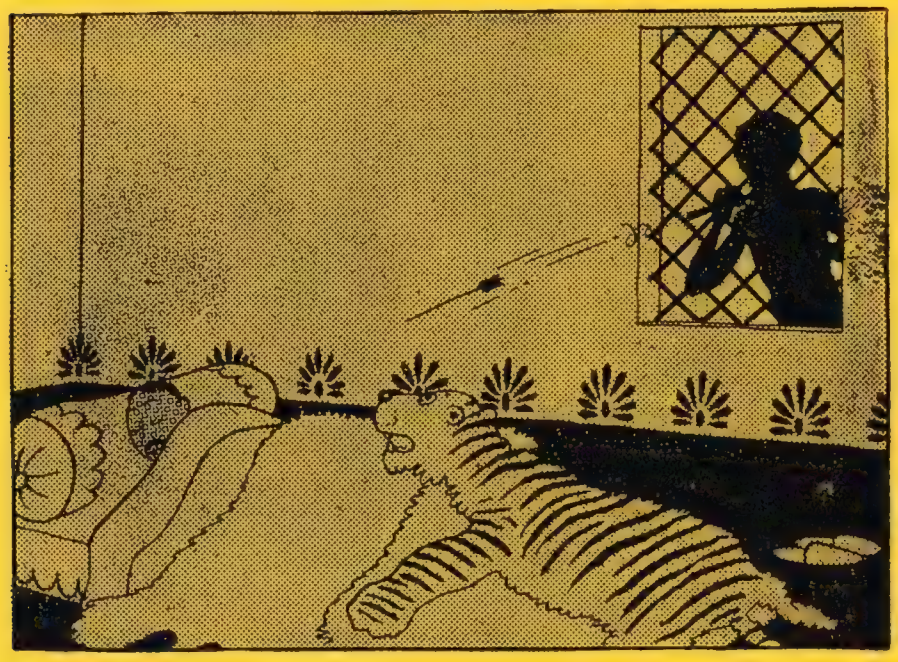
Est-ce le hasard ? Ne serait-ce pas plutôt l'effet protecteur de Vichnou qui s'étendait sur nous ? Toujours est-il que, sans nous être le moins du monde concertés (pas mal de temps s'étant d'ailleurs écoulé entre nos derniers contacts), Jacint et moi avons réussi, chacun de notre côté, à identifier — et à commander illico presto — le numéro de *VU* que nous recherchions, à savoir le n° 113 du 14 mai 1930. Inutile d'épiloguer sur la surprise que nous nous sommes faite cette fois-là.

En plus des deux grandes photos bleues mentionnées jusqu'ici, j'avais repéré l'une ou l'autre photo (reproduites en sépia) qui figuraient elles aussi dans la documentation d'Hergé. Celle (non reproduite ici) du maharadjah de Patiala, « le plus fastueux des princes hindous », en costume européen mais portant le turban. Celle (pas reproduite non plus) du « plus important des maharadjahs et leur doyen », le maharana d'Udaipur. Ou encore celle (reproduite en page de droite) du « nawab Sahib Sir Taley Muhammed de Palanpur, en costume de gala, avec son fils, l'héritier du trône » : selon moi, cette dernière n'est peut-être pas étrangère à l'idée qu'avait eue Hergé, à la fin des *Cigares du Pharaon*, de faire enlever le fils et héritier du maharadjah de Rawhajpoutalah.

Passions princières

Je n'avais pas manqué non plus de remarquer cette autre probable référence à la partie indienne de

l'album *Les Cigares du Pharaon* que propose la photo des « trophées du maharadjah de Bikaner ». Elle pourrait avoir incité Hergé à poser la dépouille d'un tigre sur la couche où un mannequin remplaçait le maharadjah endormi. Sur la photo du magazine (reproduite ci-contre), ce sont pas moins de huit trophées de fauves, leurs gueules encore grandes ouvertes, qui tiennent lieu de tapis de sol au maharadjah de Bikaner, « qui est un chasseur de tigres passionné ». Pour Hergé un seul félin suffit, mais sa dépouille sert de jeté de lit au maharadjah de Rawhajpoutalah, couvrant non seulement draps et couverture, mais aussi plusieurs autres peaux de bêtes non identifiées.



Le maharadjah de Bikaner, autre ville du Rajasthan, s'adonnait à la chasse au tigre, tout comme celui de Rawhajpoutalah. Impressionné, Hergé aurait prélevé un des trophées du premier pour décorer la couche du second.

En revanche, le dessinateur a renoncé aux costumes de gala du maharadjah de Palanpur, dans l'État du Gujarat. Mais il semble que son fils et lui l'aient inspiré pour donner un fils au maharadjah de Rawhajpoutalah.

Des tenues de circonstance

Au moment où Tintin veut prendre congé du maharadjah en le remerciant de l'avoir accueilli, son fils et lui sont plus sobrement vêtus que leurs alter ego de Palanpur « en tenue de gala ». Lors du défilé des éléphants, c'est Tintin et le maharadjah qui porteront une telle tenue, mais on observera que le prince ne sera pas présent. Hergé aura trouvé plus amusant d'y faire figurer Milou, le crâne ceint d'un turban.

Les couleurs et les décors

Seuls les lecteurs les plus attentifs de la version en couleur du *Lotus bleu* auront remarqué que les quatre premières pages de l'album ont fait l'objet d'un nouveau dessin, alors que les autres reproduisent principalement les dessins de la version d'origine. Cela ne se remarque pas trop, parce que la couleur parvient à unifier le tout.

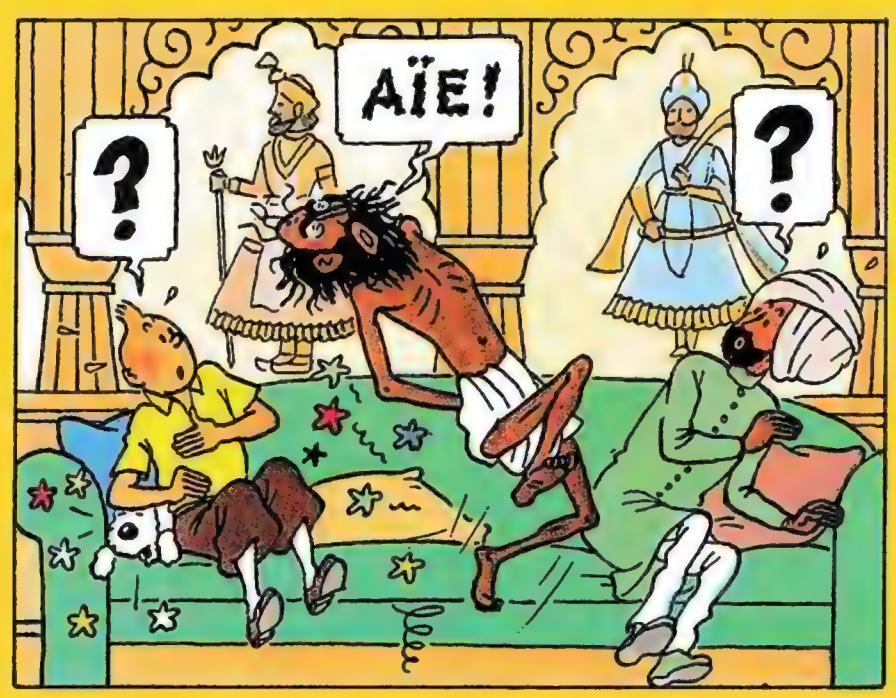
Les peintures murales dont Hergé dote le palais du maharadjah de Rawhajpoutalah au début du *Lotus bleu* version 1945 sont apparemment issues d'Udaipur et de Jaipur, toutes deux situées au Rajasthan.

Leur transposition à Rawhajpoutalah serait due à Edgar P. Jacobs, ancien élève de l'Académie des Beaux-Arts et ancien chanteur d'opéra particulièrement brillant dans la création de costumes de scène, qui secondait Hergé à cette époque.

La présence, en 1945, au côté d'Hergé, d'un collaborateur aussi qualifié qu'Edgar P. Jacobs a contribué à doter l'album d'une véritable harmonie graphique. Qui plus est, Jacobs s'en est donné à cœur joie, sur ces premières pages (qui se trouvent être celles qui se déroulent en Inde), pour en étoffer les décors.

Et c'est justement ce qui a retenu l'attention de mon complice Jacint Guillem lorsqu'il a ouvert le numéro 113 de l'hebdomadaire *VU* qu'il venait de recevoir. Une autre photo du palais de Jaipur y figure. Reproduite en page de gauche, elle représente « la porte des paons, l'entrée monumentale du Zenana », qui n'avait encore jamais été photographiée. On y retrouve le même type de personnages que ceux qu'on voit de part et d'autre de la porte, sur la photo prise à Udaipur, autre ville du Rajasthan, reproduite précédemment. Les confrontations proposées par Jacint m'ont paru judicieuses.

Certes, aucun des dignitaires qu'on voit représentés sur les murs lors de l'exhibition du fakir Cipaçalouvishni n'est identique aux « modèles » des photos. Et peut-être en trouverait-on d'autres dans la documentation d'Hergé. Mais une chose est sûre : de par son expérience de créateur de costumes de scène et d'opéra, Jacobs était assez compétent pour « broder » à partir des quelques modèles, en leur proposant d'autres positions, d'autres gestes, d'autres armes ou accessoires. Quant aux différentes « loges » dans lesquelles ces personnages sont placés, on en retrouve la forme et les motifs sur la photo, de part et d'autre de la porte des paons.

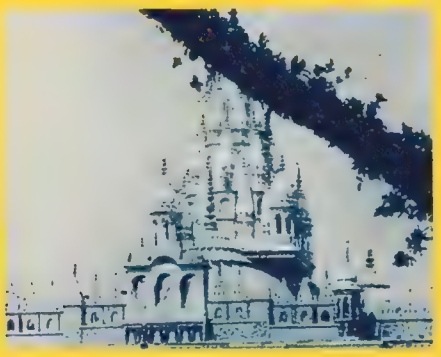


Cette miniature date de 1557 et représente le plus grand des Moghols, Jalâluddin Muhammad Akbar (1542-1605) enfant. Edgar P. Jacobs aurait pu la reproduire sur les murs du salon où le maharadjah de Rawhajpoutalah invite Tintin à admirer les exploits du fakir Cipaçalouvishni.

Mais laissons la peinture moghole pour nous pencher à présent sur son architecture, dont le sommet serait le célèbre Taj Mahal. Dans les décors de la page 3, Jacobs semble avoir ajouté à une stylisation du dôme du temple jaïn de Calcutta des éléments puisés dans d'autres édifices emblématiques de l'art moghol, comme le fort de Shalimar, à Lahore (ci-dessus). Le parti pris de frontalité manifesté tout au long de la séquence (où Tintin reçoit la visite d'un Chinois venu de Shanghai pour lui parler) permet à Jacobs d'éviter l'écueil d'un décor visuellement envahissant. Il réussit aussi la prouesse de ne pas se répéter, alors que les quelque dix images où ce fond apparaît ont toutes adopté le même point de vue dirigé de l'intérieur vers les jardins.

Chargé des décors de la nouvelle version du *Lotus bleu*, Edgar P. Jacobs ne se contente pas de s'inspirer de la peinture moghole : son architecture l'impressionne également, comme par exemple le fort de Shalimar à Lahore (photo du haut).

Il semble que, dans un souci de cohérence, Hergé et son collaborateur y aient mêlé des éléments architecturaux bien plus récents, inspirés du temple jaïn de Calcutta (détail ci-dessous).



UN RELATIF RESPECT DU PATRIMOINE

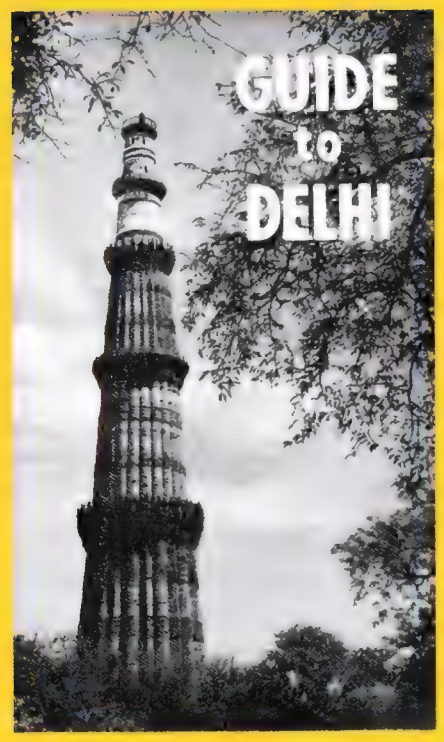
Explorateurs des sources d'Hergé, Jacint et moi étions sûrs que celle que nous avions découverte était protégée.

Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir sur les photos récentes du palais d'Udaipur que si le site était à peu près resté intact, ses fresques historiques avaient été repeintes, probablement à plusieurs reprises. Et que si on y trouvait toujours un éléphant d'apparat courant sur le mur de gauche et un cavalier caracolant sur celui de droite, on ne les reconnaissait pas vraiment. Quasiment tous les détails de l'éléphant (que ce soit son attitude ou sa décoration, ou encore les formes, le costume et le geste de son cornac) ont été transformés au fil du temps. Pareil pour le cavalier et pour sa monture, à droite. Même le garde posté près de la porte s'est vu « amélioré » : l'éventail de sa robe s'est resserré, son bâton est plus long et il le tient plus haut.

Oserait-on dire que, comme les albums d'Hergé qui se sont vus un jour remaniés, redessinés et mis en couleur, les fresques d'Udaipur ont été « améliorées » année après année ? Elles ont même été dotées d'un éclairage, ce qui a obligé les repreneurs de ces dessins d'oublier l'un ou l'autre personnage devant l'éléphant.

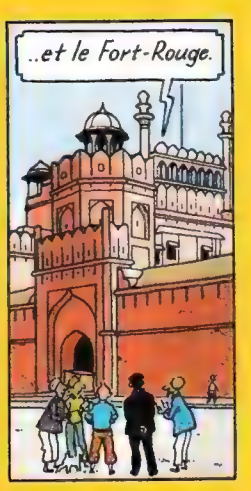
Quand un professionnel se voit confier le soin de rénover une fresque outragée par le temps, les visiteurs n'y trouveront sans doute aucune différence. Mais si les restaurateurs d'art sont nombreux à s'être ainsi succédé au cours des siècles, les formes restaurées risquent de ne plus ressembler que vaguement à celles d'origine. C'est comme dans le jeu du téléphone arabe.

EN TRANSIT À DELHI



Menée au pas de charge, la visite de Delhi n'est pas la séquence la plus convaincante de *Tintin au Tibet*. Fort heureusement, Hergé a su l'enrichir de gags à l'effet moins « didactique ». Tintin serait-il Tintin s'il s'était ainsi ouvertement adonné au tourisme durant ses voyages ?

En 1958, Tintin, Milou et Haddock font escale à Delhi. Ils n'auront que trois heures pour visiter la ville, mais Hergé a offert un guide (de voyage) à Tintin.



Il nous reste à voir encore le Jama Masjid et le Rajghat, le monument dédié à la mémoire du Mahatma Ghandi.
Oui, bon, mais vous oubliez l'heure.
INDIA
GUIDE DE DELHI

Passionnés par les sources documentaires d'Hergé, Jacint et moi nous nous devions de mettre la main sur ce document. Et nous l'avons trouvé ! Il n'a pas l'allure du dépliant que notre ami Tintin manipule dans les images de cette séquence, mais il porte bien le titre *Guide to Delhi*. L'exemplaire daté de juillet 1954 que je me suis procuré comportait une erreur : on y désignait en effet la *Tughlak Shah's Tomb* (illustration du bas) sous le nom de *Isa Khan's Tomb*, ce qui nous a empêché de collecter d'autres documents à son sujet. Mais une fois de plus, Vichnou veillait sur nous : l'exemplaire de Jacint, issu d'une édition ultérieure, avait rectifié la faute.

Cependant, le circuit qu'Hergé propose à ses touristes de héros paraît incohérent dans la mesure où il les oblige à sillonner la ville sans ordre. Cela dit, ce sont évidemment les sites les plus conseillés qui sont cités sur la page 7 de l'album : le Qutab Minar (ci-dessus), le Fort Rouge (ci-contre, au-dessus), ainsi que le Jama Masjid et le Raj Ghat, le monument dédié au Mahatma Gandhi… que nos amis n'auront pas eu le temps d'aller admirer.

Philippe GODDIN
avec le concours de
Jacint GUILLEM

LE ROI DES PÉTROLEURS

Merci à Yves Frémion et Dominique Petitfaux de nous avoir révélé ce Haddock méconnu.

Vous ne connaissez pas *Le Roi du pétrole* ? C'est le titre d'un roman de Georges Pradel, un ancien marin reconverti à l'écriture, de son vrai nom Emmanuel Pradier (1840-1908). Ce roman fut d'abord publié sous forme de feuilleton dans soixante-huit numéros consécutifs de la revue *Mame*, à partir de 1886, avant de paraître en un volume, vers 1890, aux éditions L. Boulanger, à Paris. Il y a de quoi se demander si Hergé connaissait l'une ou l'autre de ces publications, largement antérieures à sa naissance. Jugez-en...

LE ROI DU PÉTROLE 17

Le capitaine du *Norfolk* et son second.

C'est tout au début du roman que les lecteurs font la connaissance de l'irascible commandant du steamer américain *Norfolk*, au moment où ce navire est enfin autorisé à quitter Le Havre après y avoir fait escale trois jours durant en raison d'une violente tempête. Il nous est décrit comme un marin porté sur l'alcool, à qui il arrive de regagner sa cabine, explique l'auteur, pour y aller « lamper un fort verre de whiskey » avec son second.

Ces éléments vous font penser à quelqu'un ? Vous avez tout à fait raison : le commandant du steamer décrit par Georges Pradel se nomme *le capitaine Haddock*. On n'invente rien !

Mais ce n'est pas tout : assez vite, on surprend ce capitaine Haddock à proférer un « Sacré mille millions de tonnerre de... » Eh, oui ! Dommage qu'il n'achève pas son juron ! Car, paraît-il, il jure facilement ! On n'en veut pour preuve que ces extraits (authentiques) du roman. En pleine mer, on le retrouve aux prises avec un passager qui, bravant l'interdit, l'avait rejoint sur la dunette. « Le capitaine Haddock avait commencé un juron épouvantable. » Il se montrait intraitable : « Si vous avez à me parler, fit-il, entremêlant ses paroles de quelques jurons choisis, attendez que je me trouve sur le pont. [...] Fichez-moi le camp, ordonna le capitaine comme un tonnerre, ou je vous fais empoigner par mes hommes ! » En fait, l'intrus se révèle être un agent de la Sûreté... un peu comme les Dupondt rejoignant le *Sirius* en route vers les Antilles. « Pour bien comprendre la fureur du capitaine Haddock, il faut expliquer que le brave homme avait en horreur tout ce qui avait trait [...] à la police, » écrit Pradel. « Patiemment, l'homme de la sûreté laissait passer la fureur du vieux loup de mer. » C'est alors que les deux hommes eurent leur attention attirée par un bruit provenant du canot suspendu à ses portemanteaux. « Il m'a semblé entendre [...] le bruit d'un homme se retournant dans l'embarcation, fit l'agent. Un homme dans ma baleinière ! s'écria le capitaine en haussant les épaules. [...] Il serait donc tombé du ciel ! »

Le commandant du *Norfolk* répond bel et bien au nom de capitaine Haddock. Mais son lieutenant ne s'appelle pas Allan : il nous apparaît sous le nom de M. Spark.

Non, rassurez-vous, l'homme caché dans le canot de sauvetage ne s'appelle pas Tryphon Tournesol et il n'a pas inventé un sous-marin en forme de requin. Mais quand même... Sur base de ces quelques citations, ne peut-on croire que le jeune Georges Remi, né en 1907, avait lu *Le Roi du pétrole*, disons vers l'année 1920 ?

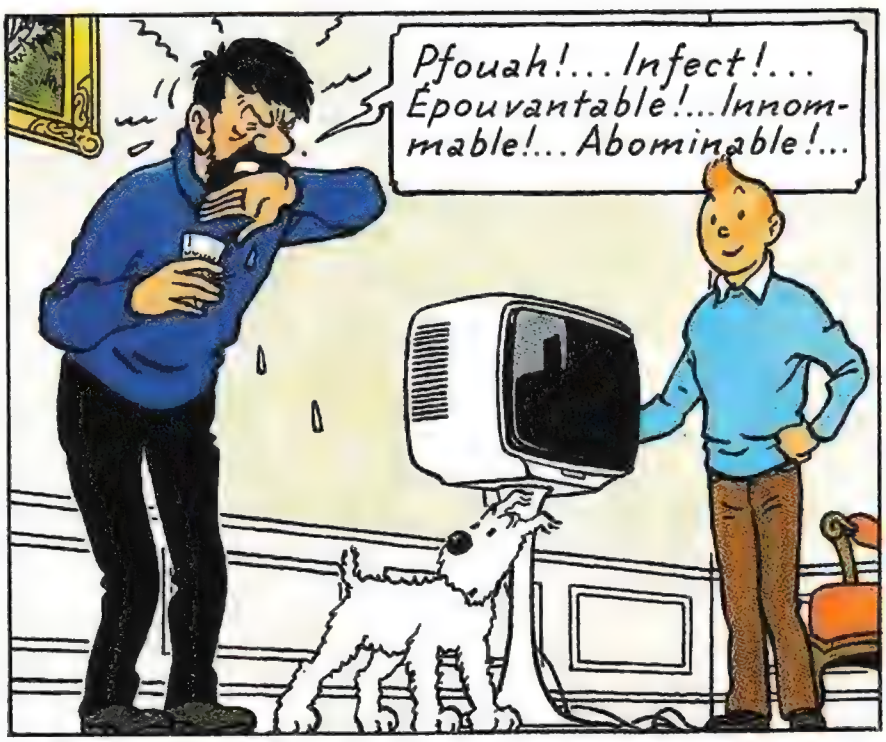
Emil SZABOR

EN SEPT ANS, LES CHOSES ÉVOLUENT

Ci-dessous, un modèle de téléviseur typique des années 1960 posé sur des pieds obliques, selon la mode de l'époque.

À droite, la jeune beauté chargée de promouvoir les téléviseurs Continental Edison se devait d'apparaître aussi « dépouillée » que le produit qu'elle met en valeur...

Certaines interviews télévisées d'Hergé ont donné à la caméra l'occasion de survoler sa table à dessin. Il arrive qu'un arrêt sur image nous permette d'apercevoir des différences entre ce qu'il élaborait à ce moment-là et ce qui aura finalement été publié dans l'album.



On sait que les toutes premières planches de *Tintin et les Picaros* ont été mises en chantier en 1968, avant la publication de l'album *Vol 714 pour Sydney*. Ce n'est pourtant que sept ans plus tard qu'Hergé et ses collaborateurs ont pu mener à bien la mise au net des dernières. Ce délai important explique que le modèle de téléviseur « années 1960 » choisi à l'origine a été jugé désuet et qu'on lui a préféré un téléviseur couleur au design très « années 1970 », un appareil dont l'annonce ci-dessus vantait la beauté et le dépouillement.

Emil SZABOR

EN GUISE D'IMMARCESCIBLE FLEUR,

UN OS POUR MILOU

SUR LA TOMBE DE GEORGES REMI DIT HERGÉ

Comparée aux caveaux des familles de notables ucclois qui l'entourent, la tombe d'Hergé au cimetière du Dieweg est assez discrète. Si, à Paris, le cimetière du Père-Lachaise draine les foules, le vieux cimetière d'Uccle, désaffecté depuis 1958, est un but de promenade.

Une signalisation sobre dirige les visiteurs vers un bouquet de sapins. Là, mis à part le patronyme gravé dans la pierre, la sépulture ne propose aucune citation ou allusion relative à la vie ou à l'œuvre du défunt. Mais l'insolite peut toujours surgir, comme cette friandise canine posée sur le granit, qui, le jour où nous y sommes passés, suscita en nous un sourire au-delà de la tristesse. Peu importe quelle main avait osé ce geste : on devinait que, comme nous, cet anonyme avait inlassablement tourné les pages des albums et que son initiative renverrait ceux qui le suivraient en ces lieux à l'enchantement de ces moments savoureux.

Une œuvre accomplie

Chaque créateur met le meilleur de lui-même dans son œuvre. Et souvent bien davantage, comme nous le rappelle cette anecdote vécue lors d'une présentation des bandes dessinées d'Hergé, en sa présence, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, à la fin des années 1960. Trouvant l'analyse et les commentaires de l'orateur — notre ami Pierre Sterckx, en l'occurrence — quelque peu tirés par les cheveux de la houppette, un spectateur était intervenu pour lui poser cette question : « Croyez-vous vraiment qu'Hergé a pensé à tout ça ? » Et ce dernier, plus prompt que l'orateur brièvement interloqué, de lui répondre de sa voix douce : « Bien sûr, Monsieur, que je n'y ai pas pensé, mais je l'ai fait… et ne trouvez-vous pas que c'est là le plus important ? ».

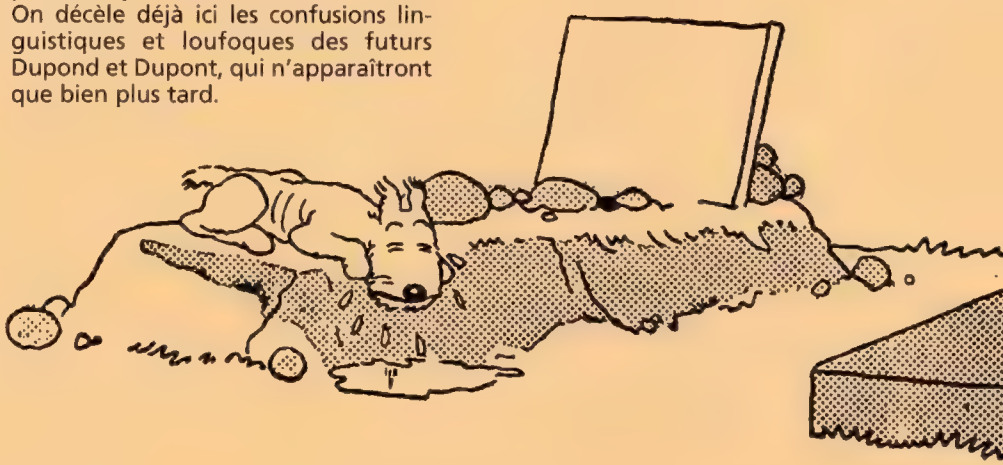
Le lisse et le rugueux

Le dessin de la tête de Tintin est construit d'une ellipse toute simple, lisse et sans aspérités, avec des petits ronds pour les yeux et le nez. Son épure est si parfaite qu'elle incarne l'idéalisme auquel l'être complexe, fait de chair et de sang, nommé Hergé ne pouvait prétendre, même si l'ancien boy-scout y aspirait peut-être. Le dessin de Milou, sous prétexte de figurer au mieux sa robe et son pelage, se trace de manière bien différente. Voici un contour rugueux, en dents de scie, fait de pics et de creux irréguliers, qui se hérisse et semble incertain, loin de la ligne claire. Mais qu'on ne s'y trompe pas : la blancheur immaculée, sans la moindre ombre visible, fait de lui un être de lumière en toutes circonstances.

Mi-homme, mi-bête

Milou s'impose dès les cases initiales de *Tintin au pays des Soviets*. Il y tient le crachoir bien plus que son maître. Il s'y montre toujours prêt à assurer ces besoins prosaïques et vitaux que les héros de papier ne connaissent pas : manger et dormir. « Ô douceur de vivre ! Cet os est le plus beau jour de ma vie », dit-il, paraphrasant ainsi Monsieur Prudhomme, un personnage créé en 1830 par Henry Monnier, pour qui le plus beau jour de sa vie était un sabre. On décèle déjà ici les confusions linguistiques et loufoques des futurs Dupond et Dupont, qui n'apparaîtront que bien plus tard.

Quarante ans après la disparition du génial Hergé, le lieu où il repose incite à la promenade, et il semble que sa sépulture soit bien fréquentée. Les marques de respect y sont en tout cas variées.



Milou se révèle lorsqu'il est confronté à lui-même, à l'animalité. Il hésite, mi-chien mi-tigre, couard devant un vrai félin, fanfaron devant la basse-cour. Animal et humain à la fois : là réside son ambiguïté. Sa volonté de paraître et de donner des leçons sera mise à mal dans *Tintin au Congo*. Il y apprendra que la rencontre avec l'animalité n'est pas une partie de plaisir. Domestiqué, il a oublié que ses ancêtres étaient loups. Il n'en mène pas large face à des bêtes indomptées et il lui faut compter sur les réflexes de son maître pour éviter le trépas. Certes, les choses commencent bien avec une araignée inoffensive, mais avec le perroquet, elles se poursuivent moins glorieusement. Après la séquence du poisson électrique et celle du requin, l'animal domestique est laissé pour mort. Plus tard, ce seront les moustiques, les crocodiles, les singes. Le rapport change ensuite, lors de la confrontation au lion, le roi des animaux dont il arrache la queue, se vengeant ainsi, pense-t-il, du mal que lui ont fait subir tous les autres. Il prend ensuite du galon, en préfet de discipline dans la classe confiée à Tintin, avant de devenir roi d'une tribu pygmée. La consécration ultime (image ci-dessus) est atteinte lorsqu'il s'inscrit dans la mythologie humaine, se prenant pour David ayant vaincu Goliath. Fort de cette distinction, il rejoint le sommet de la création.

Le cabot éclipsé

Milou sera quasi inexistant dans *Tintin en Amérique*. Et pour cause : à Chicago, le danger vient surtout des humains. Sa personnalité s'estompe par exemple quand il est enlevé et que le détective rapporte à son maître dix-sept canidés interchangeables. Il pâtira de l'entrée en lice des futurs Dupondt dans *Les Cigares du Pharaon*. Désireux d'exploiter au plus vite le potentiel du duo, Hergé le délaissera, ne lui offrant qu'une place dans un sarcophage où il serait embaumé pour l'éternité ! Plus tard, afin de couvrir sa fuite, Tintin demandera aux soldats d'abattre « ce chien enragé ». Puis, il sera immolé sur l'autel de Çiva. Le malheureux n'en voudra pas à son maître, à qui il sauvera la vie en éteignant la mèche des explosifs ou en neutralisant les cobras. Dès l'entame du *Lotus bleu*, Tintin se débarrasse de Milou en l'enfermant dans une malle. Il s'en faut de peu, par la suite, que l'animal ne soit décapité. C'est tout, c'est peu. Milou serait-il voué à disparaître ? On peut le craindre, tant son rôle semble négligeable dans *L'Oreille cassée*.

Retour en grâce

Avec *L'Île Noire*, Hergé semble vouloir le remettre en selle. Pas seulement parce qu'il tire plusieurs fois son maître d'un mauvais pas, mais parce que le chien domestique affronte à nouveau, et avec succès, quelques animaux plus forts et plus féroces que lui. Mais l'auteur sent bien que ce gag est en voie d'usure. En revanche, il imagine une situation qui se révélera vite d'un potentiel énorme : le goût de Milou pour l'alcool. Souhaite-t-il se débarrasser de lui au point de le rendre cirrhotique ou, comme dans l'album suivant, en faisant croire qu'on va le servir en gigot, la spécialité de la gastronomie syldave ? L'intéressé, lui, ne se doute de rien, et c'est sans le moindre scrupule qu'il s'apprête, dans *Le Sceptre d'Ottokar*, à se délecter d'un succulent os de diplodocus volé au Musée d'Histoire naturelle. C'est encore grâce à Milou que le récit se terminera de manière heureuse, quand il rapportera le sceptre au roi.

Dans l'intervalle, Hergé aura démontré sa science de la bande dessinée avec la triple case reproduite ci-dessous, où l'on voit Milou face à ce dilemme : lui faut-il écouter son désir ou son devoir ? Le choix est cornélien ! L'os ou le sceptre ? Le plaisir ou la continence ? Mais l'idée de voir Tintin en Zeus, brandissant un faisceau de dards en forme d'éclairs, emporte sa décision. Dans un choix contre nature, il néglige l'os et rapporte le sceptre. Hergé a traité la séquence par le dessin uniquement : pas un mot n'est prononcé, alors qu'il s'agit d'un débat de morale ou de métaphysique, un dilemme qui agite les humains depuis la nuit des temps.

Une nuit dans laquelle Hergé plonge alors Milou. Celui-ci se rend-il compte qu'en fouillant les poubelles il court à sa perte ? *Le Crabe aux pinces d'or* débute en effet avec une boîte de conserve qui ne tardera pas à devenir l'objet d'une étrange chasse au trésor. Elle mènera très vite au capitaine Haddock, dont ce sera la première apparition. Un Haddock rongé par l'alcool. On découvrira cette vignette surprenante (illustration en page de droite) où l'on voit ensemble Tintin, le capitaine et Milou : alors que Tintin tente de raisonner l'alcoolique, Milou termine son verre de whisky, repoussé en bout de table.

Black and white

Il est devenu banal de constater que le rôle de la « grande gueule » généreuse et pleine de défauts qui contrebalance la perfection de Tintin a été repris à Milou par le capitaine Haddock. Ceci parce que la psyché de l'être humain est autrement plus complexe que le comportement, somme toute prévisible, d'un animal. Armé d'un répertoire de quelque deux cent vingt jurons et insultes, le « vieux loup de mer » (encore un chien, ce qui prouve que cet homme-là n'a rien perdu de son animalité) a ainsi repris du poil de la bête, comme le prouve le dessin de sa barbe. Si la couleur noire de sa pilosité est à l'opposé de celle de Milou, le noir remplaçant le blanc, il faut constater que son dessin en tracé de sismographe agité reste pareil.

En attendant, au milieu d'une mer de sable qui s'étend jusqu'à l'horizon et même au-delà, sous un soleil de plomb, ne sachant où aller, le trio vu de dos avance cahin-caha, minuscule dans le désert sans limite, au pays de la soif.

Milou ne lâche pourtant pas son os, qu'il considère comme une poire pour la soif. Hergé sent bien l'importance de la case, au point qu'elle est quasiment la seule à occuper un double espace tout en fin de planche. Assoiffé, déshydraté, victime d'un coup de folie, le capitaine s'enfuit vers une mort certaine. Milou le retient par les bretelles. Quand elles cèdent (illustration ci-dessous), les deux protagonistes reviennent sur terre. Haddock par un bond en avant, Milou par un sacré coup qui le propulse en arrière. Tout est dit : cette longue image, vide en son centre, raconte comment le capitaine s'inscrit dans le futur de la série au moment où Milou est stoppé net. Y avait-il moyen de donner à voir un passage de témoin plus explicite ? Cette fois encore, l'économie de moyens du dessinateur Hergé à un moment clé de la narration est remarquable : les mots ou les onomatopées sont remplacés par quelques signes indiciels, muets. L'intégralité d'un discours éloquent réside dans l'association de quelques signes graphiques simples, et on ne dira jamais assez combien Hergé utilise à la perfection le moindre d'entre eux.

Histoires d'os

Hergé, le dessinateur, qui est aussi raconteur d'histoires et dialoguiste, utilise les mots avec la même virtuosité. Si Milou s'efface quelque peu au fil des albums, on le retrouve en filigrane à chaque appel téléphonique, foireux, vers la boucherie... Sanzot ! Les os ne manquent pas dans les récits imaginés par Hergé : on en trouve dans les nids des condors andins ou transformés en instruments de musique. Ils sont aussi présents dans les montagnes glacées du Tibet, dans le désert brûlant du Sahara ou dans les poubelles de notre ville, etc.

Les os font tristement partie de notre culture, depuis les victimes clouées sur la croix à l'ère romaine, les supplices moyenâgeux qui s'évertuent à nier l'organisme en lui brisant les os de mille manières, plus cruelles les unes que les autres. Cela va jusqu'à la morne plaine de Waterloo où l'on vient de découvrir les raisons de la disparition des squelettes du champ de bataille : on apprend qu'ils ont été utilisés dans le processus de raffinage d'un sucre de qualité supérieure. Sans négliger moult expressions populaires comme « tomber sur un os », être « trempé jusqu'aux os », n'avoir « que la peau sur les os », voir untel « en chair et en os »...

Certes, en 1940 les récits majeurs réalisés en diptyques restent à imaginer, et l'œuvre d'Hergé se prolongera jusqu'à son décès, en 1983. D'autre part, le raconteur d'histoires ne peut se résoudre à abandonner ainsi Milou, qui a sauvé tant de fois la vie de Tintin. Mais la présence de Haddock, des Dupondt, de Tournesol et de la Castafiore réduira progressivement le rôle du chien. Il y aura encore çà et là quelques belles séquences réservées à l'ami fidèle, et Hergé n'aura pas manqué de faire apparaître Milou sur chacune des vingt-trois couvertures des aventures de Tintin... et Milou. Hergé ne pouvait pas l'abandonner pour de bon. On sait que Tintin ne pleure que très rarement : il le fait lorsqu'il quitte Tchang, à la fin du *Lotus bleu*, ou lorsqu'il se résigne à abandonner les recherches dans les neiges du Tibet. Mais il craque aussi quand, dans *Vol 714 pour Sydney*, il croit que Milou a été abattu.

ÉCOUTEZ. IL FAUT M'AIDER. ET D'ABORD, VOUS ALLEZ ME PROMETTRE DE NE PLUS BOIRE. SONGEZ À VOTRE DIGNITÉ, CAPITAINE ! QUE DIRAIT VOTRE VIEILLE MÈRE SI ELLE VOUS VOYAIT DANS CET ÉTAT ?...
M-M-MA VIEILLE M-M-MÈRE ?...

Dans l'au-delà

L'œuvre d'Hergé est inoubliable parce que chacun de ses personnages est devenu une part de nous-mêmes. Sur la tombe du dessinateur, la friandise offerte à Milou unit tout à la fois celui-ci à son maître et au créateur de tout un monde, en une trinité qui jette un pont entre l'œuvre et ses lecteurs.

On songe à Alphonse de Lamartine et à sa superbe *Pensées des morts*, poème repris et chanté par Georges Brassens :

Tous ceux enfin dont la vie
Un jour ou l'autre ravie
Emporte une part de nous
Murmurent sous la pierre :
"Vous qui voyez la lumière,
De nous, vous souvenez-vous?"

Xavier ZEEGERS
et Vincent BAUDOUX

QUE DIABLE HADDOCK ALLAIT-IL FAIRE EN CETTE GALÈRE ?

L'épisode lunaire d'Hergé est une aventure propice aux rebondissements et au suspense. Le décollage de la fusée de Tournesol de la Terre, son alunissage puis le voyage de retour sont des séquences où la tension est à son comble et où Hergé, tel un metteur en scène, joue avec les nerfs de ses lecteurs afin de les associer au sort de ses personnages de papier.

Encore trois minutes...
Qu'est-ce que je suis venu faire sur cette galère ?...Et quand je pense que c'est moi qui ai rendu la mémoire à ce cornichon de Tournesol !...

***Sur* cette galère, *dans* cette galère, *en* cette galère ? Peu importe, après tout. Ce qui compte pour l'auteur, c'est le risque assumé. Ci-dessus, Haddock le marin sait à quel point il va ramer.**

Ci-contre : Premier essai infructueux pour Cyrano, qui s'élève vers la Lune grâce à des fioles remplies de rosée.

Ainsi, vers le milieu de *On a marché sur la Lune*[1], alors que le décompte avant le grand départ pour la Lune est enclenché, les passagers de la fusée, sachant que le sort en est jeté, s'interrogent sur le succès de l'opération.

Soliloques

Le professeur Tournesol s'inquiète d'une potentielle erreur de calcul, Tintin se parle à lui-même et se demande s'il ne vit pas là sa « dernière aventure », l'ingénieur Wolff remet en question son implication dans ce projet, tandis que le capitaine regrette de s'y être laissé embarquer, en proférant une sentence qu'au premier abord on pourrait croire anodine : « Qu'est-ce que je suis venu faire sur cette galère ?... Et quand je pense que c'est moi qui ai rendu la mémoire à ce cornichon de Tournesol !... »

Références

« Qu'est-ce que je suis venu faire dans[2] cette galère ? » On a souvent lu dans cet apitoiement de Haddock une référence à la pièce de Molière *Les Fourberies de Scapin*, qui date de 1671 et où, en effet, Géronte répète plusieurs fois cette expression. Mais ce qu'on ignore généralement, c'est qu'en fait Molière l'avait empruntée à la comédie *Le Pédant joué*, de Savinien de Cyrano de Bergerac, écrite vers 1645-1646.

Edmond Rostand reprend l'anecdote dans son illustre pièce de théâtre en vers *Cyrano de Bergerac*, librement inspirée de la vie de l'écrivain et poète, jouée pour la première fois en décembre 1897. À la fin de la pièce, Ragueneau et Le Bret informent leur ami Cyrano du plagiat de Molière. Mourant, ayant déclaré son amour pour Roxane, il se voit alors « monter dans la Lune opaline » rejoindre les âmes « qu'[il] aime » et prononce à nouveau sa célèbre formule « Mais que diable allait-il faire en cette galère ?... »

Un même sort

Rostand romance la mort de Cyrano de Bergerac en rappelant que ce dernier est l'auteur, vers 1650, d'une *Histoire comique des États et des Empires de la Lune* qui décrit, trois cents ans avant Hergé, un voyage fictif sur l'astre nocturne grâce à une machine à fusée.

Haddock, qui n'en est pas à sa première référence à Cyrano, a le même trait d'esprit alors qu'il va s'envoler lui aussi vers la Lune ! La concordance de situations est remarquable et l'hommage d'autant plus beau qu'il est discret.

Nicolas GOETHALS

[1] L'épisode ne fut scindé qu'ultérieurement pour donner naissance en 1953 à l'album *Objectif Lune* et en 1954 à l'album *On a marché sur la Lune*. La case dont il est question a été publiée dans le journal *Tintin* le 15 octobre 1952.
[2] Le mot « dans » avait remplacé le mot « sur » lors de la publication de l'album *Objectif Lune*.

CYRANO.

Le Bret, je vais monter dans la lune opaline,
Sans qu'il faille inventer, aujourd'hui, de machine...

ROXANE.

Que dites-vous?

CYRANO.

Mais oui, c'est là, je vous le dis,
Que l'on va m'envoyer faire mon paradis.
Plus d'une âme que j'aime y doit être exilée,
Et je retrouverai Socrate et Galilée!

LE BRET, se révoltant.

Non! non! C'est trop stupide à la fin, et c'est trop
Injuste! Un tel poète! Un cœur si grand, si haut!
Mourir ainsi...! Mourir!...

CYRANO.

Voilà Le Bret qui grogne!

LE BRET, fondant en larmes.

Mon cher ami...

CYRANO, se soulevant, l'œil égaré

Ce sont les cadets de Gascogne...
— La masse élémentaire... Eh oui?... voilà le *hic*...

LE BRET.

Sa science... dans son délire!

CYRANO.

Copernic
A dit...

ROXANE.

Oh!

CYRANO.

Mais aussi que diable allait-il faire
Mais que diable allait-il faire en cette galère?...

Philosophe, physicien,
Rimeur, bretteur, musicien,
Et voyageur aérien,
Grand riposteur du tac au tac,
Amant aussi — pas pour son bien! —
Ci-gît Hercule-Savinien
De Cyrano de Bergerac
Qui fut tout, et qui ne fut rien.

Entre le départ pour la Lune imaginé par Savinien de Cyrano de Bergerac et celui imaginé par Hergé, trois siècles se sont écoulés.

Ci-dessous : Le capitaine prolonge à sa manière la célèbre « tirade du nez » d'Edmond Rostand.

HADDOCK ET LE « COUP DE JARNAC »

Ce que je fais ?... Je rejoins Tharkey, tout simplement. Je retourne avec lui.
Mais vous étiez d'accord pour...
Possible, mais j'ai changé d'avis... Continuer ainsi, sans guide, c'est de la folie pure ! Je n'ai pas envie de laisser mes os dans ce pays.
Heu... un instant !
Voudriez-vous prendre le flacon qui est dans la poche arrière de mon sac ? J'ai froid. Une gorgée de cognac me fera du bien
Du... du cognac ?... Vous avez encore du cognac, vous ?...
Oh ! une toute petite bouteille que je gardais en réserve... Vous en voudriez peut-être un peu, vous aussi, oui ?...
Si je veux ?... Cette question !

Transmise à qui de droit, une simple lettre peut parfois changer le cours des choses, comme par exemple changer le whisky en cognac au cœur de l'Himalaya.

Ce n'est pas par hasard que dans le strip de *Tintin au Tibet* reproduit ci-dessus Hergé offre un autre adjuvant au capitaine Haddock, qui a épuisé ses réserves de whisky.

Ci-dessous :
Le bénéficiaire moral, resté secret, de cette péripétie hors du commun.

HINE
70° PROOF
40 FL OZS.
T. HINE & Cº
ESTABLISHED 1763
COGNAC
Bottled by Thomas HINE & Cº, shipped with the official ACQUIT REGIONAL COGNAC and guaranteed to be distilled from the wines of the COGNAC district only

Robert Hine a peut-être le sentiment de jeter une bouteille à la mer, le 25 avril 1958, lorsqu'il écrit à la maison Casterman, 66 rue Bonaparte à Paris, pour lui faire part de ce qu'il appelle « un petit problème ». Il a observé que dans les albums de *Tintin*, « il est bien souvent parlé du whisky que boivent les héros ». Sa demande à l'éditeur est simple : « S'il vous était possible, dans l'intérêt de notre profession, de faire remplacer de temps en temps le mot whisky par le mot cognac, vous rendriez service à notre région. En effet, nous sommes étonnés de constater combien souvent les petits Français ont maintenant le mot whisky à la bouche, alors que notre pays produit tellement de vins et de spiritueux. »

Une explication s'impose. Robert écrit de Jarnac, en Charente. Il est le descendant de l'illustre Thomas Hine, qui a fondé la maison du même nom en 1763. On aura compris que la spécialité de la maison qu'il dirige, et qui se transmet de père en fils depuis bientôt deux cents ans, n'est autre que le cognac.

Chez l'éditeur, à Paris, on a bien compris l'importance de la chose. La lettre est prestement transmise à Tournai, tandis qu'un certain GL répond ceci à Robert Hine, le 7 mai : « Nous comprenons fort bien les raisons qui vous animent et restons persuadés que votre suggestion sera examinée avec attention, aussi bien par Monsieur Hergé que par Monsieur Casterman. » GL est particulièrement avisé et il ne manque pas d'humour, comme le montre la note intitulée « Le Coup de Jarnac » qu'il adresse le même jour à Tournai, accompagnée de la missive de Robert Hine et de l'accusé de réception qui lui a été envoyé. « Il est bien évident que ce Monsieur a raison !, écrit-il. Nous pouvons toutefois regretter que sa lettre ne s'accompagne pas d'une caisse de "preuves à l'appui". [...] Si un jour, dans un prochain album, Hergé insère le mot "cognac" à la place de "whisky", il aura bien mérité de la patrie... Et ran... fermez la bouteille. »

Le 12 mai, à Tournai, Louis-Robert Casterman entre en piste en exposant le « problème » à Hergé. « Vous trouverez ci-joint une lettre qui pose un dilemme embarrassant à soumettre à la bonne appréciation du capitaine Haddock. Le « coup de Jarnac » est, il faut l'avouer, bien inoffensif. Nous nous garderons bien de chercher à influencer le sympathique capitaine en des matières aussi délicates. Et je ne doute point que vous lui prodiguerez de judicieux conseils ! »

On ignore ce qu'Hergé a répondu à son éditeur, mais la réponse qu'il a adressée à Monsieur Robert Hine, Thomas Hine & C°, à Jarnac, le 14 mai 1958, mérite qu'on s'y arrête.

Monsieur,

L'aimable lettre que vous avez adressée, le 25 avril dernier, à la maison Casterman, de Paris, vient de m'être communiquée.

Une suggestion aussi défendable et aussi courtoisement formulée que la vôtre appelle une réponse. Je vous la dois d'autant plus que vous êtes, vous, un père de lecteurs de Tintin, et que je suis, moi, un amateur de cognac.

Mais c'est du capitaine Haddock, avant tout, qu'il s'agit ici. Dès avant qu'il ne devienne un de mes héros, ce marin dont le nom évoque des origines anglo-saxonnes était un invétéré buveur de whisky. Je ferais preuve de cruauté mentale (comme on dit) en le privant de la boisson pour laquelle il a un tel penchant.

Cet amour, toutefois, n'est pas exclusif, et le capitaine a maintes fois prouvé son éclectisme en matière de vins et spiritueux. Tout ce qui se boit de bon et de vigoureux lui plaît. Aussi bien, à une prochaine occasion, vous verrez, un verre de cognac sera offert à ce vieux connaisseur qui, l'ayant avalé, en exprimera toute sa satisfaction. Il fera cela en votre honneur !

Voilà à quoi je m'engage volontiers, mais sans fixer de délai, car il faut que l'occasion en question se présente…

Veuillez croire, Monsieur, à mes sentiments distingués et dévoués.

Georges REMI (Hergé)

Voilà qui est évidemment de nature à réjouir Robert Hine, qui s'empresse de rendre l'échange avec Hergé et ses partenaires plus agréable encore. « Je serais très reconnaissant au capitaine Haddock, écrit-il le 30 mai, dans la mesure où ses habitudes et son goût particulier le lui permettront, de s'intéresser de temps à autre au Cognac. Puisque vous êtes un amateur de cognac, je me suis permis de demander à nos amis belges, Messieurs Van Weddingen et Cie, 94 rue des Palais à Bruxelles, de vous faire parvenir trois bouteilles de notre qualité V.O. que nous vous prions de bien vouloir accepter avec nos remerciements pour votre si aimable compréhension. »

Reste à vérifier si la promesse assortie de réserves d'Hergé ne s'apparentera pas à ce qu'on appelle une promesse de soûlard. En mai 1958, les Studios Hergé préparent la publication de l'album *Coke en stock*, tandis qu'Hergé réunit de la documentation et procède au découpage de l'épisode qui lui fera suite, d'abord sous le titre *Le Museau de la vache*, puis sous celui de *Tintin au Tibet*.

La publication de ce récit dans le journal *Tintin* commence le 17 septembre, et on ignore si, du côté de Jarnac, on suit l'affaire de près. Les semaines s'écoulent sans que le whisky cher au capitaine et à Milou cède le moindre pas à un autre breuvage. Sur la terrasse de l'hôtel des Sommets, à Vargèse, il semble que le capitaine boive un tonic. Au Népal où il accompagne Tintin, c'est de whisky qu'il fait provision, au moins dix à douze bouteilles et pas un ou deux flacons, comme il le prétendra. Il vide la première au cours des premiers kilomètres de marche. Il en brise une autre le lendemain, ce dont Milou profite pour s'enivrer. Le yéti, chapardeur, aura son tour en vidant la dernière, la seule qui ait échappé au désastre, selon Tintin.

Tout à coup, le 10 juin 1959, sur la page qui portera le numéro 38 dans l'album, Tintin use d'un stratagème pour ranimer la flamme d'un compagnon qui, fatigué physiquement et mentalement, se montre défaitiste. Ce jour-là, la maison Thomas Hine & C° peut s'enorgueillir de voir le capitaine Haddock faire un sort au magnifique produit qu'elle élabore. Malheureusement, pour ce qui est de sa promesse de laisser le capitaine exprimer toute sa satisfaction, Hergé semble tergiverser. En effet, Haddock, qui a vidé d'un trait le flacon tenu en réserve par Tintin, lui dit : « Euh ! Vous savez, l'alcool, pour les jeunes gens comme vous, c'est très très mauvais !... C'est un ver… un ver… un véritable p-p-poison !... » Si l'effet produit par la boisson sur le capitaine a été fulgurant, l'assouvissement alcoolique ne lui procure nul sentiment de jubilation. Hergé, heureusement, n'a pas dit son dernier mot : trois images plus loin, Tintin, qui, grâce à ce flacon, a réussi à faire changer d'avis son compagnon, apporte la sobre conclusion qui comblera de joie la maison Thomas Hine & C° : « Et vive le cognac ! »

Philippe GODDIN

Rien de neuf, apparemment, dans cette scène de libation, sauf qu'ici il ne s'agit pas d'un quelconque produit anglo-saxon mais d'un divin nectar élaboré en France.

Un éloge délicat, promis par Hergé quelques mois auparavant, mais que son héros n'aura pu exprimer que mentalement, afin que l'honneur de chacun soit sauf.

La f-f-frousse ?? … Qui-qui ça ? Moi ? … La frou-frousse du yé-yé-yéti ? … Demi-tour, mou-mous-saillon ! … De-demi-tour tout de suite, mille s-s-sabords ! …
Et vive le cognac !

C'EST UNE BONNE QUESTION...

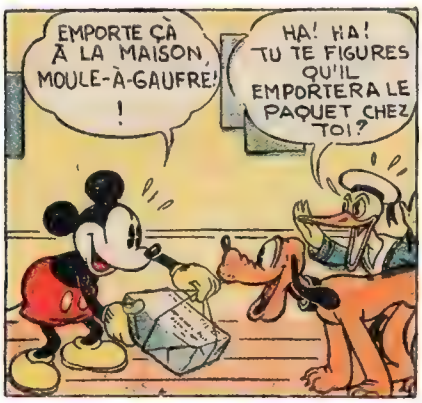
RADIO – TINTIN

« Récemment décédé, mon père était collectionneur de radios anciennes, nous écrit un correspondant de Genève, et l'une d'entre elles, soigneusement emballée dans une caisse de bois capitonnée de simili cuir rouge, concerne notre reporter préféré. Selon lui, cette radio de marque américaine des années 1950 était envoyée d'école en école pour être utilisée en classe par les enseignants. L'illustration imprimée sur la face avant de l'emballage (l'effigie de Tintin et Milou posée dans la croix suisse) me laisse à penser que cet objet a été lié aux « points » Tintin qui, ici, étaient l'équivalent des « timbres » Tintin belges et du « chèque » Tintin français. Auriez-vous des précisions à ce sujet ? » La question était digne d'être posée à nos lecteurs. À eux la parole.

NOM D'UN CHIEN!

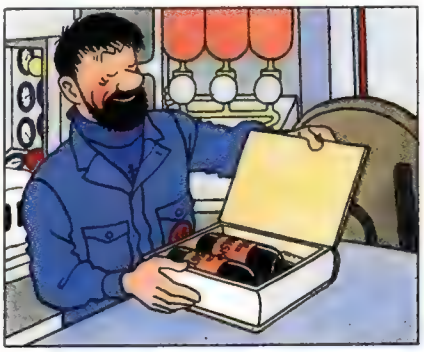
Elton Ehr, de Brest, a découvert que « Moule-à-gaufre » était le nom donné à son chien par Mickey dans les premières aventures de la célèbre souris de Walt Disney publiées en France dans *Le Journal de Mickey*. Il nous communique un extrait daté du 2 février 1936 et nous demande si ce n'est pas cette lecture qui aurait permis à Hergé, un peu plus tard, d'enrichir le répertoire d'insultes du capitaine Haddock.

Nous croyons pouvoir lui répondre qu'il n'en est rien. D'abord parce qu'en 1936 Hergé avait passé l'âge de lire des « petits Mickey » et ensuite parce que, chez lui, « Moule à gaufres » n'est pas le nom d'un chien, puisque dans la bouche du capitaine c'est… un nom d'oiseau !



LA GRANDE CLASSE

On trouve sur des forums privés des dialogues qui, lorsqu'ils ne se dispersent pas, ne manquent pas de pertinence. On ne s'étonnera pas de celui-ci, qui émane de deux membres des Amis de Hergé : Bertrand Portevin et Ludwig Schuurman.



« Sur cette vignette, Hergé prend soin de dessiner le verre coiffant l'une des bouteilles de whisky », écrit Bertrand. « Le châtelain a de la classe, lui répond Ludwig. Il se refuse à retomber dans le cliché du soûlographe qui boit au goulot. »

On n'a pas oublié les innombrables libations, généralement empreintes de vulgarité, du capitaine dans *Le Crabe aux pinces d'or*. C'est sûr qu'en s'établissant au château de Moulinsart, dans *Le Trésor de Rackham le Rouge*, il s'est durablement policé.

EN PLEIN DANS LE MILLE

La question est apparue récemment sur les réseaux sociaux. Et elle s'avère pertinente. On aura beau lire et relire les différentes versions de *Au pays de l'or noir*, on n'arrivera pas à trouver le moment où ce coquin d'Abdallah aurait pu entendre le capitaine Haddock proférer un « Mille sabords » bien senti. Pourtant, Hergé met l'expression dans la bouche du fils de l'émir comme s'il l'avait entendue résonner à plusieurs reprises. Haddock, qui ne l'avait jamais rencontré jusque-là, l'a bien traité de petit cornichon, petit ornithorynque ou petit analphabète, mais n'a ponctué ce discours que d'un simple « Tonnerre de Brest ! » D'où vient donc le « Pan ! mille sabords !... Pan ! pan ! pan !... » du petit agneau en sucre ? Distraction d'Hergé ? Prémonition du surnom de Milsabor qu'il donnera au capitaine lors de son séjour à Moulinsart, bien plus tard ? Et s'il connaissait le répertoire du capitaine par la lecture des albums de Tintin, comme Patrash Pasha dans *Les Cigares du Pharaon* ?

... QUI MÉRITE UNE RÉPONSE

LE CALYSTÈNE, UN DÉRIVÉ DE LA ROCKALLITE ?

Bernard Salesse-Lavergne a découvert la rockallite dans un article consacré aux explorations du commandant Charcot à bord du *Pourquoi Pas ?* en 1921. Il s'agit d'un minerai recueilli par Charcot sur le Rockall, « la terreur des navigateurs », un îlot qui « dresse ses 21 mètres à 450 kilomètres de toute terre habitée à peu près au milieu d'une ligne imaginaire qui joindrait le nord de l'Irlande à l'ouest de l'Islande ». Bernard se demande si les échantillons de roches d'un vert-gris clair ramenés par Charcot ne sont pas pour quelque chose dans l'invention du calystène par Hergé. La chose nous paraît peu plausible, car bien qu'il soit situé dans la région arctique traversée par l'*Aurore*, le Rockall n'a rien d'un corps flottant : c'est le sommet émergé d'une montagne. Et comme on n'a rien trouvé dans la documentation d'Hergé qui rapproche Calys de Charcot...

QUAND LASZLO CARREIDAS PASSE AU ROUGE

En 1968, Laszlo Carreidas, qui avait perdu son Bross et Clackwell d'avant-guerre dans les souterrains de l'île de Pulaupulau Bompa, regagnait Sydney le crâne couvert d'une casquette. Est-ce chez un fripier d'Australie qu'il a retrouvé son galurin et qu'il a troqué sa vieille écharpe jaune pour une rouge ? Vincent Denis l'a trouvé assoupi dans le hall d'un autre aéroport, en 1972, dans le film *Tintin et le Lac aux Requins*. Un clin d'œil de Bob De Moor à son patron?

ATTENTION, FRAGILE !

Bernard Salesse-Lavergne — encore lui — est tombé en arrêt devant ce qu'il appelle une « gourde péruvienne » exposée au Musée ethnographique de Genève. Il nous demande si la photo qu'il y a prise peut nous intéresser. Et comment donc ! Non seulement une représentation de ce vase-portrait chimú, découvert à Chimbote, fait partie des éléments décalqués au début 1944, à la demande d'Hergé, par Edgar P. Jacobs dans des ouvrages consultés à la bibliothèque des Musées d'Art et d'Histoire de Bruxelles, mais c'est bien cet objet qui tombe sur Tintin dans la case 45 B4 du *Temple du Soleil*.

TINTIN À L'IMAGE DE SON SIÈCLE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE : De *Vol 714 pour Sydney* (1968) à *Tintin et l'Alph-Art* (1986) en passant par d'autres projets

Après l'album *Les Bijoux de la Castafiore*, paru en 1963, Hergé ne publiera plus que deux récits, *Vol 714 pour Sydney*, prépublié en 1967 et 1968, et *Tintin et les Picaros*, prépublié huit ans plus tard, en 1975 et 1976. Mais en marge de ces élaborations menées à bien, il nous faut nous pencher sur plusieurs esquisses de scénarios moins aboutis.

Dans ces documents d'archives, les idées se bousculent, des séquences apparaissent tandis que d'autres passent — temporairement ? — à la trappe, se modifient, sont partiellement reprises ailleurs. Hergé envisage une multitude de pistes, revient sur ses pas, s'amuse d'improvisations, d'un détail qui se développe... Il ne faut donc pas que l'ordre chronologique des parutions fige ou occulte une pensée active qui, selon les circonstances, choisit cette direction et pas une autre... quitte à y renoncer par après.

Tintin et le Thermozéro

Mythique à force de garder sa part de mystère, cet épisode constitue un précédent intéressant. Hergé y pense en 1957, dès la fin de *Coke en stock*, et entreprend un scénario détaillé. Déçu de la manière dont ses collaborateurs (Jacques Martin principalement) assurent le relais, il se remet au travail en 1960, une fois bouclé *Tintin au Tibet*.

Malgré le soutien du scénariste Greg, qu'il a chargé de rassembler ses idées de départ, malgré un travail acharné et en dépit de l'état d'avancement de ce projet[1], Hergé abandonne ce scénario qu'il estime, finalement, trop dans la lignée de ce que le lecteur connaît déjà. Or, l'auteur souhaite dérouter, innover, surprendre, quitter sa zone de confort, ce qu'il aura réussi de manière magistrale avec *Les Bijoux de la Castafiore*.

Pourquoi continuer ?

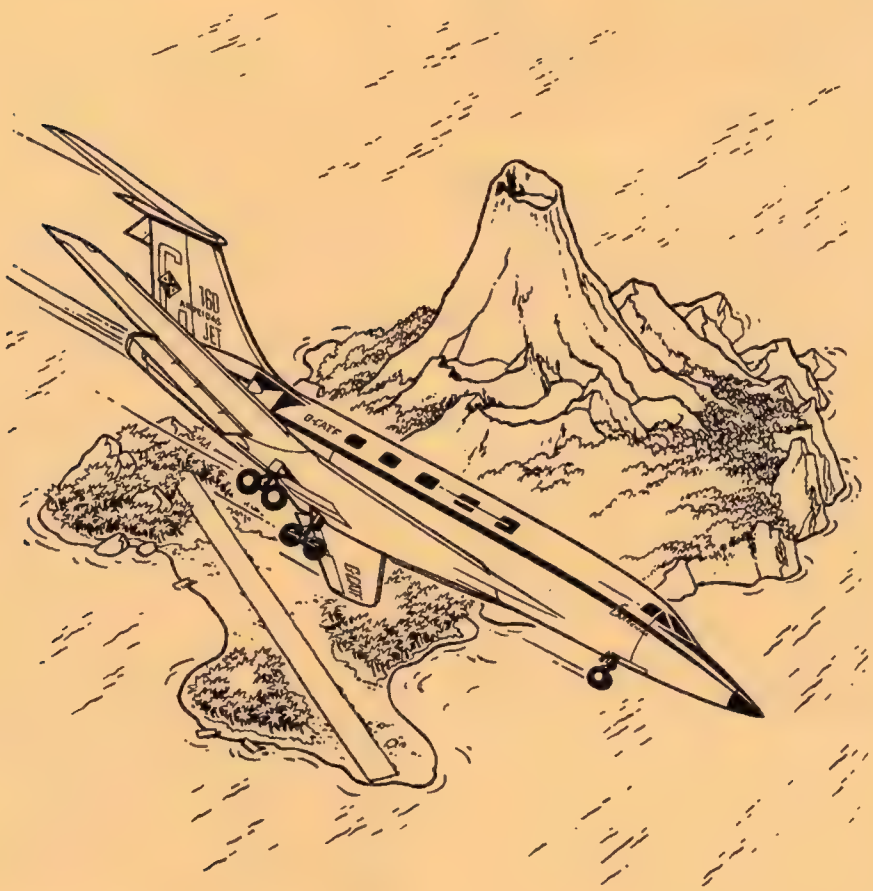
Vol 714 pour Sydney est publié en 1968, cinq ans après les *Bijoux*, soit le plus grand écart de temps (jusque-là !) entre deux publications depuis les *Soviets* en 1930. À soixante et un ans, Hergé a derrière lui une carrière bien remplie et devant lui un avenir assuré, une vie privée apaisée, ce qui lui permet de savourer un repos amplement mérité.

On pourrait aussi penser qu'Hergé ne pouvait se résoudre à tout arrêter et abandonner les fruits de sa vie. On retrouve ici le dilemme de l'homme qui aspire légitimement à la retraite mais ne peut se défaire de ce qui fut sa raison d'être. On dit aussi que le maître prit ombrage du succès d'*Astérix*, dont les chiffres de vente étaient en train de supplanter ceux de *Tintin*, et qu'un sursaut d'orgueil serait à l'origine de ses dernières créations.

Vol 714 pour Sydney

D'un côté, *Vol 714 pour Sydney* rappelle le périple sur la Lune : un voyage lointain, un engin de transport (rouge et blanc lui aussi) doté de capacités techniques étonnantes, en guise de Tournesol un Carreidas visionnaire, des prédateurs qui détournent la générosité désintéressée à leur profit, un brin de métaphysique, des pertes de connaissance (expression à prendre au pied de la lettre), Milou malmené, le monde sombre et inquiétant, etc.

De l'autre côté, *Vol 714 pour Sydney* se distingue radicalement de l'aventure lunaire en ce que l'action se concentre en une seule journée — fait unique dans *Les Aventures de Tintin* —, une contrainte de temps qui répond à l'astreinte de lieu des *Bijoux*.



Album décrié par certains, *Vol 714 pour Sydney* n'est pas sans rapport avec le très apprécié *On a marché sur la Lune*.

Et si le nouveau terrain de jeu d'Hergé, comblé mais vieillissant, était de s'imputer des contingences, une manière de se renouveler en économisant son énergie en voie d'épuisement ?

Voilà peut-être pourquoi le thème de l'amnésie est omniprésent dans ce récit. Il s'agit d'oublier le passé afin de tester de nouvelles voies. Ceci expliquerait le côté loufoque du trio formé par Rastapopoulos, Allan et Carreidas, affublés d'habits ridicules et engoncés dans des comportements enfantins à l'opposé des agissements crapuleux qui les caractérisaient.

De surcroît, Hergé démystifie dans cet épisode le fondement de son art, le refroidissement du dessin et la moulinette du calque. Il multiplie les gueules expressives, les grimaces. Les détails anatomiques scabreux sont trop nombreux pour être le fruit du hasard, toutes choses chaudes et éructantes auxquelles il n'aurait jamais souscrit par le passé. Car il s'agit bien de singeries, de gros nez (en référence au burlesque d'*Astérix* ?), à l'image du pif de Rastapopoulos comparé à celui d'un nasique. Connaissant l'humour pince-sans-rire d'Hergé et son sens du langage, il n'est pas farfelu de lier nazi et nasique. L'auteur se soumettrait-il au sérum de vérité du docteur Krollspell, autorisant ainsi la remontée d'un certain refoulé en surface ? Après tout, le patronyme et le passé trouble du psychiatre au regard protégé par des lunettes teintées révèlent ses accointances avec la Seconde Guerre mondiale. Un mauvais souvenir pour Hergé, qui proposerait dès lors un récit amnésique aux principes qui ont fondé son œuvre jusque-là.

Un jour, dans un aéroport...

En 1973, lors d'une escale dans un aéroport, Hergé y entrevoit l'argument d'un nouveau *Tintin*, mais il ne s'y attèle que trois ans plus tard après l'achèvement de *Tintin et les Picaros*.

L'aéroport est un lieu parfait, parce que toutes les rencontres peuvent s'y produire, même les plus improbables. Aussi, Hergé pense convoquer quelques personnages phares de la série et d'autres, secondaires, oubliés depuis belle lurette. Soit tout le contraire de l'amnésie !

De plus, Hergé s'impose une nouvelle contrainte, car le lecteur devrait pouvoir ouvrir le récit au hasard et poursuivre l'histoire jusqu'à la fin, qui serait un retour à la planche d'ouverture.

DONG- Dernier appel: les passagers du Vol Qantas n°714, à destination de Sydney, sont priés de se rendre d'urgence à l'exit n°3.
JET
FIN

Le récit s'ouvre et se clôt dans un aéroport, mais Hergé aimerait un jour faire en sorte que tout s'y passe.

À chaque double page son histoire. Une bonne trentaine, donc, indépendantes les unes des autres. Le chantier est prometteur, mais si ambitieux et gigantesque qu'il dépasse les forces d'un homme affaibli par la maladie. N'ayant plus l'énergie de relever le défi, c'est à contrecœur qu'Hergé n'ira pas plus loin dans ce magnifique projet, lequel restera pour toujours, hélas, en l'état d'une merveilleuse intuition.

Règlement de comptes

S'il a fallu cinq ans entre la publication de l'album *Les Bijoux de la Castafiore* et celle de *Vol 714 pour Sydney*, il faudra en attendre huit pour découvrir *Tintin et les Picaros*, en 1976. D'abord intitulé *Tintin et les Bigotudos*, entrepris puis délaissé bien avant *Vol 714 pour Sydney* mais repris selon une approche différente après ce dernier, on pourrait dire que le vingt-troisième album de Tintin consacre l'irruption du chaos dans ses aventures, qu'il constitue un festival de dérision et de mauvais goût, une mascarade, littéralement, à mille lieues des valeurs incarnées jadis par l'exemplaire héros.

Si le thème du déguisement sert de moteur narratif, l'idée centrale concerne la vengeance. Un plat qui se mange froid, au contraire du gag récurrent de la Castafiore qui exige que ses pâtes soient cuites *al dente*. Le colonel Sponsz y règle de vieux comptes.

Initialement, ces « Bigotudos » devenus « Picaros » auraient dû être publiés dans la foulée des *Bijoux de la Castafiore*. Mais l'auteur a hésité et multiplié les variations de scénarios en autant de prétextes pour ne pas décider. Car à ce moment, mis au pilori, Hergé doit se dédouaner, accusé pour son attitude durant la guerre.

...contre cette sirène au cœur de vipère, contre ce monstre à la voix d'or, je demande, je requiers, j'exige : LA PRISON À VIE !
La vengeance est un plat qui se mange froid ! Ah ! Ah ! Ah !
Ah ! Ah ! Ah ! comme vous dites !

***Tintin et les Picaros* peut être perçu comme une sombre histoire de vengeances. Hergé aurait-il lui aussi un vieux compte à régler ?**

Même s'il a été blanchi, le procureur ne trouvant rien à lui reprocher, Hergé ne peut oblitérer ces ragots qui gâchent la sérénité à laquelle il aspire après une vie de travail acharné. Quel(s) argument(s) trouver pour se disculper ? Et pourquoi le faudrait-il ? Malgré la gloire et les hommages, le dessinateur ressent ce monde injuste, où c'est à lui d'apporter la preuve de son innocence, alors qu'une rumeur tenace le blâme : faut-il chercher plus loin cette obsession de la vengeance, fond du scénario de *Tintin et les Picaros* ?

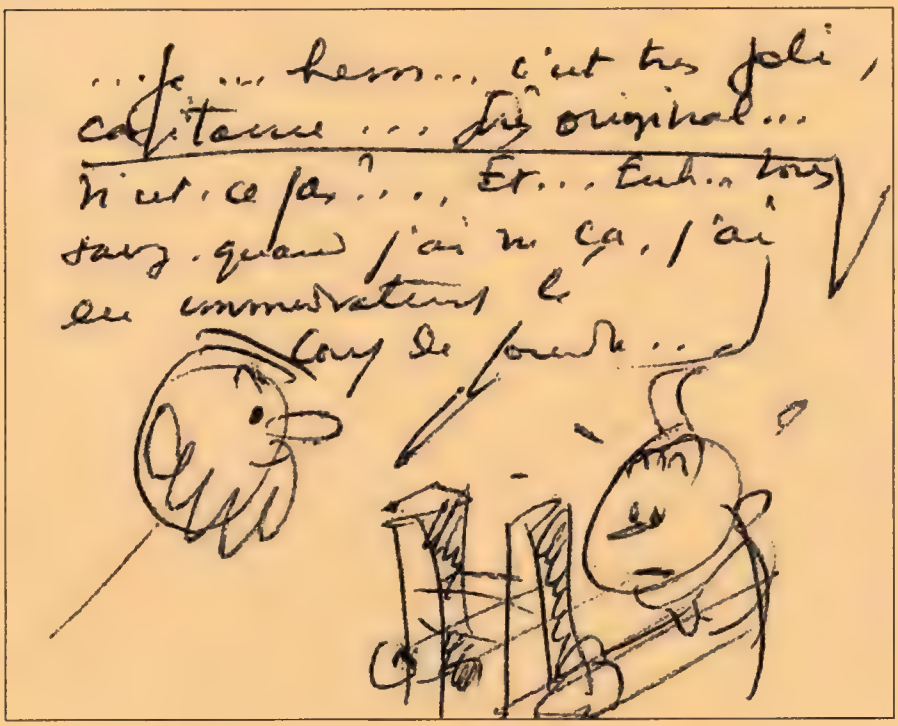
Une ligne claire troublée

L'idée de *Tintin et l'Alph-Art* s'ancre dans le quotidien d'Hergé, que l'on sait depuis longtemps passionné par l'art de son temps, sa collection comptant des œuvres des artistes contemporains les plus pointus. Va donc pour une histoire de Tintin qui convie le marché d'art.

On entre dans le monde de la collection, du trophée qu'il suffit d'acheter comme n'importe quel objet, fût-il luxueux, ou de design, ce qui branche directement ce récit dans la réalité de la consommation. Encore faut-il avoir du goût, du flair, être bien conseillé. Guidé par son ami Pierre Sterckx, Hergé l'était.

Le dessinateur sait aussi que le monde de l'art est également celui des apparences, du faux, ce qui ne pouvait que le séduire puisque la contrefaçon est un thème récurrent de son œuvre depuis les débuts.

Par-delà l'aventure qui devait s'y dérouler, *Tintin et l'Alph-Art* nous promettait d'intéressantes réflexions sur l'Art et sa finalité, sur les artistes authentiques et sur les fumistes, ainsi que sur tous ceux qui gravitent autour d'eux.



Enfin, le marché de l'art est réservé à ses initiés, une machinerie bien huilée avec ses gourous et leaders d'opinion. Hergé y retrouve le goût du secret et de l'intrigue qu'il apprécie tellement. Aussi, la dimension sectaire fera partie du scénario, ce qui permet d'introduire un envers de décor peu recommandable, très éloigné de l'image d'avant-garde pionnière et élitiste, voire désintéressée, dont aiment à se prévaloir les adeptes.

Au-delà des contenus, après *Tintin et le Thermozéro* et *Vol 714 pour Sydney*, après l'idée d'une journée passée dans un aéroport et *Tintin et les Picaros*, Hergé remet une fois encore en cause le médium qu'il pratique et connaît sur le bout des doigts depuis tant d'années. Selon nous, la superposition des parchemins qui clôt *Le Secret de La Licorne* indiquait de manière on ne peut plus évidente ce qu'est la ligne claire : un chevauchement précis de strates chaudes (illisibles) qui se refroidissent (qui deviennent déchiffrables) à la lumière du papier calque. Est-il dès lors surprenant qu'Hergé songe à adapter sa méthode aux technologies modernes et remplace les bons vieux parchemins et les calques par l'écran du plexiglas ?

Le thème central de *Tintin et l'Alph-Art* n'est-il pas la présentation d'une œuvre, pure, qui escamote l'horreur qu'elle porte en son sein : la mort ? Impensable paradoxe ! Comment dire ensemble une chose et son contraire ? Ce plexiglas ne pouvait qu'être à la fois transparence de surface et contenu avilissant. «Tintin, c'est moi», ou un auteur qui aime à (se) donner une image lisse, polie, issue d'une expérience de vie autrement embrouillée. Jusqu'au bout, l'œuvre d'Hergé simultanéisera les ténèbres et la lumière, sans le moindre binarisme. Jamais sa ligne claire n'aura été autant chargée de troubles.

Trajectoires

Tintin est devenu mythique. Comment l'expliquer ? Par la mise au point de techniques narratives qui vont faire de la bande dessinée un art à part entière? Par la précision du dessin ? Par l'humour et le suspense ? Par la dynamique des récits ? Par le panorama du monde, de ses lieux, pays, océans, montagnes et déserts qui est offert, tant les découvrir *in situ* était compliqué avec les moyens du début du XX^{e} siècle ? Parce que Tintin n'a jamais été seul, petit soleil rond et chaleureux autour duquel gravitent des planètes qui renforcent encore l'attrait de ce qu'on pourrait nommer l'altérité à portée de main ?

Grâce à Tintin, le monde s'est ouvert à tous, de 7 à 77 ans, comme le fit Victor Hugo au XIX[e] siècle, avec d'autres héros éternels, ou Shakespeare dans son théâtre.

Un heureux hasard, pourtant, différencie Tintin : il est né au siècle de l'énergie multipliée que l'on pense sans limites ni inconvénients, au siècle du progrès, du développement, de l'élargissement des connaissances dans tous les domaines, de la science qui éradique des maladies ancestrales, des machines qui déclassent la mobilité lente du cheval, qui maîtrise le temps et l'espace avec l'apparition de la photo, des avions, des automobiles, de la radio, puis de la télévision, en attendant le numérique.

Contradictoire aussi, en effet, car chaque avancée emmène avec elle ses parts d'ombres, comme les chars, les bombes, les guerres mondiales, les faits de terrorisme, les menaces nucléaires, l'empoisonnement chimique rampant, le pillage des ressources, la déforestation à échelle industrielle, la perte de biodiversité, la mort des cultures locales, l'anéantissement de la faune sauvage, les *fake news*, *hoaks*, et *big brother* numériques...

Le vingtième siècle fut principalement celui de la vitesse, allégorie du progrès. L'obsession majeure, permanente et envahissante de cette vitesse est sans cesse mise en exergue par Hergé. Faut-il évoquer les voitures, toujours plus rapides (et qui volent trop bas) à l'image de la Lancia d'Arturo Benedetto Giovanni Giuseppe Pietro Archangelo Alfredo Cartoffoli dé Milano, qui sème le chaos dans le village le traditionnel jour du marché ? Dès 1936, le *Stratonef H.22* de Jo et Zette anticipe le *Concorde*. M. Pump est obsédé jusqu'à la mort par la fraction de seconde susceptible d'être gagnée. Et puis, il y a les trajectoires des torpilles qui, chaque fois, ratent leur cible, la trajectoire criminelle de la Citroën qui, d'une queue de poisson, propulse le taxi dans le lac Léman, les orbes des corps célestes qui satellisent Haddock autour d'Adonis. Il vaudrait la peine de relire l'œuvre d'Hergé sous cet angle des trajectoires, de leurs différences et de leurs diversités.

Faut-il rappeler ce qui est devenu un cliché, à savoir que les fusées qui ouvrent aux merveilles des confins de l'espace et à la connaissance étaient à l'origine des engins de mort. Wernher von Braun enfante le V2, premier missile balistique de l'histoire, autant que *Saturn V*, qui aura permis l'épopée lunaire.

Nous sommes au cœur des contradictions, rêvant de progrès tout en régressant, ensemble. Quelle différence entre les bons et les mauvais si Wolff est autant l'un que l'autre ? À quoi bon la paix si elle n'est qu'un interlude entre deux guerres ? Quel progrès si Zorrino, enfant du tiers-monde qui survit en vendant des oranges, est agressé par une brute nantie, symbole du capitalisme dévastateur ? Quel avenir si un pays doit choisir entre deux dictateurs qui confisquent le pouvoir en alternance ? Progrès et regret sont l'envers et l'avers de l'évolution. Est-ce le prix à payer pour avancer ? Vers où ?

La sagesse d'Isidore

Les Aventures de Tintin sont tissées de trajectoires croisées, imprévues, aléatoires, entre la technique et son utilisation pacifique ou destructrice. Désormais toutes les inventions sont liées à un temps transformé par la technologie, complexifiée, miniaturisée, mais aussi instantanée. Rares sont ceux qui font de la résistance. Isidore Boullu tape sur les nerfs, mais s'il avait raison ? Il incarne l'artisan qui prend son temps face à la frénésie de la vie contemporaine. Ce paresseux est un sage dont la douceur placide renvoie à l'essentiel : comment vivre ? Chacune et chacun se plaint d'un mal-vivre au quotidien, de l'agitation permanente, du burn-out, de l'absence de réflexion globale et du sentiment d'une perte de qualité de nos vies, qui pourtant s'allongent. Alors, que faire ?

On s'est jadis félicité d'avoir été sur la Lune, mais nos rêves de conquêtes font place aux constats de désolation, comme Haddock qui se casse la figure sitôt revenu sur terre, puis s'occasionne une entorse en chutant dans l'escalier de Moulinsart. Hergé a sans doute posé, consciemment ou pas, la grande question de son siècle : le progrès, pour quoi faire ? Alors que sa popularité explosait, l'auteur s'est voulu un discret homme de l'ombre, méditatif contemplant la perfection zen — lumineuse mais froide et lente — du disque lunaire. Tintin et lui se confondent.

Cheverny-Moulinsart n'est pas loin de Chambord, là où se trouve l'escalier hélicoïdal imaginé par Leonardo da Vinci, dont les trajectoires permettent aux personnes de monter en se croisant sans s'en apercevoir. À l'image des destins de Hergé et Tintin qui s'y seraient finalement rencontrés ?

Vincent BAUDOUX et Xavier ZEEGERS

Tintin a questionné Haddock sur le sens de son acquisition. Dupond et Dupont lui demandent eux aussi « à quoi ça sert ». Nestor et Séraphin Lampion ne seront pas en reste. C'est vrai : à quoi ça sert, finalement, l'Art ?

Et tant qu'à se questionner sur le sens de l'existence, pourquoi, au lieu de se moquer d'un Boullu si peu fiable, ne pas voir dans sa démarche une forme de sagesse ? Alexandre le Bienheureux (1968) ne serait autre que le fils spirituel d'Isidore l'Enchanté d'Hergé.

Oui... Ah ! c'est le monsieur du château... Euh... non, il est parti depuis ce matin... Ah ! il vous avait promis d'aller chez vous ?... Ah ?... Non, je ne suis pas au courant... Je le lui dirai, monsieur... Oui, sans aucune faute, monsieur...
BROL

[1] Hergé aurait établi 8 versions distinctes du découpage, 154 esquisses des pages qui en sont issues ainsi que les crayonnés des 8 premières planches. Précisions apportées par Philippe Goddin, qui a récemment consacré une monographie illustrée — inédite à ce jour — à cet album sur lequel beaucoup d'informations erronées continuent de circuler.

PATRICE LECONTE, CINÉASTE TINTINOPHILE

Quartier du Montparnasse, un matin de décembre 2022. Premières sensations d'un hiver débutant avec une petite neige fondue désagréable. Par malchance, le chauffage de l'immeuble est en panne mais, comme son bureau est situé directement sous le toit, Patrice Leconte y a installé la climatisation pour se protéger des jours de canicule. Pour l'heure, le système réversible assure donc une ambiance chaleureuse.

Chaleureux, c'est bien le premier qualificatif venant à l'esprit face à cet homme qui m'accueille tout sourire. Disponible aussi : un simple échange de courriels a suffi pour arrêter sans cérémonie le principe du rendez-vous et en fixer la date. Répondre à ses e-mails est en effet la première occupation de Patrice Leconte à l'attaque de sa journée de travail. Et puisqu'un prochain tournage l'empêchait de participer en mars 2023 au rendez-vous annuel des ADH — partie remise ? —, Patrice Leconte a accepté sans hésiter un entretien pour la revue.

Pourquoi s'intéresser ici au fameux cinéaste français ? Parce qu'à l'automne 2020, il a fait irruption dans le paysage « tintinesque » en affichant son intention de porter *Les Bijoux de la Castafiore* à l'écran. Une annonce un peu hâtive qui a attiré un démenti cinglant de la part de Nick Rodwell…

Depuis, les deux hommes ont fait connaissance et une communication plus harmonieuse s'est établie. Si le projet de film reste subordonné à un accord avec les sociétés américaines détentrices des droits, accord qui se fait attendre, Didier Platteau a confié à Patrice Leconte la rédaction du premier volume d'une nouvelle collection, *Tintin de A à Z*, avec une parution en mars 2023, au moment de la commémoration du 40e anniversaire de la disparition d'Hergé.

JL - **Vous connaissez bien l'univers de Tintin ?**

PL - J'ai lu et relu les albums évidemment, mais je ne me prétends pas spécialiste. Rien à voir avec un ami critique de cinéma, qui, en tintinologue passionné, inventait des *quiz* et était incollable. Il m'est tout de même arrivé de lui fournir des questions pour ses *quiz*… En fait, j'ai eu la chance d'avoir des parents très généreux qui avaient abonné leurs enfants aux deux principaux hebdomadaires de l'époque, *Tintin* et *Spirou*. Après j'ai évolué, bien sûr, il y a eu *Pilote*.

***Pilote* auquel vous avez collaboré…**

C'est presque un conte de fées. Je suis à Paris, étudiant en cinéma et je deviens copain de Gotlib. J'aimais dessiner en autodidacte et je lui montre ce que je faisais : pas des bandes dessinées alors. Et lui trouve ça bien, très personnel, et me demande si je l'autoriserais à les présenter à Goscinny ! Et trois jours plus tard, la secrétaire de Goscinny m'appelle pour un rendez-vous avec le patron de *Pilote* ! Je sortais d'une école de cinéma un peu poussiéreuse, l'IDHEC, et m'apprêtais à gravir les échelons du métier… et Goscinny me propose de travailler au journal. Au début, j'ai fait des culs-de-lampe et des cabochons, j'étais très heureux d'être entré dans la place. Et puis j'ai commencé à faire des pages, de la BD… À la réunion du lundi, où se retrouvaient tous les dessinateurs autour de Goscinny, j'ai fourni des idées pour les pages d'actualité qui démarraient chaque numéro de *Pilote*. Goscinny répartissait les pages : « Votre idée est bonne, vous avez deux pages… ». C'était une chance inouïe pour moi, arrivé là un peu par inadvertance, de me retrouver parmi les Giraud, Fred, Mandryka, Bretécher, Mézières… J'ai vécu ça pendant cinq ans, de 1970 à 1975.

Et toujours pas de cinéma ?

Si, un peu, parce que Goscinny savait que ma véritable ambition était de faire des films. Il nous avait chargés, Gotlib et moi, de lui proposer des idées pour des films publicitaires. On en a conçu une dizaine, il en a retenu quatre : celles qu'il a trouvées les plus marrantes parmi ces fausses pubs. C'est ainsi que j'ai réalisé quatre publicités pour *Pilote*. Moi qui, par la suite, ai beaucoup travaillé dans le circuit publicitaire normal, avec ses usines à gaz, j'ai souvent regretté cette époque où tout était simple. Goscinny disait « banco », Dargaud payait la petite boîte de production, tout semblait si facile…

Pourquoi avoir arrêté la BD ?

Je savais que le jour où je signerais le contrat pour mon premier long métrage, j'arrêterais la bande dessinée. D'abord parce que les journées n'ont que vingt-quatre heures, et puis faire du cinéma, c'était le métier dont je rêvais depuis toujours. Il se trouve que ce premier film, *Les vécés étaient fermés de l'intérieur,* avec Coluche et Jean Rochefort, n'a pas connu un succès faramineux et que j'ai galéré pour en faire un deuxième. Dans cette période assez sombre, j'ai songé à revenir au dessin. Mais chez *Pilote*, Claude Moliterni, qui avait succédé à Goscinny, refusait toutes les pages que je proposais. Là-dessus, il y a eu *Les Bronzés*…

On connaît la suite !… Aujourd'hui, quelque trente films plus tard, grâce à Tintin, vous faites votre retour dans le petit monde de la BD ?

Tintin, je vous l'ai dit, c'est une lecture d'enfance, une lecture qui m'a marqué. J'avais tous les albums, les anciens et ceux que j'achetais au fur et à mesure qu'ils paraissaient. Certains se sont perdus au cours des déménagements ou à la suite d' « emprunts » entre enfants, si bien que, pour attaquer le travail sur l'abécédaire, j'ai dû racheter la collection complète. Un des grands avantages avec *Tintin*, c'est que c'est une collection finie. Hergé a eu le mérite de dire que *Tintin* ne continue-

rait pas après lui, au contraire des *Blake et Mortimer*, *Lucky Luke* et autres *Astérix*. Alors je me suis commandé le coffret bleu, qui ne tient pas trop de place et j'ai tout relu. Les trois premiers albums ne sont pas ceux que je préfère, les deux derniers non plus, mais le reste, des *Cigares* aux *Bijoux*, est d'une invention, d'une richesse… Tout, dans le dessin d'Hergé, me transporte, jusqu'à la physionomie du moindre figurant. Et en même temps, il n'y a jamais rien de superflu, rien de trop. Je me demande si ce n'est pas une technique belge que d'aller comme ça à l'essentiel. Prenez Magritte, prenez Simenon…

Vous aussi, vous allez à l'essentiel : vos films sont souvent très courts…

Oui, le *Maigret* avec Depardieu fait une heure vingt-sept et ce n'est pas le plus court. Je suis souvent effaré par la longueur des films aujourd'hui. Je trouve qu'il faut une prétention folle pour espérer intéresser le spectateur pendant deux heures et plus.

C'est vrai qu'un album de *Tintin*, ça fait 62 pages, et pas une de plus.

En même temps, j'aime beaucoup les aventures qui occupent deux albums : *Les 7 Boules* et *Le Temple ; La Licorne* et *Rackham…*

Mais vous choisissez d'adapter *Les Bijoux de la Castafiore*…

C'est sans doute l'aventure la moins… aventureuse : cette histoire de bijoux volés par une pie, une pie qui apparaît d'ailleurs dès la première case. Tintin n'y fait pas grand-chose, c'est quasiment un figurant. Hergé est parfaitement conscient qu'il joue avec presque rien. Avec le recul, je me suis demandé si ce n'était pas mon album préféré. Alors, quand un ami scénariste avec qui j'ai écrit plusieurs films, grand amateur de Tintin par ailleurs, a lancé l'idée d'adapter *Les Bijoux*, j'ai tout de suite su ce que je ferais. Pas question de chercher quelque chose de décalé. L'album en soi est déjà un *story-board*. L'escalier de Moulinsart, la gravure au mur, le tissu des robes de la Castafiore… tout doit se retrouver dans le film. La difficulté technique, c'est qu'il n'y a pratiquement jamais d'ombre portée au sol, pas de direction de lumière. Il y a aussi une profondeur de champ terrible, qui fait qu'aucun personnage, même très loin, n'est flou. Un beau challenge technique pour le chef opérateur, et pour moi qui ai toujours été captivé par la lumière.

Vous avez déjà une idée du casting ?

Il y a dans cette histoire une foule de personnages et mon envie est que le moindre petit rôle soit tenu par un acteur connu. Il faut que le public s'amuse à le reconnaître au passage, comme dans un album *Où est Charlie…*

Alors, en attendant, vous avez écrit un livre sur Tintin !

Didier Platteau m'a appelé pour me parler d'un projet : une série d'abécédaires qu'il confierait à différents auteurs, plutôt connus mais pas forcément comme tintinologues. Des abécédaires très subjectifs… Avec la possibilité d'avoir plusieurs entrées par lettre. Il m'a demandé si j'accepterais d'ouvrir le bal. J'ai trouvé le concept astucieux, et je me suis lancé. J'ai commencé à chercher des idées tout en faisant du vélo sur les routes de ma chère Drôme provençale. C'est fou ce qu'on trouve comme idées en pédalant !

Le *Dictionnaire amoureux de Tintin* par Algoud est déjà passablement subjectif…

Mon avantage, c'est que je n'ai pas lu les livres sur Tintin. Vous dites qu'il y en aurait six cents ?

À peu près, en effet, et la liste s'allonge régulièrement…

C'est bien pour ça que j'étais ravi d'être le premier pressenti pour cette collection. J'étais libre de choisir mes entrées. Par exemple, j'ignorais totalement ce qu'était un *bachi-bouzouk*. Je me suis renseigné. Google, c'est merveilleux pour ça.

Décidément, vous n'avez pas lu l'ami Algoud, le grand défricheur des jurons du capitaine !… Vous êtes le premier auteur de la collection, ça veut dire qu'il y en aura d'autres ?

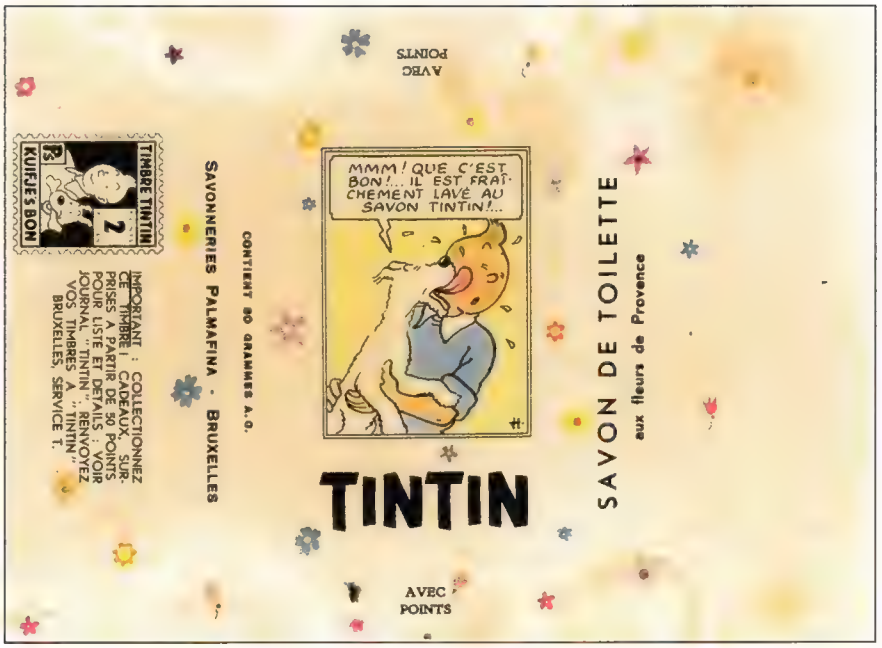
Oui, je crois qu'un Anglais travaille de son côté au deuxième livre de la série. Bon, après cinq ou six volumes, ce sera forcément plus difficile d'être original. Cela dit, ça m'amuserait de lire un *Tintin de A à Z* signé par un Alain Souchon, par exemple.

Le temps a vite passé. Nous avons encore parlé de Sempé, que Leconte adorait et dont un dessin original orne un mur du bureau. De Claude Chabrol aussi… Il me reste à immortaliser par une photo cette trop courte matinée avec Patrice Leconte. Sans penser à mal, il s'amuse à poser avec un buste du reporter qui ne sort visiblement pas d'une Boutique Tintin ! Et avant que nous ne nous quittions, le cinéaste tient à me montrer sur son ordinateur la maquette du livre *Tintin de A à Z*, qu'il trouve très réussie. Coïncidence ou clin d'œil, l'image choisie par les éditeurs pour sa couverture n'est autre que celle de l'album de ses chers *Bijoux* !

Jacques LANGLOIS

LES OBJETS DÉRIVÉS DU MONDE DE TINTIN

TINTIN ET LES FLEURS DE PROVENCE


AVEC POINTS
TIMBRE TINTIN
KUIFJES BON
IMPORTANT : COLLECTIONNEZ CE TIMBRE ! CADEAUX, SURPRISES A PARTIR DE 50 POINTS POUR LISTE ET DETAILS : VOIR JOURNAL "TINTIN". RENVOYEZ VOS TIMBRES A "TINTIN" BRUXELLES, SERVICE T.
SAVONNERIES PALMAFINA - BRUXELLES
CONTIENT 90 GRAMMES A.O.
MMM ! QUE C'EST BON !... IL EST FRAÎCHEMENT LAVÉ AU SAVON TINTIN !...
TINTIN
SAVON DE TOILETTE
aux fleurs de Provence
AVEC POINTS

Lavande ? Violette ? Fleurs d'amandier ou de citronnier ? La Provence ne manque pas de ressources florales susceptibles d'entrer dans la composition du savon *Tintin*. Le flair de Milou ne l'a pas trompé, mais les acheteurs resteront dans l'ignorance de la formule.

Enfant, le futur Hergé avait été déçu par les « fruits d'Orient » qui, à en croire la publicité, auraient dû constituer la base de la margarine Era qui lui faisait envie : hélas, ce n'était que de l'huile de palme ! Quarante ans plus tard, le 4 novembre 1950, les concessionnaires des droits dérivés d'Hergé, les Créations Tintin représentées par Raymond Leblanc, signent avec la firme Palmafina une licence commerciale portant sur du savon de toilette « aux fleurs de Provence ».

Fondé à Anvers en 1920, le groupe pétrolier Petrofina s'était doté en 1931 d'une filiale, Palmafina, en vue de distribuer divers produits alimentaires et sanitaires. Comme telle, elle exploitait notamment l'huile de palme du Congo belge.

Tout pour plaire

Nul doute que le concept d'un savon de toilette *Tintin* ait eu tout pour plaire à Hergé. Un produit frais et parfumé, qui rend propre… voilà qui allait le changer des produits simplement labellisés *Tintin* qui font de son personnage un simple faire-valoir, comme ce fut le cas récemment avec la casquette *Tintin*. La preuve en est que, comme au temps de la licence Dubreucq, il décide de servir la cause en créant de nouveaux dessins. Mieux : ce sont de véritables *cartoons* qu'il imagine, ce qui est une autre preuve de son adhésion au projet.

Parmi ses premiers sujets, un dialogue entre Tintin et Tournesol, qui, finalement, ne sera pas retenu et dont on ne connaîtra jamais la teneur. D'autres dessins sont composés : un Tintin abondamment pourléché par Milou, un Dupont morigéné par son compère après avoir imité Patrash Pasha qui avait mangé du savon dans *Les Cigares du Pharaon*, un Tournesol qui, en plus de porter un nom de fleur, attire désormais les papillons comme bon nombre d'entre elles, un Haddock tonitruant parce que quelqu'un lui a volé son savon pour faire des bulles… Assurément, les quatre briques proposées dans le conditionnement feront à plus d'un titre la joie de la clientèle de 7 à 77 ans.

Une publicité ciblée

Le 20 décembre 1950, le journal *Tintin* annonce : « Grande nouvelle ! Le savon de toilette *Tintin* est né. [...] Lavez-vous au savon de toilette *Tintin* ! C'est un produit Palmafina. En vente partout. »

Chacune des quatre briques du savon *Tintin* était habillée d'une vignette inédite et offrait par surcroît deux timbres *Tintin* à ses utilisateurs. L'effigie de Tintin et Milou qui ornait le savon n'avait qu'un temps puisqu'elle disparaissait progressivement au fur et à mesure des lavages.

En s'adressant avec assurance à son ami Tintin, le professeur Tournesol apportait-il sa caution scientifique au produit ? On ne le saura peut-être jamais, puisque ce cinquième projet d'illustration n'aura finalement pas été retenu.

Une autre annonce publiée dans le journal *Tintin* mentionne cinq licenciés et explique comment un lecteur modèle pourrait passer son temps au cours d'une journée. À peine levé, il se débarbouille au savon *Tintin* produit par la Savonnerie Palmafina, de Bruxelles. Après son petit-déjeuner, il enfile sa vareuse ornée d'un badge *Tintin* produit par les établissements Lachenal, de Bruxelles, et coiffe sa casquette *Tintin* produite à Renaix par les établissements Gyselings. Le soir, après le dîner, il fait ses devoirs dans sa chambre évidemment décorée de tentures *Tintin* produites par la manufacture J. Legrand, de Vilvorde. Puis il écrit à ses amis sur le papier à lettres *Tintin* produit par les usines Pelletier, de Bruxelles.

A-t-on eu l'occasion de l'admirer sur le comptoir des détaillants, ce joli présentoir du savon *Tintin* ? On peut en douter. Cependant, le prospectus que nous reproduisons ci-contre atteste que ce n'étaient pas quatre, mais six savons différents qui composaient l'assortiment. Et que le Milou aux anges dans la gadoue en aurait fait partie tout comme le petit dialogue entre Tintin et Tournesol.

Diffusée en Suisse, l'affichette reproduite à droite ne doit à Hergé que les têtes de ses héros, mais son décor très peu « ligne claire » a le mérite d'insister sur ces fleurs de Provence qui composaient, dit-on, le produit.

Vente au détail

Daté de novembre 1951, le document reproduit en haut de cette page atteste qu'un autre conditionnement a été envisagé pour le savon *Tintin*, comportant six motifs différents, et non quatre. Le dialogue entre Tintin et Tournesol en aurait fait partie, de même que le Milou reproduit ci-contre, qui se dispose à se soumettre au nettoyage après s'être vautré dans la boue. On peut imaginer que la boîte-présentoir destinée aux détaillants aurait ainsi contenu 18 ou 24 briques de savon.

Philippe GODDIN et Gaëtan LALOY

LA DÉPÊCHE

Les informations de La Dépêche *sont des informations qui frappent*

La Rédaction rappelle qu'en tant que titulaire exclusive des droits d'exploitation de l'œuvre d'Hergé, la société Tintinimaginatio n'a autorisé aucune des adaptations reproduites dans les pages de *La Dépêche*.

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN TINTINOPHILE

Membre des Amis de Hergé depuis des décennies, médecin généraliste aujourd'hui retraité, Jean Parent nous a fait le plaisir de nous communiquer quelques souvenirs professionnels liés à son affection pour Tintin. On l'en remercie.

La Rédaction

Dans mon cabinet, bien en vue sur mon bureau, trônait une reproduction grandeur nature du célèbre fétiche arumbaya représenté par Hergé dans *L'Oreille cassée*. Un après-midi, je reçois une patiente hébergée en institut médico-pédagogique et son éducateur. Elle ne devait pas connaître Tintin, car apercevant la statuette, elle se met à délirer, m'accusant de vouloir l'envoûter par l'intermédiaire de cet étrange fétiche. Il me fut très difficile de la calmer. Je décidai donc de retirer cet objet de mon bureau.

Quelques mois plus tard avait lieu à Beaupréau (Pays de la Loire) une exposition d'art précolombien organisée par le député Hervé de Charrette. Je parvins subrepticement à présenter mon fétiche parmi les objets authentiques exposés. Il fallut quand même vingt-quatre heures aux organisateurs pour que la supercherie fût découverte !

LES BONS POINTS D'HERGÉ

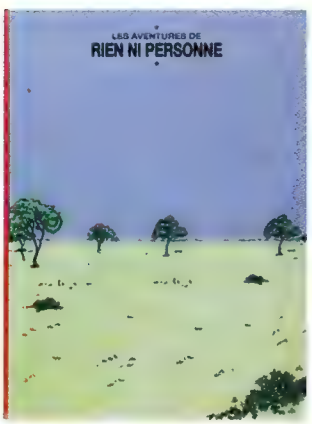
Décédé le 23 janvier 2022, Jean-Claude Mézières, le dessinateur des aventures de Valérian et Laureline, avait découvert la BD vers 10 ans, en lisant *Le Lotus bleu*. À 14 ans, il avait élaboré un récit de 11 pages intitulé *Tintin en Californie* (voir ci-dessous), qu'il n'a pas montré à Hergé. En revanche, il lui a communiqué un an plus tard, via Casterman, un récit complet en 16 pages intitulé *La Grande Poursuite*. Parmi les bons points que l'auteur de *Tintin* lui a décernés, on relève le « soin », la « fraîcheur » et « un très louable souci d'exactitude. Vous avez quinze ans, paraît-il : c'est-à-dire tout le temps de développer les dons que révèle [...] cette première « expérience. » L'adolescent a tenu ses promesses.

Si le Tintin du jeune Jean-Claude Mézières (1938-2022) est bâti en athlète, c'est parce que son admiration n'allait pas qu'à Hergé mais également au héros d'Albert Uderzo Arys Buck, dont il suivait les exploits en 1947 dans l'hebdomadaire de la jeunesse *OK*.

Tintin se repose sur une plage de Californie.
Et l'heure du bain. Tintin plonge.
Hourrah! j'ai ramené un beau poisson!
Tintin explore les fonds sous-marins ....
Il découvre une grotte ...
Mais il n'a pas remarqué la présence de deux hommes
Au moment ils se jettent sur lui et lui retirent son respirateur
J'étouffe

L'ATTRAIT DU VIDE

À défaut d'avoir pu se les offrir, les collectionneurs d'albums d'Hergé connaissent les rares exemplaires de *Tintin au Congo* imprimés naguère sans titre ni textes par Casterman pour séduire les éditeurs étrangers, et écoulés ces dernières années à prix d'or. Serait-ce cet objet qui a inspiré à l'éditeur belge La 5e Couche une série complète des 24 couvertures des albums de *Tintin* dont on a effacé jusqu'à la moindre trace de mouvement ? Il est permis de le supposer.



BIEN AVANT HADDOCK

La manufacture de bonbons Ch. Martel a été fondée à Nantes en 1787, plus d'un siècle après que François de Hadoque se fut installé à Moulinsart. Dans les années 1900, les pastilles Martel-Extra, au miel de Bretagne, produites par cette vénérable maison éditaient des chromos comportant une partie cachée. On ignore si le capitaine Haddock appréciait le miel au point d'en mettre dans son rhum, mais on vous a déniché deux de ces énigmes qui ont un rapport avec son célèbre répertoire.

TÊTES DE TURCS

Nous apprenons sur le site lepetitjournal.com que *Bachi-Bouzouk* (*basibozuk* en turc) signifie « tête fêlée ».

Au-delà de la sonorité brutale de ce terme utilisé comme invective, son destinataire comprend assez vite qu'il est traité d'abruti ou de crétin.

Le capitaine Haddock n'est pas à l'origine de ce qui est devenu, grâce à Hergé, un nom d'oiseau. Ces têtes fêlées ont vraiment existé. On en retrouve la mention tout au long de la période ottomane de l'Histoire. Charles Baudelaire citait en ces termes ces mercenaires, en 1867, dans ses *Curiosités esthétiques* : « Voici les bachi-bouzoucks [...] avec leurs officiers européens [...] dont la physionomie de dandies tranche sur le caractère baroquement oriental de leurs soldats ».

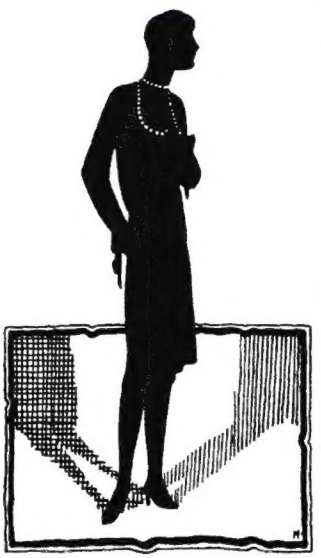
Redoutables cavaliers, les bachi-bouzouks servaient l'armée de l'Empire ottoman. D'origine albanaise, égyptienne ou kurde, ils se distinguaient par leur armement non conventionnel et par leur manque de discipline.

L'expression *bachi-bouzouk* est apparue dans la langue française au cours de la guerre de Crimée qui a opposé de 1854 à 1856 les Ottomans et leurs alliés franco-britanniques aux Russes. Ils devaient servir de rempart aux velléités expansionnistes russes et sont à l'origine de nombreux pillages et exactions.

La plus meurtrière de toutes leurs répressions fut perpétrée en 1862 contre les Bulgares, dont les ambitions panslavistes inquiétaient l'Empire ottoman. Voyez l'illustration ci-contre : l'infortuné Bulgare est agenouillé contre la jambe droite de son agresseur, qui s'apprête à lui couper la tête d'un coup de sabre sur la souche de l'arbre.

DES PERLES OUBLIÉES

Bruno Loiseau a acquis récemment un exemplaire de *Psyché*, « la revue mensuelle mondaine de l'élégance et du home », où Hergé avait publié en 1928 ses premières annonces de presse : des publicités récurrentes pour Alice Couture, P. Liétart, Pagua-Nova ou encore J. Lannoy Fils. Le vendeur n'avait pas remarqué que ce numéro, daté d'octobre, comportait également un article illustré par Hergé et intitulé « La Perle cultivée. » Bruno non plus. Il a donc eu une bonne surprise à la réception. L'article, non signé, fait l'éloge des perles de culture produites avec succès près de Kobe, au Japon. Mais il fait aussi, sans avoir l'air d'y toucher, celui de la maison bruxelloise *Sakura*, qui propose « de véritables merveilles à des prix abordables ».



UN AIR DE FAMILLE

L'occasion était belle ! Repéré, et aussitôt acquis en seconde main par Antoine Lazinier, du côté de Châtillon (Hauts-de-Seine), cet album de Chantal Montellier intitulé *L'Île aux Démons* avait manifestement tapé dans l'œil de ce tintinophile averti.

Largement inspirée de celle du *Lotus bleu*, sa couverture propose, outre une lanterne de papier posée dans l'axe, une héroïne dissimulée (avec un chat blanc) dans une jarre sous le regard d'un dragon (qui, sur son mur, semble aussi effrayé qu'elle). Il y a de quoi être glacé d'effroi, apparemment, si l'on détaille l'ombre qui se porte sur ce même mur, à droite. Didi serait-il de la partie ? Non, nous dit Antoine, mais on retrouve dans le cours du récit un personnage calqué sur Mitsuhirato et une fumerie d'opium.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette aventure de Julie Bristol (la troisième et dernière vécue par cette vidéaste) ne se passe pas en Chine, mais au Japon. C'est Casterman qui avait édité la première (*La Fosse aux Serpents*, 1990), après l'avoir publiée dans le magazine *À Suivre*. Les deux autres (*Faux sanglant*, 1992, et *L'Île aux Démons*, 1974) l'ont été par Dargaud.

S'il avait connu cette publication, Hergé n'aurait sans doute pas brandi le moindre sabre pour intenter à sa jeune consœur un procès pour contrefaçon. D'ailleurs, il fut un temps où les clins d'œil à Tintin étaient considérés comme de vrais hommages à son créateur…

ALLONS-Y, ALONZO!…

Où donc Hergé est-il allé chercher le nom d'Alonzo Perez ? De l'autre côté de ces Pyrénées qu'il avait tant aimées, tout simplement !

Né en 1857 et décédé en 1930, le peintre espagnol Mariano Alonso-Perez n'a pas eu l'occasion de s'offusquer qu'un certain Georges Remi dit Hergé lui empruntât son patronyme en 1936, qu'il en modifiât discrètement l'orthographe et qu'il en affublât un malfrat dans son célèbre récit *L'Oreille cassée*.

Contrairement au « bon petit diable dans la fleur de l'âge » (bonjour, Georges Brassens !) du tableau d'Alonso-Perez reproduit ci-dessus, ce diable d'Alonzo Perez n'y chassait pas le papillon mais le perroquet : celui d'un sculpteur, qui plus est.

Quant à savoir où Hergé a trouvé le nom de son complice Ramon Bada, on n'en sait rien. D'ailleurs, il n'est pas sûr qu'il se nommait Bada : c'était peut-être Badas ou Badaz. Le dessin de l'affiche, lors de sa désertion avec Alonzo laisse un doute planer.

LES 7 SCOOPS DE WALTER RIZOTTO

1. Au début, en 2015, les tintinophiles de Saint-Bruno-de-Montarville (Québec) se sont interrogés sur ces entrepôts mobiles Syldave. Ils savent depuis lors que Sylvie Robidoux et Dave proposent à leur clientèle de prendre en charge eux-mêmes une partie de leur déménagement en mettant à leur disposition devant leur domicile, pour les remplir, des conteneurs que leur entreprise déplace ensuite d'une adresse à l'autre.

2. Jérémie Polychronis a découvert une installation éphémère à Lyon, dans un espace d'affichage. Pas la peine d'aller voir : elle n'y est plus ! D'ailleurs, la rue Dorée est devenue la rue Marius Gonin.

3. En affichant cette photo prise quelque part sur la côte normande (où cette enseigne a essaimé), Luc Pierrard a commis une légende aussi délicieuse que ce que propose cette chaîne de chocolatiers salons de thé. « Cherche Dupond avec un dé, pour faire la paire », a-t-il écrit, avant d'ajouter, malicieux : « Dé à coudre ou dé à jouer ».

4. « Chez nous, à Genève, on n'a pas peur de rapprocher *L'Affaire Tournesol* et *Le Temple du Soleil*. » C'est sans doute ce que s'est dit Bernard Salesse-Lavergne en découvrant qu'un « temple » de la gastronomie péruvienne s'était établi à quelques pas de l'hôtel Cornavin.

5. « Voici une fusée de Tournesol quelque peu ventripotente », poursuit Bernard, qui l'a repérée sur une armoire électrique des transports publics genevois. Il s'agit de toute évidence d'une photo collée. On aimerait en savoir plus à ce sujet…

6. Cette fresque où figurent parmi d'autres personnages les deux plus célèbres marins de la bande dessinée que sont Corto Maltese et le capitaine Haddock, est apparue à Cerbère, tout près de la frontière espagnole. Peut-être a-t-elle déjà disparu.

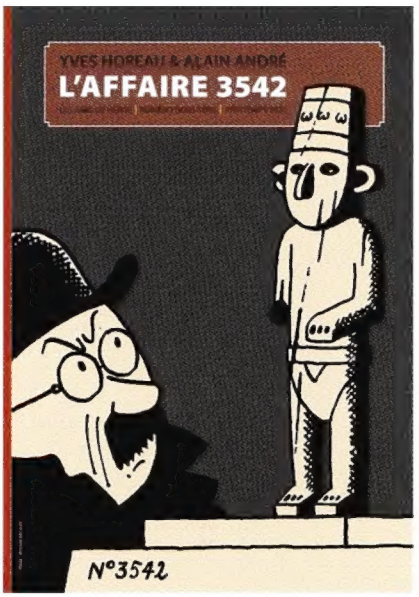
7. François Litaize, qui passait par là, a photographié cet impressionnant impact à Vannes, dans la zone portuaire.

LES AMIS DE HERGÉ
Semestriel – Numéro 75 – Printemps 2023

Rédacteur en chef : Philippe Goddin
Comité de rédaction : Gaëtan Laloy, Jacques Langlois, Dominique Maricq, Patrick Vandersleyen.
Pré-presse / Impression : Zen Productive s.p.r.l.
Secrétariat : Philippe Fontaine,
avenue de l'Université 106, B-1050 Bruxelles.
E-mail : secretariat@lesamisdeherge.com
Site internet : www.lesamisdeherge.com
Banque Belgique : BNP-Paribas-Fortis
IBAN : BE80 0011 7248 5577
BIC : GEBABEBB
Banque France : Banque Crédit Lyonnais
IBAN : FR04-3000-2039-5100-0007-9160-V76
BIC : CRLYFRPP

© Les Amis de Hergé a.s.b.l.
Les dessins de Hergé sont © Hergé/Tintinimaginatio 2023.

ISSN 0773-6703



L'AFFAIRE 3542 se lit comme un polar. Les auteurs, Alain André et Yves Horeau, y confrontent leurs thèses à propos du vol du célèbre fétiche à l'oreille cassée. Ouvrage disponible auprès du secrétariat (23 euros).

L. & C. HARDTMUTH
CZECHOSLOVAKIA
№ 225
3130
Copyright Hergé

L. & C. HARDTMUTH
CZECHOSLOVAKIA
№ 219
3130
Copyright Hergé